
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



di ambiente
veneziano

LE

NOUVEL ALADDIN.

LE

NOUVEL ALADDIN

SUIVI DE

FLEURANGES

PAR

Paul de Musset.



BRUXELLES.

MELINE, CANS ET COMPAGNIE.

LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

—

1845

LE NOUVEL ALADDIN.

I

Venise a toujours été le pays des histoires merveilleuses; en voici une qui me fut racontée au commencement du mois dernier, dans un café de la place Saint-Marc, par un de ces rôdeurs nocturnes, si communs en Italie, qui ne peuvent se résoudre à gagner leur lit avant que les cloches aient sonné matines.

Il y a cinquante ans, Louis Manino étant doge, la magnifique seigneurie existait encore de nom; mais sa décadence allait à grands pas. Industrie, commerce, fortune, gouvernement, tout s'abîmait à la fois; les beaux-arts rendaient le dernier soupir, et quant aux mœurs, elles étaient tellement relâchées que les rimeurs de Florence appelaient Venise le *mauvais lieu* de l'Italie. Cette fille perdue ne pouvait manquer d'être bientôt mise en tutelle, comme elle le méritait.

Cependant, il régnait à Venise une gaieté semblable à celle de la maison de l'enfant prodigue. La moitié des grands noms du Livre-d'Or se cachaient sous des habits râpés; le reste, sauf quelques exceptions, mangeait la fin de son patrimoine, et menait joyeuse vie pour laisser le moins possible à des créanciers qui, n'espérant rien de leurs débiteurs, mangeaient eux-mêmes *le dîner de leur maî-*

tre. Les sonneurs de guitare et les prostituées auraient fait de bonnes affaires, si l'on eût payé fidèlement et que tout ne fût pas tombé à vil prix; mais il y avait tant de grands seigneurs musiciens, tant de grandes dames galantes, que la concurrence était formidable. Les cabaretiers seuls gagnaient le peu d'argent comptant qui traînait encore dans les poches percées de la jeunesse.

Au milieu de cette débâcle générale, et par opposition à l'épidémie de folie et de prodigalité, une espèce de club s'était formé sous le titre hardi de société des *Taccagni*, c'est-à-dire des *sordides*. Une demi-douzaine de vieux négociants et de propriétaires de péages, scandalisés par les dépenses et le luxe, affichaient leur avarice et s'honoraient du nom honteux de Taccagni, comme avait fait dans le siècle précédent la société de la *Lésine* à Modène. Lorsque l'exemple d'un excès ne vous entraîne pas, il vous inspire

volontiers le goût de l'excès contraire ; on devient sordide par haine des prodigues et par crainte de la misère. Cette réaction aurait pu produire un effet salutaire à Venise, si elle eût gagné la noblesse; mais le ridicule vint frapper les Taccagni; on les railla sur le théâtre ; les pantalons et les arlequins s'exercèrent à leurs dépens, et leur honorable compagnie fut accablée de brocards, même par les gens du peuple.

Sans se moquer des moqueries, les Taccagni se réunissaient régulièrement pour causer entre eux des moyens d'économiser plus sordidement encore. Ils bravaient les mauvais plaisants, au point de parler hautement des statuts cyniques de leur compagnie, et de porter un costume particulier. Ce costume se composait d'une culotte de drap noir, gilet à manches, chemise de grosse toile (celle de Hollande étant hérétique), le tout recouvert d'un vaste manteau

à la mode de Frise, qui pouvait servir de prie-Dieu à l'église, de parapluie au printemps, de robe de chambre à la maison, de vêtement dans la rue, de couverture sur le lit, et même de drap funéraire le lendemain du *passo estremo.*

Quant au chapeau, ils l'achetaient d'occasion ; le plus ancien était le meilleur, et ils l'auraient déterré du temps de Henri Dandolo, si les croisades n'eussent pas endommagé les castors de la république. Lorsque les cloches de Saint-Marc sonnaient à grande volée pour l'enterrement d'un sénateur, on voyait dans un coin de l'église le groupe des Taccagni, estimant entre eux la dépense du catafalque, de la musique, des cierges et des gratifications aux chantres, ce qui avait plus d'une fois irrité contre eux les âmes pieuses dont ils troublaient les prières.

Un matin donc, au printemps de l'année

1791, vers midi, la moitié de la population de Venise, rassemblée à Saint-Marc, venait d'assister au service funèbre d'un seigneur provéditeur, et l'on se mettait à rire et à causer dans la rue aussitôt qu'on avait quitté d'une semelle la dernière marche de l'église. Le groupe noir de six Taccagni sortit par la grande porte et se dirigea vers le quai en traversant la *piazzetta.* Entre leurs manteaux de Frise et leurs vastes chapeaux, on ne voyait que leurs nez, la plupart longs et crochus, aussi bien que leurs doigts.

— Eh bien! don Vitale, disait l'un d'eux, que vous semble de cette pompe, de ces fanfares et de ces roulements de tambour? N'est-il pas agréable de se sentir porter en terre à si grands frais?

— Ce serait fort agréable, en effet, répondit don Vitale, si l'on pouvait racheter à ce prix dix ans d'existence pour économiser le

double de ces folles dépenses ; mais de quoi servent ces oripeaux sur un corps refroidi ? de quoi ce bruit à des oreilles fermées, et cet encens à des narines insensibles ? Pour moi, si j'étais des Quarante, ce qu'à Dieu ne plaise, car il me faudrait me vêtir de soie et d'or, je dirais à mes confrères, comme feu Vespasien aux sénateurs de Rome : « Mon enterrement vous coûtera cent mille sesterces ; donnez-les-moi tout de suite, pendant que je suis vivant, et jetez mon cadavre à la mer quand je serai mort. »

— Ce Vespasien était un sage, digne d'entrer dans notre compagnie.

— Vous l'avez dit, signor Canapo, reprit don Vitale, et de plus un homme éclairé en matière de lésine, puisqu'il fit sa fortune en spéculant sur des immondices, afin de prouver qu'il ne faut rien mépriser et que tout est bon à enrichir celui qui recueille et conserve.

— Tout est bon, messieurs, tout est bon pour celui qui recueille et conserve.

En parlant ainsi, le signor Canapo aperçut à ses pieds une lentille sèche qui gisait sur la dalle. Une main longue et osseuse qu'il abaissa jusqu'à terre tenta de ramasser cette lentille; mais, dans son avide empressement, le Taccagno laissa tomber son chapeau, et un jeune homme qui passait, s'emparant lestement du chapeau, se mit à courir devant le groupe sinistre des vieillards.

— C'est toi, coquin de Zanetto, méchant garnement, dit le signor Canapo. Rends-moi mon chapeau, petit drôle, et ne le secoue pas si fort. Tu vas me le bossuer. Si tu le brises, tu me le payeras; je t'en avertis.

— Il faut de l'argent pour payer, signor, répondit Zanetto, et je n'ai pas d'argent. Tout service mérite un salaire : je vous ai ramassé votre chapeau, vous avez de l'argent, c'est à vous de me payer.

— Tu auras des coups de bâton pour ta peine, fripon, vagabond que tu es, et quelques jours de prison par-dessus le marché!

— Des coups de bâton! s'écria Zanetto, cela est bon pour un vieux juif comme vous. Je suis gentilhomme, signor Canapo, et vous n'êtes qu'un marchand d'huile, enrichi à force d'usure. Ah! vous voulez me faire la guerre? Eh bien, je vous dénoncerai pour avoir plaisanté sur l'enterrement de M. le provéditeur, pour avoir tourné en dérision la cérémonie funèbre, et insulté le grand saint Marc, notre patron, pour avoir dénigré les usages et le gouvernement de la seigneurie, en exaltant un certain Vespasien qui était sans doute un païen ou un hérétique. L'inquisition politique saura tout cela, dès ce soir, par la *bouche du lion* [1], où votre

[1] On voit encore au palais ducal la bouche du lion, ancienne boîte aux lettres des dénonciateurs.

dossier sera jeté de ma main. Comme vous êtes millionnaire, on convoitera vos biens, et vous serez mis au fond des *puits* ou sous les *plombs;* et moi, je mangerai gaiement une mesure de riz en sifflant une romance.

— Capitulez, signor Canapo, capitulez, disaient les Taccagni. Les temps sont mauvais, ces menaces pourraient avoir quelque fondement.

— Que demandes-tu, pendard? dit le vieux Canapo.

— Si je vous demandais cent mille ducats, vous ne me les donneriez pas; si je réclamais un sou, vous feriez la grimace, et cependant c'est la moindre pièce qu'une âme charitable ose jeter dans le tronc d'une église. Donnez-moi donc seulement cette lentille que vous avez ramassée.

— Ainsi donc, murmura Canapo en donnant la lentille, je me suis baissé, j'ai disputé, raisonné, gâté mon chapeau, et je

perds encore cette lentille dont le hasard m'avait fait légitime possesseur. Cette journée est malheureuse!

— Ce n'est pas tout, ajouta Zanetto. Votre tête chauve est restée à l'air et le rhume sera tombé sur ce crâne d'ivoire. Vous dépenserez au moins douze sous pour vous guérir. Il eût mieux valu passer outre que de vous baisser pour une lentille crue. Vous voyez donc que tout n'est pas bon à recueillir et conserver. Serviteur, seigneur Taccagno.

Zanetto n'était pas un vagabond sans feu ni lieu, comme on pourrait le croire, mais seulement un mauvais sujet, un prodigue, ainsi que l'avaient été avant lui son père et son grand-père, qui ne lui avaient presque rien laissé en héritage. Comme il avait appris à lire, écrire et compter, son oncle don Joseph Tomolo, avocat à Padoue, lui offrait une place chétive parmi des clercs opprimés

et laborieux. Zanetto ne pouvait se résoudre à quitter Venise ; la nostalgie l'eût pris comme le jeune Foscari ; en conséquence, il refusa. Ayant vendu ses derniers meubles, il se trouva un beau jour sans un sou dans sa poche ; mais gai, insouciant et plein de confiance en sa jeunesse, sa jolie figure, ses dix-neuf ans et surtout en la clémence de Dieu, car, par une faveur précieuse de la nature, Zanetto portait au sommet latéral du crâne cette protubérance étrange à laquelle Spurzheim donne le nom d'*espérance*, c'est-à-dire faculté de voir le présent en beau et l'avenir couleur de rose. Ce rare et charmant penchant soutenait Zanetto à son insu, et quand la faim le serrait de près, il se disait que le métier de gondolier étant réputé noble à Venise, un signor *cavaliere* comme lui ne serait pas déshonoré pour manier la rame à quelque passage du grand canal.

On voit chaque année, à l'exposition de

peinture, tant de vues de Venise, qu'il n'est pas besoin d'avoir été dans cette ville enchantée pour connaître Saint-Marc, le Palais ducal et le quai des Esclavons. Celui qui a seulement regardé avec plaisir les tableaux de Canaletto, sait qu'il y a au coin de la piazzetta un enfoncement formé par les murs des *Procuratie-Nuove* et l'entrée de l'ancienne *Recca*. Dans ce recoin exposé au midi, comme tout le quai dont il est le prolongement, les promeneurs, à l'abri des vents du nord et de l'ouest, trouvent un lieu de délices économique, où le chauffage est gratuit, la compagnie nombreuse, mais peu choisie, le point de vue magnifique, et le confortable vénitien à la portée de toutes les fortunes, puisqu'on y prend le café pour la bagatelle de trois sous. Cette espèce de *Petite Provence* appartient surtout aux enfants, aux nourrices et aux vieillards, qui cherchent le repos, tandis que le monde

élégant se promène d'un bout à l'autre de la *Rive* des Esclavons.

Notre honorable compagnie des Taccagni avait adopté cette serre chaude publique pour son local de réunion ; c'était là qu'on discourait. On se réjouissait de n'avoir besoin ni de bois ni de charbon, mais on regrettait que Dieu n'eût pas donné à l'homme un vêtement naturel comme au chat; on agitait de grandes questions d'économie domestique, et l'on descendait avec émulation dans les profondeurs de la science lésinante.

Pendant ce temps-là Zanetto Tomolo avait suivi par hasard un vieux Turc accompagné d'un serviteur qui portait un grand sac extrêmement lourd. Le porteur déposa son fardeau sur les marches qui descendent dans l'eau , et un barcarol s'approcha pour recevoir la marchandise dans sa gondole. Zanetto tira le vieux Turc par sa manche.

— Seigneur, lui dit-il, ne sont-ce pas des lentilles que vous avez dans ce sac?

— Oui, répondit le Turc avec un regard perçant; comment sais-tu cela, jeune homme?

— Voici une lentille que j'ai trouvée par terre à deux pas d'ici, et je suis venu pour vous avertir que votre sac doit être percé en quelque endroit.

— Par Allah ! s'écria le Turc, je ne voudrais pas pour mille ducats qu'il y eût un trou à mon sac. Puisque tu as de bons yeux, jeune homme, regarde si la toile est percée, comme tù le dis.

Zanetto examina le sac de toile et découvrit, en effet, dans l'une des coutures, une fente imperceptible.

— Voyez, seigneur, dit-il, ce petit trou a dû laisser échapper seulement trois ou quatre lentilles; ainsi le prophète ne vous enlèvera pas un gros trésor; mais, ayez soin de surveiller cette couture qui va s'ouvrir

davantage ; sans cela vous perdrez une bonne cuillerée de votre fortune avant d'arriver chez vous. Comme je vois que les lentilles valent de l'or à vos yeux, je ne veux pas vous priver de celle que j'ai ramassée. Reprenez-la, seigneur ; une lentille mal acquise me pèserait sur l'estomac.

— Viens avec moi, jeune homme, dit le Turc ; tu sauras l'importance du service que tu m'as rendu.

L'étranger donna un demi-ducat au porteur du sac, puis il prit Zanetto par la main, le fit descendre dans sa gondole et commanda au barcarol d'aller à Saint-Pantaléon. Tandis que la barque circulait dans les petits canaux, le vieux Turc parla ainsi :

— Mon ami, dit-il à Zanetto, ce que tu as fait est d'un honnête garçon, et mérite une récompense. Je ne suis pas si pauvre que tu le crois. Parmi ces lentilles, il y a dans ce sac pour huit cent mille ducats de

diamants et de pierres précieuses. Les pachas de Janina et de Trébisonde, et même Sa Hautesse le Sultan, m'ont donné commission d'acheter ici des pierreries. Le moment est favorable à cause du besoin d'argent qu'ont une foule de femmes évaporées et de jeunes seigneurs chargés de dettes. Tout le monde n'est pas aussi honnête que toi. Le fils d'un sénateur a vendu ses bijoux la semaine passée; mais il a employé le crédit de son père pour se faire rendre les diamants et en garder le prix, en se disant trompé par un marché de dupe. Il avait bien reçu la valeur exacte de ses joyaux, et il a osé jurer par le dieu des chrétiens qu'on ne lui avait donné que la moitié de cette valeur. Pour éviter une affaire semblable, j'ai fait acheter ces diamants par un tiers, et je les déposerai chez un confrère, en attendant la nuit. Demain je pars avec ma fortune sur un brigantin de ma nation, et je me retire du

commerce, plus riche qu'on n'a besoin de l'être à mon âge.

— Quoi ! seigneur, dit Zanetto, ce sac est tout plein de diamants et de pierreries? Oh! que je voudrais voir ces belles choses ! Comme cela doit briller! Je vous demande pour unique récompense de mon faible service la permission de regarder vos trésors.

— Tu les verras, mon fils. Aide-moi seulement à porter ce sac jusqu'au logis de mon confrère, et veillons ensemble sur la couture ouverte.

— Ne craignez rien, dit Zanetto en chargeant le sac sur ses épaules. Je tiens l'ouverture dans ma main, et s'il tombe une de vos précieuses lentilles, elle ne sera pas perdue.

On laissa la gondole à Saint-Pantaléon, pour tourner par une petite ruelle, au fond de laquelle était une porte basse. Le marchand turc frappa trois coups, et un nègre

vint ouvrir. On traversa une cour humide, où l'herbe poussait entre les pierres, et on entra dans une grande salle froide, dont le mobilier n'était pas considérable, puisqu'on n'y voyait absolument que les quatre murs. Le nègre apporta une nappe blanche qu'il étendit par terre. On y vida le sac, et Zanetto vit alors rouler devant lui un amas de pierres précieuses, si belles et si brillantes qu'il en ouvrit ses yeux grands comme la porte de l'arsenal.

— Voilà bien mon compte, disait le Turc, à genoux devant son trésor; cent émeraudes, six vingts diamants, trois douzaines de topazes, dix-huit rubis de première qualité, etc... Il ne manque rien. Cela représente les joyaux de cinq grandes familles. Il y a de ces pierres qui furent enlevées aux pachas de Candie, de Zara et de Chypre. Qu'elles retournent dans le pays du soleil d'où elles n'auraient jamais dû sortir.

Le marchand ouvrit un petit caveau dont il avait la clef, en tira un coffret de bois de sandal, et y plaça ses pierreries avec d'autres bijoux qu'il avait déjà, puis il referma le caveau et remit la clef dans sa poche. De retour à la *Piazzetta*, le Turc conduisit Zanetto sur les marches de la Monnaie. Le soleil tournait derrière l'île du *Redentore*. Un long nuage rouge courait vers la pleine mer en prenant des formes variées et fantastiques. Le vent devenait frais et Zanetto sautait d'une jambe sur l'autre pour se réchauffer. Le marchand turc tira de sa poche une bourse pleine d'écus, et un petit cachet en cuivre. Il présenta les deux objets à Zanetto en lui disant :

— Choisis, mon fils, de cette bourse ou de ce cachet constellé. Avec ces deux mille ducats, tu vivras pendant quelques années dans l'abondance, mais tu retomberas ensuite dans ta médiocrité. Avec ce cachet, tu

réussiras dans tes entreprises, et le bonheur t'accompagnera fidèlement. Si tu écrivais au roi d'Espagne de venir te trouver, et que ta lettre fût cachetée avec ceci, le roi d'Espagne viendrait aussitôt. Es-tu incrédule? Prends la bourse. As-tu confiance en moi ? Choisis le talisman.

— Donnez-moi le talisman, dit Zanetto.

— Ne te le laisse pas voler; ne le vends à personne, fût-ce pour un million. Il faut t'en servir seulement pour les affaires importantes ou dans un moment de passion, et discrètement, de peur d'exciter les soupçons et l'envie. Si jamais je reviens à Venise, je te retrouverai dans quelque palais, entouré de flatteurs, de faux amis et de courtisanes. Pourvu que tu conserves le talisman, tout ira bien. Si tu le perds, tu es un homme ruiné, anéanti. Adieu, mon fils; souviens-toi de moi. Je m'appelle Ali-Mahamud.

— Ne craignez rien, ce n'est qu'avec la vie que je lâcherai mon talisman.

Zanetto mit le cachet dans sa poche, et embrassa le marchand turc, en lui souhaitant un heureux voyage; puis il fit une gambade, et gagna en courant *Bocca di Piazza*, d'où il s'enfonça par mille détours dans le quartier le plus populeux de Venise.

II

Zanetto n'eut pas plutôt arpenté un quart de lieue avec ses jambes, passé une douzaine de ponts et fait le signe de la croix devant autant d'églises, qu'il s'arrêta dans un sous-portique, et s'assit sur une borne pour réfléchir à ses affaires.

— N'aurais-je pas commis une faute, se disait-il, d'accepter ce petit morceau de

cuivre au lieu d'un sac d'écus sonnants? Ali-Mahamud est sans doute un de ces magiciens dangereux qui se font un plaisir de plonger les gens dans l'enfer. Quoique mauvais sujet, je suis chrétien comme feu mon père, le cavalier Tomolo, et je ne voudrais pas perdre mon âme dès l'âge de dix-neuf ans. Je veux bien croire que le succès couronnera toutes mes entreprises ; mais je ne sais quoi entreprendre. Il ne faut me servir de ce talisman que pour une affaire d'importance, et comme le dîner n'est qu'une bagatelle, je reste avec l'estomac et les poches vides. Je puis ordonner au roi d'Espagne de venir me rendre ses devoirs, et mes souliers prennent l'eau, le velours de ma veste n'est plus qu'un canevas dont la corde est près de se rompre, et je vais grelotter cette nuit, couché dans un rideau en guise de couverture. Cependant prenons patience ; l'occasion d'importance viendra ; quand j'au-

rai seulement un palais, vingt serviteurs, une belle femme et cent mille ducats de rente, je me confesserai, je ferai la pénitence qu'on m'ordonnera, et le magicien sera bien sot de me voir aller au ciel en dépit du talisman dont j'aurai recueilli le bénéfice.

En attendant les cent mille ducats de rente, Zanetto commença par entrer chez un petit traiteur de sa connaissance qui lui servit, moyennant de grands frais d'éloquence, deux plats maigres à crédit : le premier service était composé d'une poignée de riz cuit à l'eau, et le second d'une tranche de citrouille grillée. Avec cela un bon Vénitien n'a plus rien à désirer ; aussi notre jeune homme, endetté de quatre sous, alla digérer en plein air plus content que s'il eût dîné chez un évêque. La foule des passants se dirigeait vers le théâtre San-Salvator, où la troupe de Sacchi jouait une nouvelle farce qui faisait courir toute la ville.

Zanetto, dans l'âge des plaisirs, avec son imagination vive, enrageait de ne pouvoir aller au spectacle, et si on l'eût tenté dans ce moment, il aurait peut-être donné son cachet magique pour un billet de parterre. Les Taccagni passèrent lentement comme une troupe de vautours. Zanetto se plaça derrière les six vieillards pour écouter leur conversation :

— Vous êtes un renégat, don Vitale, disait le doyen de la compagnie. Je ne vous reconnais plus ; et, si cela dure, nous vous destituerons de vos titres et avantages de notre société ; car vous me paraissez aujourd'hui destitué de tout bon sens. Est-ce bien vous que j'entends louer la comédie et les comédiens, ces agents de corruption et de ruine, qui pervertissent nos filles par leurs mauvais exemples et induisent en dépense nos garçons ?

— Ne vous y trompez pas, signor mio, ré-

pondit don Vitale. Je loue les comédiens, mais je ne vais point à leurs spectacles, et j'obéis en cela au précepte d'un sage qui a dit : « Soyez bienveillant et ne méprisez aucune profession ; sans quoi, gens économes, tout le monde criera haro sur vous et sur votre bien ; et si quelqu'un vous vole, on dira : « Tant mieux ! puisse-t-il tout perdre ! » Louons donc les avocats, et n'ayons pas de procès. Louons les médecins, et soyons en bonne santé. Louons la chasse, et ne nourrissons pas de chiens. Louons la lagune et les gondoles en allant à pied. Louons l'amour, et n'ayons pas de maîtresse. Louons la bonne chère, les beaux-arts, la musique et les bons acteurs, et mangeons sobrement, n'achetons point de tableaux et laissons les autres entrer à l'opéra ou à la comédie. Si vous louez à un propriétaire la beauté de sa vigne, il vous retiendra peut-être à dîner pour vous en faire goûter le vin. Nous ne voulons rien

donner qui coûte ; prodiguons donc la louange, puisqu'elle ne nous coûte rien ; ce que nous attraperons en échange sera du bien gagné sans frais. Entendez-vous cela ? Je vais vous prouver que je ne loue point la dépense que font les autres par envie de les imiter : tout à l'heure, une de nos voisines voulait emmener ma fille à San-Salvator. Je n'ai pas voulu que Luigia vît ces histrions, de peur qu'elle ne prît trop de goût à ce plaisir dispendieux. J'ai proposé à la voisine de l'accompagner moi-même au lieu et place de ma fille, parce que le spectacle est sans danger pour moi. La voisine a préféré emmener une autre dame de ses amies.

— A présent, je reviens de mon erreur, reprit le doyen des Taccagni, et je regrette que la pauvre Luigia n'ait pas vu le spectacle. Vous avez été trop sévère pour son jeune âge, don Vitale.

— Point du tout, grommela le signor Canapo entre les six dents qui lui restaient ; don Vitale a prudemment usé de son autorité. Pour moi, je déclare que si Luigia, tout aimable qu'elle est, prenait l'habitude et le goût du spectacle, je romprais tout de suite notre projet de la marier avec mon fils ; car sachez que le jeune Marcantonio Canapo ignore encore ce que c'est qu'un acteur et un théâtre.

— Allons, reprit le doyen, votre aventure de la lentille et du chapeau vous a rendu misanthrope.

Zanetto, frappé d'un trait de lumière, n'en écouta pas davantage et partit en courant.

— Puisque Luigia, pensait-il, languit à la maison et s'ennuie toute seule ; puisque je n'ai pas d'argent pour aller au spectacle, essayons de faire la cour à cette charmante fille ; profitons de son ennui et de l'absence du père.

Don Vitale Corvino, préteur de son *sestiere*[1], demeurait près de l'église de Saint-Zacharie, dans une rue large de quatre pieds, comme beaucoup de rues de Venise. Le vieux avare avait jadis connu le père de Zanetto, et les enfants avaient quelquefois joué ensemble dans leur plus jeune âge; mais depuis longtemps don Vitale ne voulait plus qu'un garçon d'aussi bonne mine et si mal dans ses affaires approchât de la belle Luigia. Si ce père despote eût pu disposer de la circulation des rues, jamais Zanetto n'aurait mis le pied dans la paroisse de Saint-Zacharie. La seule jeune figure que pût voir la pauvre recluse était Marcantonio Canapo, digne fils de l'homme à la lentille, ladre comme son honorable père, et fort jaune de visage à force de travailler à la

[1] Le préteur remplit les fonctions de juge de paix, et Venise est divisée en six *sestieri*, comme Paris en douze arrondissements.

lueur des lampes chez un avoué rapace. Marcantonio joignait la gaucherie à la laideur, et la sottise à la gaucherie. Il n'entendait rien à la danse, ni à la musique, ni à la plaisanterie, rien enfin à ce qui plaît aux filles. Cependant Luigia l'aimait un peu, parce qu'elle touchait à ses seize ans, et qu'avec des yeux fendus jusqu'aux tempes, des cheveux noirs qui tombent jusqu'aux talons, et le *sangue veneto,* il faut bien aimer quelqu'un. Plusieurs fois Zanetto s'était risqué jusqu'à offrir l'eau bénite à Luigia, le dimanche, à Saint-Zacharie, et la jeune fille l'avait remercié par une œillade *adriatique ;* mais avec les Vénitiennes l'absent n'a pas beau jeu. La semaine est longue, on avait besoin de babiller et de faire des agaceries ; on jasait avec Marcantonio, on se moquait de lui, on l'appelait niais, on riait aux éclats de ses sottes réponses, et finalement on l'aimait faute de mieux, et l'on

voyait approcher sans effroi l'époque du mariage.

En arrivant à Saint-Zacharie, Zanetto aperçut tout de suite la pauvre Luigia au balcon du premier étage, le menton dans la main gauche, le coude appuyé sur la rampe, et le bras droit pendant avec cet air de nonchalance, d'abandon et d'ennui auquel le diable reconnaît l'instant favorable pour tenter une jeune fille. Elle était seule à la maison, sa mère étant morte depuis longtemps, et le père n'ayant d'autre servante qu'une femme de ménage qui se retirait avant l'*Angelus*. Don Vitale s'imaginait d'ailleurs qu'une fille est comme un écu d'or, dont une serrure bien fermée est le meilleur gardien. Aussitôt qu'il fut sous la fenêtre, Zanetto ôta son chapeau et fit le salut vénitien en disant :

— *Schiavo!* belle Luigia. Comment n'êtes-vous pas ce soir à San-Salvatore, où le fa-

meux Sacchi doit improviser une pièce nouvelle ? Tout Venise s'y trouve, excepté vous et moi.

— Hélas ! don Zanetto, mon père ne veut point que j'aille au spectacle, et le pire de l'affaire, c'est que mon futur mari, Marcantonio, ne m'y conduira pas davantage quand je serai sa femme.

— Votre père est un tyran, et si j'étais à votre place, je n'accepterais pas un mari comme ce ladre de Marcantonio. Je ne comprends pas que vous vous laissiez ainsi mettre en cage et molester.

— Hélas ! que puis-je faire, mon bon Zanetto ?

— Ah ! Luigia, si vous n'aviez pas oublié le temps où vous me promettiez d'être ma femme et où je jurais de vous rester fidèle !... mais cela est sorti de votre mémoire.

— Je m'en souviens, au contraire, parfai-

tement, cher Zanetto. C'était sur un tas de sable où nous avions coutume de jouer ensemble. J'avais dix ans pour le moins, et vous treize, à ce qu'il me semble. Mais depuis six ans je ne vous ai plus revu. Votre père s'est ruiné ; le mien vous a fermé notre porte, et il ne cesse de me répéter aux oreilles que vous n'avez pas le sou, que vous n'avez point d'ordre, et que vous menez la vie d'un vagabond. Il faut bien qu'une fille se marie le plus tôt possible. Marcantonio est laid, riche et avare. J'en aimerais mieux un autre plus beau, plus généreux, qui me permît d'aller au théâtre; mais où le trouver?

— Le voici! dit Zanetto en se frappant la poitrine avec l'emphase académique de son pays. Le voici, belle Luigia. Je n'ai jamais cessé de vous aimer depuis le jour du tas de sable. Ceux qui disent que mon père s'est ruiné ont raison; mais je prouverai que je

ne suis ni laid ni avare, comme Marcantonio, et de plus que n'avoir pas le sou, mener la vie d'un vagabond, et manquer d'ordre, sont des choses bien différentes. Voyez-vous cette lanterne qu'on allume là-bas sur un navire turc? eh bien! si l'on faisait un chapelet de tout ce que je possède en écus d'argent, piastres fortes, quadruples d'Espagne et souverains d'or, ce chapelet irait bien au delà de cette lumière; en outre, si vous voulez être ma femme, je jure et promets, par écrit ou autrement, de vous mener au théâtre une fois la semaine, autant qu'il vous plaira, sous peine de voir notre union nulle devant Dieu et devant les hommes. Que je sois noyé si je mens d'une syllabe!

— Quoi! vous êtes riche, Zanetto! s'écria la Vénitienne avec des yeux brillants comme des escarboucles, parlez donc bien vite à mon père. Achetez une maison, et faites savoir ce que vous possédez. Nous nous

marierons, et vous me donnerez vingt ducats pour acheter des cierges, car j'ai promis à saint Zacharie de brûler soixante cierges de cire blanche si j'épousais un joli garçon, et je veux remplir fidèlement mon vœu. Pour Marcantonio, je n'aurais pas seulement brûlé un bout de chandelle.

— Vous aurez vos soixante cierges. Ce n'est pas une maison que je veux acheter, c'est un palais sur le grand canal, et j'y mettrai des femmes de chambre, autant de cuisiniers que vous voudrez, sans compter les musiciens à gage.

— Zanetto, reprit la jeune fille, il serait affreux de vous moquer de moi, car je sens ma tête qui se brouille. Je n'aime plus Marcantonio, et je reviens à vous de tout mon cœur. Ayez un bel habit pour le jour des noces. Je voudrais que vous fussiez beau comme le soleil.

— J'aurai un habit de soie blanc, rose et

doré sur les franges. Quant à votre robe de mariage, elle effacera le manteau de gala de la dogaresse, à moins que les marchands de la *Merceria* n'aient plus d'étoffes de luxe dans leurs magasins.

— Ah! quel bonheur! Bon Zanetto, prenez ce mouchoir blanc comme un gage de ma foi : je suis votre femme. Sauvez-vous : voici mon père qui paraît au coin du quai. Si vous me trompez, j'en mourrai de chagrin.

— Que saint Jean, mon patron, me brise les os, si je vous manque de parole!

Zanetto reçut le mouchoir blanc, le couvrit de baisers, et prit la fuite par une ruelle. A peine seul, il fut effrayé de tous les gros mensonges qu'il venait de débiter.

— Si j'avais seulement pris la bourse de deux mille ducats, pensait-il, je pourrais acheter des habits neufs, louer une gondole à la journée, et faire semblant d'être riche; mais avec ce prétendu talisman, que vais-je

devenir? Luigia elle-même aurait reconnu mon imposture à l'état déplorable de mes vêtements, si le soleil n'était pas couché. Demain, ne me voyant pas revenir, elle devinera que je suis un fourbe; elle me méprisera, et ce coquin de Marcantonio sera son mari. Ah! malheureux talisman! maudit Turc! infortuné Zanetto!

En achevant ses lamentations, notre étourdi arriva par un détour à la *Piazzetta;* il aperçut, à dix pas de la rive, une barque dans laquelle était un Turc : il reconnut Ali-Mahamud, qui partait avec son sac pour monter sur un brigantin qu'on voyait au loin.

— Par pitié! seigneur marchand, arrêtez! lui cria Zanetto.

— Que veux-tu, mon fils? répondit le Turc en s'éloignant.

— Je veux épouser la belle Luigia. Je suis amoureux d'elle.

— Écris-lui une lettre bien tendre, et

mets-y ton cachet, dit Ali-Mahamud en continuant à s'éloigner.

— Il n'y a pas besoin de lettre : Luigia m'aime. C'est de l'argent, beaucoup d'argent qu'il me faut.

— N'as-tu pas ton cachet?

— J'ai promis à ma maîtresse un palais, des domestiques et des cuisiniers, des robes de soie toutes brodées. Je suis déshonoré si je ne trouve pas tout cela.

— Eh bien, emploie ton cachet, répéta le Turc en s'éloignant davantage.

— Ah ! seigneur Ali-Mahamud, cria Zanetto en faisant un porte-voix de ses deux mains, le père de ma fiancée est un ladre : ne m'abandonnez pas. A qui demander ce palais, cet argent, ces domestiques et ces robes brodées ?

Le Turc répondit en criant aussi fort qu'il put ; mais Zanetto n'entendit que ces mots sans suite : « Riches marchands...banque...

notaire ; » et, croyant avoir manqué sa fortune, il se laissa tomber tout de son long devant la madone des gondoliers. Après avoir cogné son front par terre plusieurs fois, il demeura enfin immobile, plongé dans son désespoir.

Cependant, à force de réfléchir, il crut comprendre la réponse d'Ali-Mahamud, et s'imagina que le Turc avait dû lui dire : « Adresse-toi aux plus riches marchands pour avoir des étoffes, à la première maison de banque pour de l'argent, à quelque notaire pour acheter un palais. » A cette idée, Zanetto se releva et courut à la boutique de l'écrivain public établi sous le Campanile de Saint-Marc.

— Mon ami, dit-il, je n'ai pas d'argent sur moi ; mais demain je vous donnerai trois florins si vous voulez me faire crédit de trois feuilles de papier à lettre et d'un peu de cire d'Espagne.

— J'aimerais mieux dix sous tout de suite que trois florins demain, répondit l'écrivain.

— O ciel! s'écria Zanetto, faute de papier, je perdrais un palais, dix mille ducats et douze aunes de satin de la Chine ! Qu'il est difficile de commencer ses affaires lorsqu'on n'a rien ! Homme, donne-moi du papier, et demain je te le payerai un sequin d'or. Si tu me refuses ce faible service, je vais t'étrangler sur la place.

Le vieux écrivain, croyant avoir en face de lui un échappé de l'hospice des fous, ne résista plus et présenta bien vite ses plumes et son papier. Zanetto écrivit à la hâte ce qui suit :

« Seigneur banquier, j'ai besoin de dix mille ducats. Je pense que vous les accorderez si vous regardez attentivement le cachet qui ferme ma lettre. Envoyez-moi

l'argent demain matin à huit heures de France.

« GIOVANNI TOMOLO, *cavaliere*,

« Demeurant via del Cristo, près San-Mosé, deuxième porte, maison de Marietta la blanchisseuse, au fond de la cour. »

Zanetto plia la lettre et l'adressa au signor Abraham Müller, banquier. Sur la seconde feuille, il écrivit :

« Je prie Messer Tommaso Mereto, notaire *con privilegio*, de me chercher un palais à vendre, situé sur le grand canal, commodément et dans le voisinage d'un *traghetto*. J'en ferai l'acquisition tout de suite et j'en payerai la moitié en argent comptant, etc. »

La troisième lettre contenait ces mots :

« *Paron* Nicias est prié d'envoyer chez le

cavaliere Giovanni Tomolo douze aunes de satin de la Chine pour robe de femme, et des échantillons de ses plus beaux velours, brocarts et autres étoffes pour habits d'homme, etc. »

Zanetto alluma la cire d'Espagne et apposa son cachet magique sur les trois lettres. L'empreinte se composait d'une étoile entourée d'un cercle; d'un côté étaient gravés des caractères turcs, et de l'autre était cette légende : *Lucente sono per chi crede a me* (je brille pour celui qui croit en moi). Après avoir porté lui-même les lettres, Zanetto rentra chez lui et se coucha pour échapper à l'inquiétude qui l'accablait.

— A présent, se dit-il, j'ai sauté par-dessus le Rubicon, comme ce général grec dont j'ai oublié le nom : demain, je serai un grand seigneur ou bien j'irai en prison; il

n'y a pas de moyen terme, à moins qu'on ne me donne des douches d'eau froide sur la tête.

Cette pensée terrible le glaça jusqu'à la moelle des os ; c'est pourquoi il se roula dans son lit comme un serpent, cacha son visage sous la couverture et s'endormit profondément.

III

Marietta la blanchisseuse servait de valet de chambre, de portière et d'intendant au bon Zanetto, et il faut dire à sa louange que depuis longtemps elle avait perdu l'habitude de recevoir ses gages, sans s'acquitter pour cela de ses divers emplois avec moins de zèle. Huit heures de France venaient de sonner lorsqu'elle entra tout effarée dans la chambre de son jeune maître :

— Levez-vous, don Zoanni, levez-vous, dit-elle; Jésus mon Dieu! si vous saviez!...

— Qu'y a-t-il? demanda Zanetto en frissonnant de peur.

— Un homme qui veut vous parler, mais un homme qui a une sacoche pleine d'écus, un portefeuille sous le bras... Défiez-vous de lui, mon enfant. Il vient pour vous acheter votre âme, car vous n'avez rien autre chose à vendre. C'est de la part d'un juif, Abraham, Isaac, ou quelque nom approchant de cela. Il parle suisse et non pas chrétien. Hélas! qu'est ceci? La sacoche de cet homme doit contenir sans effort cent écus; je ne sais combien, peut-être douze mille. Ne vous laissez pas prendre aux séductions de cet inconnu. Il va vous proposer de signer un pacte avec votre sang.

— Taisez-vous, Marietta, dit le jeune homme en s'habillant à la hâte. Il n'y a ni pacte, ni séduction à craindre. Cet inconnu

est le garçon de caisse du banquier Abraham Müller. Il m'apporte de l'argent qui m'est dû. Faites-le entrer, et tâchez de ne pas vous troubler pour si peu de chose. Cela produirait un mauvais effet.

Marietta sortit en faisant des signes de croix, et pensa d'abord que son jeune maître perdait la raison; mais elle crut rêver lorsqu'elle le vit compter avec sang-froid les piles d'écus, vérifier la somme, et signer la quittance que le porteur lui présentait. Avec cette facilité qui est particulière au Vénitien, Zanetto avait passé subitement de la terreur du coupable à l'assurance d'un président de cour criminelle.

— C'est bien, mon ami, dit-il au garçon de caisse; vous remercierez pour moi votre patron de son exactitude, et vous lui direz que j'ai l'intention de lui demander encore une forte somme pour payer un palais dont je vais faire l'acquisition.

Le notaire arriva peu de temps après le départ du garçon de caisse. Il y avait deux palais à vendre sur le grand canal : l'un appartenant aux héritiers des Tiepoli, l'autre était un palais Loredano. Zanetto se décida pour ce dernier. Enfin, le marchand d'étoffes ne tarda guère à venir, et il laissa autant de satin, de velours et de brocart que le signor *cavaliere* le désirait ; mais il ne voulut point qu'on le payât, et sortit en disant que cette bagatelle serait portée en compte, dans l'espoir que Son Excellence daignerait faire d'autres commandes.

Si cette aventure fût arrivée à un Français, avec son esprit positif et son envie de connaître le *pourquoi* de toutes choses, il n'aurait pas manqué de chercher un éclaircissement par quelque détour insidieux. Notre Vénitien, au contraire, se garda bien de rien éclaircir, et se complut dans cette obscurité filée d'or et de soie, de peur de

changer un iota au bonheur qui lui tombait du ciel par miracle. Il ne daigna pas même répondre aux cent mille questions de Marietta, et la pria laconiquement de rester à son service, proposition qu'elle accepta sous la condition de continuer à blanchir du linge.

Le notaire avait promis de livrer le palais dans vingt-quatre heures. On convint de s'engager, de part et d'autre, par un à-compte de cinq cents ducats, en manière d'arrhes. Marietta reçut ses gages arriérés, plus une gratification honnête, et Zanetto n'eut à distraire de ses richesses que l'argent nécessaire pour acheter des meubles, payer le tailleur qui le transforma en grand seigneur, et solder d'anciennes dettes, qui se montaient à une trentaine de sous, ce dont, la veille, notre jeune Crésus n'espérait pas pouvoir s'acquitter avant une couple d'années, à moins d'un mariage d'argent ou d'un cataclysme universel.

Les servantes de tous les pays sont bavardes ; mais les servantes de Venise surpassent en fécondité de paroles celles de toutes les autres villes du monde, à l'exception de Naples, où les langues sont mieux pendues encore. Ce qui favorise l'échange des propos à Venise, c'est la proximité des portes et le silence des rues, où il n'y a ni chevaux, ni voitures pour déranger les commères. Marietta répandit la nouvelle de la subite transformation de son maître, et en fit des tableaux si merveilleux qu'en moins d'une heure, un vaste chuchotement s'éleva dans le quartier, s'étendit vers San-Gallo, et tourna derrière Saint-Marc par le pont de Canonica, et la petite place des Saints-Philippe-et-Jacques, d'où un écho le porta tout droit à Saint-Zacharie.

Luigia était en conférence par la fenêtre avec trois voisines, dont une savait la nouvelle ; la jeune fille poussa un cri de joie, se

mit à battre des mains, et avec l'incontinence de langue d'une personne sincère, elle raconta ses projets, ses amours, son envie de rompre avec Marcantonio, et d'épouser le *cavaliere* Tomolo. Les commères promirent de garder le secret et de l'aider de tous leurs efforts. Sur le premier point, elles grillaient de manquer à leur parole, mais sur le second elles avaient bonne intention de servir leur aimable voisine ; car il y a, d'un pôle à l'autre, comme une immense conspiration permanente contre les pères tyrans et avares, les prétendus laids et sots, et les mariages mal assortis. La conférence des trois voisines fut interrompue par la voix de don Vitale Corvino, qui grondait après sa servante.

— Ne savez-vous pas, disait-il, que je n'ai point d'audience aujourd'hui, et que par conséquent il ne faut point nettoyer mes souliers? vous usez le cuir, vous usez la brosse

et vous perdez mon cirage. C'est me ruiner de trois côtés à la fois.

Sur ces entrefaites on frappa un grand coup à la porte de la rue, et don Vitale vit entrer chez lui un domestique tout galonné qui portait un large carton. Derrière cet homme parut Marcantonio, les genoux en dedans et le dos courbé, se glissant doucement le long des murs comme une ombre décontenancée. D'un autre côté entra Luigia marchant sur la pointe des pieds, comme un chat aux aguets.

— Signorina, lui dit le domestique galonné, voici des étoffes superbes de la Chine, de Cachemire et d'Égypte que vous envoie mon maître, en vous priant de les agréer comme un faible témoignage de son admiration pour vos mérites et votre beauté. Je ne saurais répéter exactement le joli compliment du signor *cavaliere*; mais vous excuserez mon ignorance.

En parlant ainsi, le valet jeta l'une après

l'autre sur la table des pièces d'étoffe si riches que Luigia en eut les larmes aux yeux.

— Eh! qui donc est ce généreux *cavaliere?* demanda don Vitale suffoqué.

— Don Giovanni Tomolo.

— Ce mendiant de Zanetto! s'écria le père. Il a donc volé ces étoffes? Emportez bien vite ces larcins : nous ne sommes pas des recéleurs.

— Comme il vous plaira, dit le valet en faisant mine de reprendre le cadeau.

— Un moment! dit la jeune fille en se jetant sur les pièces de soie; ceci est à moi, comme vos chausses percées sont à vous, mon cher papa. Je ne le lâcherai qu'avec la vie. Qui donc me donnera jamais des présents aussi beaux? Est-ce vous, qui m'habillez de serge verte? ou bien est-ce Marcantonio, qui porte du nankin au mois de décembre? Quoi qu'il arrive, ce qui est donné est donné. Il ne faut pas me pousser

à bout, parce que je suis douce naturellement; mais je deviendrai une tigresse, une lionne d'Arcadie, si l'on veut m'enlever mon bien. Je garde les étoffes, je les taillerai, je les couperai, je les vendrai, si cela me plait, comme on fait d'une chose qui vous appartient entièrement, absolument, en tout ou en partie.

— Sang du Christ! dit le père. Qu'en pensez-vous, mon gendre? Faut-il lui laisser ces trésors? Au fait, si elle les vend, ce sera de l'argent de plus dans votre ménage, et puisque Zanetto est assez fou pour se ruiner, prenons que ceci est votre cadeau de noce, et moquons-nous de lui.

On entendit un bruit semblable à une coquille de noix écrasée par le talon d'une botte : c'était Marcantonio qui riait.

— Que Luigia soit ma femme, dit-il, et puisse-t-elle recevoir pour cent mille écus d'étoffes !

— Ainsi, le présent est accepté? dit le valet en se retirant.

— Accepté, répéta la jeune fille, et dites à votre maître qu'une demoiselle à marier est à marier, et que tant qu'elle n'est pas mariée, on ne sait qui l'épousera; et que mariage en projet est mariage à rompre, puisqu'il ne se romprait pas, s'il n'était plus en projet; et dites-lui encore : A bon entendeur salut! Et que je le tiens pour un galant et généreux jeune homme, et que les vilains ne lui ressemblent pas et n'auront pas le même sort que lui; et demandez-lui s'il a bien porté à ses lèvres un mouchoir; et dites-lui aussi que les filles ont des ailes dans l'occasion, et qu'on ne prend pas les mouches sans miel, ni sucre, ni aucune autre friandise; et que ceux qui ne donnent rien aux mouches ne prendront rien en fin de compte.

— Je lui répéterai tout cela, signorina,

aussi fidèlement qu'un chantre d'église répète ses psaumes. Ne me donnez-vous rien pour ma commission ?

— Si fait, cela est juste. Marcantonio, donnez un florin à ce bon serviteur. Je vous le rendrai dimanche, quand mon papa m'aura payé ma *semaine*.

Marcantonio fit une grimace comme s'il eût avalé du vert-de-gris, et retourna ses poches qui étaient vides.

— Eh bien! reprit Luigia, voilà mes ciseaux à manche doré. Ils valent bien deux ducats. Vendez-les pour boire à ma santé. Adieu, mon ami.

— Est-ce bien moi qui ai mis au monde une fille aussi prodigue? murmura don Vitale. Qu'elle souhaite garder les étoffes, cela se conçoit; mais jeter ainsi des ciseaux dorés à la tête d'un valet!... Marcantonio, mon gendre, il faudra veiller de près sur votre épouse.

Il y a dans les femmes vénitiennes deux races bien distinctes : l'une perfide et dangereuse, comme l'a si bien dit un voyageur célèbre ; l'autre franche et bonne, et Luigia était de cette seconde espèce, qu'on reconnaît facilement à ses cheveux noirs et à sa pétulance naturelle. Tandis que don Vitale et Marcantonio raisonnaient entre eux sur l'aventure des étoffes et sur l'emploi qu'ils voulaient faire de ces richesses, la jeune fille chargeait les pièces de soie sur son épaule avec une incroyable vivacité.

— Mon cher père, disait-elle, pensez, je vous prie, que ce serait une vilenie insigne que de vendre un cadeau ; pensez aussi qu'une fille qui accepte de si beaux présents d'un jeune homme s'engage par cela même, et que, par conséquent, je suis engagée avec Zoanni Tomolo. Veuillez donc prendre la peine de vous informer de la fortune de cet aimable *cavaliere*, et lui ouvrir votre maison

si le parti est sortable, afin qu'il puisse me faire sa cour et m'épouser dans le délai que la raison commande. Or, comme je ne puis avoir deux maris, puisque les lois ne le veulent pas..., Marcantonio devinera le reste aisément. Il suffit que j'aie rempli mon devoir en parlant clair et net.

Après le tonnerre et le canon, ce qui fait le plus de bruit au monde, c'est une famille vénitienne où l'on se querelle. A ces paroles hardies de la belle Luigia, il y eut explosion de cris et d'injures.

Marcantonio prit le fausset pour se plaindre amèrement du manque de foi de sa fiancée ; le père l'accompagna en faux-bourdon, et jura qu'il jetterait les cadeaux par la fenêtre si l'on résistait à ses volontés ; Luigia surmonta toutes les voix par des sons de contralto d'une puissance remarquable. La servante vint compléter l'harmonie par une quatrième partie de soprano. Deux voisines

accoururent prendre fait et cause pour la jeune fille opprimée, victime de l'avarice et de la sottise, et le quatuor des femmes joua si bien du gosier que le duo des mâles en fut complétement dominé et anéanti. Luigia, victorieuse, monta triomphalement dans sa chambre, où elle exposa ses étoffes sur son lit à l'admiration des commères. Il y eut une procession de visites pendant le reste de la journée pour voir ces richesses asiatiques, et toutes les femelles du *sestiere* promirent à la jeune fille le secours de leurs paroles, et, au besoin, de leurs ongles, si l'on tentait de lui arracher son trésor.

Les deux mâles mis en déroute s'enfuirent : Marcantonio pour aller conter ses doléances à sa famille, et don Vitale pour demander quelque sordide conseil à ses amis les Taccagni. La bande des vautours était déjà rassemblée devant la *Zecca*, et se chauffait au soleil à la place accoutumée. On s'en-

tretenait précisément du revirement de fortune qui changeait Zanetto en un riche seigneur, d'un vagabond qu'il était la veille. Dans leur aveugle enthousiasme pour l'argent, les vieillards avaient rabattu de beaucoup de leur sévérité à l'égard de ce jeune évaporé. Du mépris on avait passé d'abord à l'indulgence, et l'on atteignait insensiblement au période de l'estime, de la considération, et même du respect.

— D'où lui est venue cette fortune subite? disait le doyen des Taccagni, on n'en sait rien. Ce n'est point par héritage, ni par le jeu, ni par le mariage, et encore moins par le commerce ou le travail; pas davantage par une donation, car on saurait qui est le donateur. Personne à Venise ne se dépouillerait d'aussi grands biens sans que le public en fût informé par les gens d'affaires. Le banquier Müller, chez qui Zanetto parait avoir des fonds, garde un inviolable secret.

Le notaire qui a dressé l'acte de vente du palais Loredano, a refusé obstinément de répondre à mes questions. Je n'y entends plus rien.

— Savez-vous ce que je pense? dit un Taccagno, c'est que Zanetto a feint d'être misérable pour économiser et amasser, comme nous, et qu'il nous a surpassés dans notre science avec ses habits en lambeaux et ses airs de vaurien. Aujourd'hui, il veut jouir de son revenu, et par conséquent il va se ruiner.

— Cela choque la vraisemblance, dit le signor Canapo. Lorsqu'il m'a enlevé hier une lentille qui m'appartenait bien et dûment, je vous assure qu'il n'avait pas le sou ; je me connais en physionomie. Ce n'est pas que Zanetto manque de distinction naturelle. La gueuserie était dans ses habits, mais non dans le sang, qu'il a particulièrement noble et de bonne condition. Son vagabondage

était fougue de jeunesse. Depuis qu'il est riche, il a un air tout à fait gentilhomme. On dit qu'il va tenir table ouverte. Je compte bien lui aller demander à dîner sans rancune; et voilà comment une lentille perdue se rattrape avec un bénéfice de mille pour cent, ce qui prouve qu'une disgrâce cache souvent un bonheur qu'on ne voit pas.

Don Vitale écoutait ces discours avec attention; ses idées se modifiaient peu à peu, et ses véritables intérêts de père ne savaient plus sur quelle tête se placer entre Marcantonio et Zanetto.

— Mes chers confrères, dit-il aux Taccagni, vous êtes des gens biens avisés qui ne vous prendriez pas à des apparences éblouissantes ; que pensez-vous de cette fortune inconnue? la croyez-vous réelle, solide, et non pas chimérique?

— Elle est bien réelle, répondit le doyen. Abraham Müller n'a pas coutume d'ouvrir des

crédits illimités à des gens suspects et véreux.

— A combien croyez-vous que se montent les capitaux du jeune homme?

— A des sommes immenses, dont il ne sait pas le chiffre lui-même.

— Fort bien. Parlons maintenant d'autre chose : Signor Canapo, si vous étiez en marché pour vendre une maison, et qu'après avoir donné votre parole à un acquéreur, il s'en présentât un autre qui vous offrît le double du prix convenu avec la première personne, que feriez-vous?

— Si le premier acquéreur était mon ami, reprit Canapo, je le prierais franchement de me rendre ma parole et d'acheter une autre maison ; si c'était un inconnu, je lui chercherais de si bonnes noises, qu'il romprait de lui-même le marché.

— Mais si l'ami ne voulait pas renoncer au marché, malgré votre ouverture franche et vos prières?

— Alors je le traiterais comme l'inconnu.

— Vous m'ôtez un grand poids de la conscience en vous condamnant vous-même. Le *cavaliere* Tomolo demande ma fille en mariage, et je m'en ouvre à vous franchement, afin que vous me rendiez ma parole donnée.

— Signor Vitale, dit Canapo d'un ton sinistre, ce n'est pas de votre manque de foi que je vous blâme, mais c'est de montrer des sentiments contraires à ceux d'un véritable Taccagno. Le but de notre société n'est pas seulement d'honorer et de pratiquer l'amour de l'argent; il ne s'agit pas seulement d'acquérir du bien, mais de le conserver, de l'augmenter par l'économie; or, si vous donnez votre fille à un prodigue, quelque riche qu'il soit, comment ira l'économie dans votre maison? Depuis longtemps je vous soupçonne d'enfreindre les lois de la lésine. Votre place de *pretorio* est déjà une faiblesse et une

vanité, puisqu'elle vous oblige à revêtir une robe de velours le jour de vos audiences. Il n'est pas décent qu'un Taccagno possède une robe de velours : j'en appelle à nos confrères.

— Je vais me disculper, répondit don Vitale. Ma robe n'est faite en velours que par devant ; le dos est de grosse panne de laine, et pour cette raison je ne quitte le fauteuil qu'après la retraite des plaidants. N'est-ce pas là une invention inspirée par le pur esprit de la bonne lésine? J'en appelle à nos amis.

Tous les Taccagni approuvèrent du bonnet.

— Quant au mariage de ma fille, c'est mon affaire. Je saurai ramener mon gendre à mes principes, et il n'aura Luigia que sans dot, tandis que vous me demandiez la somme énorme de trois mille écus, sous le prétexte de frais d'établissement. Je ferai donc une

notable économie en retirant ma parole, et je la retire.

— Allez, murmura Canapo, ce feu de paille s'éteindra. Zanetto redeviendra gueux comme il l'était hier, et vous serez trop heureux de nous donner votre fille.

Don Vitale haussa les épaules, et quitta la bande des Taccagni pour se promener sur la *rive* des Esclavons, dans l'espoir d'y rencontrer Zanetto. C'était l'heure où le beau monde venait chercher le soleil devant les murs du Palais-Ducal. Le *cavaliere* Tomolo parut en effet richement vêtu d'un mantelet de drap à franges, avec des bottes de maroquin, le chapeau à plumes et à ganse d'or. Il aborda poliment don Vitale, et, le saluant avec respect :

— Signor juge, lui dit-il, excusez la liberté que je prends de vous demander en personne la permission de faire ma cour à votre aimable fille. Je sais qu'on emploie d'habitude

l'entremise d'un tiers ; mais je tremble d'être devancé par quelque autre prétendant, et l'amour n'a pas de patience.

— Eh ! mon garçon, répondit le juge, bannissons les cérémonies. Que ne m'as-tu parlé plus tôt de ton amour pour ma fille ?

— Je n'étais pas encore digne d'aspirer à sa main, signor juge. Un père a le droit d'exiger certaines garanties que je ne pouvais point vous offrir.

— Tu parles comme le sage Cornaro, mon fils. Mais ces garanties qu'on doit à un père, es-tu sûr de pouvoir me les donner ? Ce n'est pas tout que de prendre une femme, il faut la nourrir.

— Signor, je nourrirai votre enfant avec des gâteaux de Vienne, où nous mettrons des émeraudes au lieu de fruits, et des turquoises en place des pistaches. Connaissez-vous dans Venise un riche joaillier ?

— Sans doute : voici à deux pas d'ici la

boutique de Vito, le lapidaire le mieux assorti du monde.

— Je ne le connais pas, mais, pour vous montrer jusqu'où va mon crédit, je veux qu'il vous donne, sur ma simple signature, quelque présent pour la belle Luigia. Portez-lui vous-même un billet que je vais écrire.

Zanetto tira de sa poche un papier et un encrier portatif qui ne le quittait plus, et il écrivit le billet suivant :

« *Paron* Vito, jetez les yeux sur le cachet de cette lettre, et remettez ensuite à don Vitale Corvino le plus beau collier de perles fines que vous ayez dans votre magasin. »

Le vieux juge entra dans la boutique du joaillier ; on lui présenta un magnifique collier d'une valeur si grande qu'il n'aurait pas su l'estimer.

— Mais, dit-il au marchand, vous connaissez donc la fortune du jeune Tomolo?

— Je n'ai pas besoin de la connaître. Il suffit que je sois certain d'être payé. Demandez-moi cent autres colliers pareils ou plus beaux, je vous les fournirai sans autre caution qu'un billet comme celui-ci.

Au bout de cinq minutes, Zanetto vit revenir don Vitale, courant plus vite qu'il ne convient à un juge de paix d'un âge avancé.

— Je tiens le collier, dit le vieillard tout essoufflé. Mon fils, mon gendre, cher Zanetto! allons à la maison. Viens baiser la main à ma fillette. Dépêchons-nous, brusquons le mariage. Tu as des ennemis. Ces Taccagni sont tous des pince-maille, de misérables avaricieux. Je les abandonne à jamais pour vivre auprès de toi... J'ai besoin d'un gilet de dessous pour l'hiver : tu me le donneras, n'est-ce pas?

— Un habillement complet, si vous voulez.

— Venez, mon prince, et puisse ma fille

être digne de vous! Hélas! la pauvre Luigia, je n'ai pas de dot à lui donner!

— Je ne demande que sa tendresse et votre amitié.

— Va, tu es un cœur d'or. Luigia est à toi.

IV

La jeune fille regardait par la fenêtre, selon son habitude, et lorsqu'elle aperçut de loin son père et son amant, qui se tenaient par le bras comme une paire d'amis, elle comprit ce qui était arrivé. Après avoir consulté à la hâte son miroir, et passé les mains sur ses larges bandeaux de cheveux noirs, elle courut ouvrir la porte. Don Vitale mit le collier de perles au cou de Luigia.

— Voilà, dit-il, un petit présent de noce à ajouter aux autres. Cela vaut plus d'argent que notre maison entière, avec la cour, le pigeonnier, les meubles et la batterie de cuisine; entends-tu cela, petite?

— Ne parlons pas d'argent, répondit Luigia. Je recevrais ce collier avec autant de plaisir, s'il était de verre ou de graines de sorbier : ce qui me touche, c'est de voir votre bon accord avec mon ami d'enfance.

— Eh bien ! donne-lui donc la main, et que ce soit une affaire conclue.

Luigia tendit la main, et reçut le baiser des accordailles en rougissant.

— A présent, dit le père, demeurez ici ensemble, mes enfants, tandis que j'irai chez mon notaire, car il est bon d'imposer silence aux envieux en terminant le plus tôt possible.

Pendant l'absence de don Vitale, les fiancés causèrent en tête-à-tête de leur bonheur

présent et de celui que l'avenir leur réservait. Ils employèrent ainsi deux grandes heures à parler l'un après l'autre, ou, plus souvent encore, tous deux à la fois.

— Enfin, disait la jeune fille, je pourrai donc faire de la polenta comme je l'entends, sans être obligée d'épargner le beurre; du *risotte* sans regarder au safran! car il faut que vous sachiez, don Zanetto, que j'ai des talents de bonne ménagère.

— Ces doigts effilés ne sont pas faits pour approcher des fourneaux, chère Luigia, répondit Zanetto. Je vous permettrai seulement de surveiller vos nombreux cuisiniers.

— Oh! vous ne me refuserez pas la permission de vous accommoder moi-même une polenta, ne fût-ce qu'une fois par semaine, le dimanche en revenant de vêpres.

Il fallut accorder cet article important pour satisfaire la jeune fille. Zanetto fit en-

suite une peinture romantique des délices qu'il préparait à sa fiancée ; du plaisir de causer sur le balcon du palais Loredano, en regardant passer les gondoles ; d'aller au *fresco* respirer l'air du soir avec deux rameurs habiles, de se promener à Murano sous les bosquets de vigne, d'écouter la symphonie, d'aller au spectacle, aux *Regates,* à la *Sagra* de chaque paroisse, et de marcher sur des tapis en hiver, sur la porcelaine ou le marbre en été. En écoutant cela, Luigia voyait passer devant ses yeux une procession de tableaux si doux et si charmants qu'elle se croyait dans le monde des fées ; et quand son mari lui eut promis un maître de chant, une volière d'oiseaux rares et des épingles en filigrane, elle se sentit si joyeuse qu'elle se mit à courir autour de la table pour échapper à l'émotion qui l'accablait.

Lorsque le père fut rentré, Zanetto prit congé de sa maîtresse pour aller aussi pres-

ser la conclusion de son mariage. Il promit de donner le dîner de noce dans son palais, et cette fine attention toucha au cœur le vieux Taccagno, qui n'était pas fâché de marier sa fille sans frais aussi bien que sans dot.

Dans ce temps-là les femmes de Venise portaient souvent le masque en public, et les rues de cette grande ville devenaient ainsi comme le foyer d'un bal masqué perpétuel. En retournant chez lui par la Riva, Zanetto, le nez au vent, les cheveux frisés en tire-bouchon, et le poing sur la hanche, passa fièrement au milieu des promeneurs qui se chauffaient au soleil devant le palais ducal. Il entendit une voix douce qui disait à côté de lui :

— Le voici !

Et il aperçut une jeune personne richement vêtue, dont le demi-masque noir laissait voir une bouche admirable, des yeux

brillants, un front d'ivoire et des cheveux d'un blond de feu. On la reconnaissait à sa démarche majestueuse pour une demoiselle de distinction. Une espèce de duègne portant de larges coiffes et un chapelet accompagnait cette jeune fille. Le bon Zanetto avait quelques défauts, et le moindre de tous était cette confiance en soi-même que donnent une jolie figure et l'ardeur de la jeunesse. Sa vanité, encore excitée par la persuasion que rien ne lui était plus impossible, lui souffla la pensée que sa bonne mine avait frappé la belle inconnue.

— Il est évident, se dit-il, que le bruit de mon bonheur et de ma fortune subite est venu aux oreilles de cette dame. Elle parlait de moi lorsque j'ai paru, et de là vient qu'elle s'est écriée : « Le voici ! » Elle m'a remarqué, par conséquent je lui plais ; suivons-la et tâchons de lui parler.

L'inconnue ne manqua pas de saisir le

bras de sa compagne, et toutes deux hâtèrent le pas, afin de se dérober aux poursuites du signor *cavaliere;* mais Zanetto, exercé aux chasses de ce genre, ne se laissa pas dérouter par les mille et un détours qu'on lui fit prendre. Après avoir marché fort longtemps, les deux femmes se dirigèrent vers l'arsenal et s'arrêtèrent enfin dans une rue déserte :

— Pour l'amour de Dieu ! signor, dit la duègne, cessez de nous suivre. Si l'on vous voyait, nous serions perdues ! Le seigneur Bragadino est si sévère pour ma pauvre maîtresse, que vous nous feriez enlever le peu de liberté que nous avons.

— C'est à moi de vous adresser des prières et non d'en recevoir, répondit Zanetto ; je suis au désespoir d'avoir déplu à votre belle maîtresse, et je n'insiste plus que pour savoir qui elle est.

— Vous ne nous déplaisez pas, don Za-

netto, reprit la vieille ; si ce n'était le danger nous causerions avec vous aussi longtemps qu'il vous plairait. Nous vous connaissons bien, et nous vous dirons qui nous sommes, pour vous remercier de votre soumission ; n'est-ce pas , signora ?

La jeune personne ôta son masque et découvrit un visage si beau que Zanetto en resta immobile comme une statue.

— Je m'appelle Jacomina, dit-elle ; je suis nièce du seigneur Bragadino, patriarche de Venise, et je demeure ici près à Saint-Pierre du Castello. Mon oncle m'oblige à prendre le voile ; dans huit jours j'entre au couvent. Notre connaissance ne sera pas longue , signor Zanetto ; cependant je suis bien aise d'avoir vu un *cavaliere* qui passe pour aimable et généreux. Je prierai Dieu pour vous, quand j'aurai quitté le monde.

— Ne vous reverrai-je donc plus ? demanda Zanetto.

— Ce soir, reprit la jeune personne, nous irons au salut à Saint-Marc ; mais n'ayez pas l'air de nous connaître, si vous y venez.

— Ah! que je vais souffrir! s'écria Zanetto ; que je suis malheureux de vous rencontrer et de vous perdre en même temps!

La belle Jacomina fit un sourire mélancolique et tendre qui perça le cœur du pauvre jeune homme, puis elle s'éloigna suivie de sa duègne.

C'est une grande raison pour aimer que de croire qu'on est aimé soi-même ; aussi le trouble de notre héros tourna bien vite en passion, lorsqu'il se mit à réfléchir à son aventure. L'idée que tant de grâces et de beauté pût être enfermé dans un cloître le faisait bondir de colère ; il jura de s'opposer à une si odieuse injustice, et d'employer la puissance de son talisman contre la tyrannie du patriarche Bragadino. Son imagina-

tion lui représenta cet oncle dénaturé obligé de céder à une force supérieure ; la belle Jacomina, rendue à la vie et pénétrée de reconnaissance, tombant dans les bras de son libérateur et marchant avec lui à l'autel. Le souvenir de Luigia et des engagements du matin lui revenant ensuite à l'esprit, Zanetto sentit le rouge lui monter au visage, et son cœur était combattu par mille sentiments opposés.

Pendant ce temps-là, les deux femmes tenaient entre elles un langage qui aurait bien désenchanté le bon Zanetto, s'il eût pu les entendre.

— Tout va le mieux du monde, disait la vieille ; il a donné dans le piége. Si nous réussissons à le mener jusqu'au mariage sans que le bandeau lui tombe des yeux, ce sera une superbe affaire.

— Comment pouvez-vous croire, répondit la plus jeune, qu'un garçon de bonne famille

ira se marier sans prendre des informations? Et s'il fait la moindre démarche auprès du seigneur Bragadino, il découvrira notre supercherie.

— Laisse-moi conduire notre barque, reprit la vieille. Ta ressemblance avec la belle Jacomina est si frappante, que l'oncle lui-même s'y tromperait. Cette ressemblance n'a-t-elle pas déjà conduit dans nos filets quelques jeunes étourdis? Celui-ci est plus vain et plus passionné que les autres; nous l'entraînerons plus loin, si Dieu nous aide. Le moins que nous puissions y gagner, c'est de dévaliser ce gentilhomme et de nous en retourner à Udine, dans notre cachette, ou bien de nous enfuir avec nos associés, pour mener la vie libre et errante qui les rend si joyeux.

— Vous en parlez à votre aise, vous qui avez passé le temps de la jeunesse; mais si l'on m'enferme dans quelque maison de cor-

rection, je tisserai de la toile entre quatre murs pendant mes plus belles années, et alors où sera la vie libre et errante?

— C'est-à-dire, reprit la vieille avec aigreur, que tu voudrais vivre tout simplement de galanterie avec permission des autorités? Ce lâche métier est ruiné à Venise et ne peut plus nourrir son monde, s'il n'est assaisonné d'un peu de ruse.

— Vous ne m'entendez pas. Je suis lasse du métier que nous faisons, et j'ai peur de vos ruses; c'est pourquoi j'aimerais mieux vivre honnêtement, ne fût-ce que pour laver du linge ou servir dans une *osteria*.

— Va, tu n'as pas de cœur. Mais cette affaire-ci sera la dernière. Prends patience, ma mignonne : tes belles années se passeront dans l'or et l'abondance. Tâche seulement d'adoucir ton parler et de le rendre plus efféminé : cela est nécessaire pour repré-

senter une Vénitienne et la nièce d'un patriarche.

Au milieu de ces discours et d'autres non moins édifiants, les deux aventurières, au lieu d'entrer au palais Bragadino, pénétrèrent dans une maison de misérable apparence, où se cachaient des bohémiens, des coupeurs de bourses et de jarrets, et d'autres praticiens qui craignaient plus la justice humaine que celle de Dieu.

Les dernières notes du carillon appelaient les fidèles au salut lorsque Zanetto entra tout palpitant à Saint-Marc et chercha sa nouvelle maîtresse dans les recoins et détours de cette église romanesque. Les enfants de chœur se rassemblaient ; le maître-autel était couvert de cierges et l'orgue faisait déjà résonner les dômes. Zanetto vit enfin paraître sa bien-aimée, suivie de la dame de compagnie. Toutes deux s'assirent dans la foule ; mais la belle Jacomina brillait comme

une étoile au milieu de ses voisines, et Zanetto, appuyé contre un pilier, s'abreuva du plaisir de la regarder à visage découvert. Elle priait avec un air de modestie et de ferveur qui transporta d'aise et d'admiration notre héros ; mais à la fin de l'office, lorsque les grands yeux bleus de Jacomina se tournèrent avec douceur vers le bon Zanetto et restèrent fixés longtemps sur lui, un transport d'amour lui fit porter involontairement la main à son cœur, et en revenant de son étourdissement, il ne vit plus personne.

Zanetto fendit la foule et courut à droite et à gauche, de l'horloge à la *piazzetta*, sans pouvoir retrouver la belle Jacomina. Il commençait à se désespérer, lorsqu'il se sentit saisir par le bras. En se retournant, il aperçut en face de lui un grand gaillard de mine farouche, avec les moustaches cirées, la rapière en travers sur les mollets, les cheveux

ras, le manteau long, mal attaché et traînant jusqu'à terre, et la chemise en charpie.

— Que me voulez-vous ? demanda Zanetto.

— Puis-je vouloir autre chose que du bien à Votre Seigneurie ? répondit le spadassin. Votre Seigneurie cherche une belle dame, dont je ne sais pas le nom, mais dont je lui donnerai néanmoins des nouvelles. La vieille qui accompagne cette belle dame m'a commandé de venir trouver Votre Seigneurie et de lui dire qu'elle ne doit point se tourmenter et qu'on pense à elle. De plus, si Votre Seigneurie veut me remettre un petit billet, je le porterai à cette vieille qui le donnera tout de suite à sa maîtresse, et il n'est pas impossible que je rende à Votre Seigneurie une réponse tout à l'heure : et Votre Seigneurie pourra lire cette réponse sur son chevet.

— Un billet ! s'écria notre héros. Je vais t'en donner un sur-le-champ, et si tu me rap-

portes une réponse favorable , cette chaîne d'or est à toi.

Zanetto tira son écritoire de poche , son cachet magique et son bâton de cire d'Espagne, et tandis que le messager cherchait une lumière dans un café, il écrivit le billet suivant :

« Il faut que je vous voie ou que je meure. Venez demain au palais Loredano. Celui qui vous demande cette grâce a le pouvoir de vous défendre et de vous arracher à vos tyrans. »

Le cachet constellé fut apposé solennellement, et le Mercure à la rapière partit au pas militaire. Au bout d'un quart d'heure, Zanetto le vit revenir.

— Votre Seigneurie, dit cet homme, peut se féliciter d'avoir employé mes services. Le succès doit être complet, puisque la vieille dame de compagnie m'a répondu ces mots : « Dites au jeune homme qu'on lui obéira,

et que demain nous irons chez lui prendre la collation à neuf heures de France. » La discrétion étant le premier devoir de mon état, j'ignore ce que cela signifie; mais Votre Seigneurie comprendra sans doute ce que ma faible intelligence n'a pu saisir. Je m'en rapporte à Votre Seigneurie pour juger si je mérite la chaîne d'or.

— Prends-la, répondit Zanetto, et encore cette bourse par-dessus le marché.

— Votre Seigneurie n'a pas moins de générosité que d'éloquence. Si elle a besoin de moi pour la servir, je me recommande à elle. Mon nom de guerre est Matteo dit le *Segatore*. On me trouve devant le Campanile à l'heure de la bourse. Je pratique avec fidélité, zèle et silence, tous les articles du métier en matière d'amour, de vengeance, de jalousie et d'héritage. Je *tiens* le guet-apens, la botte certaine pour duels, le philtre amoureux, le narcotique, la *coltellata* et la ba-

lafre au visage. Je suis l'esclave de Votre Seigneurie.

Le spadassin salua jusqu'à terre et s'éloigna.

Notre héros ne pensait plus qu'à son entrevue du lendemain. Il appela son cuisinier et lui commanda une collation digne d'une tête couronnée. Ses appartements, ses tentures de soie, ses tapis de Perse, ses meubles nouveaux lui semblèrent tout à fait misérables et indignes d'une personne qu'il aurait voulu asseoir sur un trône impérial ; mais le temps lui manquant pour embellir son palais, il prit son parti de le laisser comme il était. Sa vaisselle était incomplète et son ménage de garçon mal monté. Il envoya bien vite chez le premier orfévre du Rialto demander quelques plats de vermeil et d'autres pièces d'argenterie dont le talisman fit les frais avec le succès accoutumé. Le *tocco* de nuit était sonné quand Zanetto s'endormit, après avoir répété cent fois :

— Viendra-t-elle ? ne viendra-t-elle pas ? Grand Dieu, si elle manquait à sa promesse !

Si le lecteur est allé à Venise et qu'il ait fait la promenade de rigueur en gondole dans le grand canal, il a sans doute remarqué, entre l'hôtel de la Poste et le pont du Rialto, le beau palais Loredano avec ses six colonnettes de marbre, son portail élégant, ses fenêtres hautes et rapprochées, ses dessins et ses trèfles arabes, son toit à l'italienne et ses cheminées en tulipes. En face, à Saint-Sylvestre, est une tonnelle de verdure où s'épanouit une vigne, ancienne aujourd'hui, mais qui était jeune du temps où ces choses se passaient à Venise. Notre héros, caché sous le portail, voyait arriver les barques chargées de fruits et de légumes qui venaient de Mestre pour se rendre aux divers marchés de la ville. Le soleil dorait les façades des palais de la rive opposée ; des gondoliers indolents chantaient appuyés sur leurs rames,

en laissant à la marée qui se retirait le soin de les conduire.

Un autre aurait pu jouir du tableau que Venise présente toujours à cette heure par une belle matinée ; mais dans son trouble amoureux, notre héros n'avait plus d'yeux pour les merveilles de sa ville natale, et le lecteur l'excusera, car il a certainement souffert comme le bon Zanetto les angoisses de l'attente en pareille circonstance. Neuf heures étaient sonnées depuis longtemps à Saint-Sylvestre, quand Zanetto entendit dans le *Rio* le plus proche de son palais ce cri monotone par lequel les barcarols s'avertissent qu'ils approchent du tournant. Une gondole passa rapidement du Rio dans le grand canal et vint aborder au palais Loredano. Deux femmes masquées sortirent de cette gondole, et montèrent le perron. Zanetto s'élança de sa retraite, prit le bras de la belle Jacomina et la conduisit au salon.

— Mon Dieu! dit la vieille en se jetant dans un fauteuil, quelle équipée! Est-ce bien moi, donna Flora de la Torre, d'une famille noble de Sienne, qui ai pu prêter les mains à une pareille folie? Je ne puis y croire encore.

— Allons, chère Flora, dit la jeune fille avec gaieté, ce n'est pas le moment de se lamenter. Cette folie est la première et la dernière que je ferai. N'empoisonnons pas cette heure si courte et si belle par des réflexions pénibles. Le vin est tiré, il faut le boire; la collation est servie, mettons-nous à table.

Zanetto avait renvoyé ses domestiques pour avoir plus de liberté. Notre héros servit lui-même sa maîtresse, sans pouvoir manger, tant son bonheur lui serrait la gorge. La belle Jacomina accepta quelques fruits rares et trempa le bout de ses lèvres dans un verre de vin d'Espagne, dont la duègne vida deux flacons sans se faire prier, ce qui changea

ses lamentations en murmures de plaisir et de gourmandise.

— Mes enfants, dit la vieille quand elle eut un peu calmé son appétit, au lieu de vous regarder avec tendresse et de vous tenir par la main, causez de vos affaires, car, si je ne m'en mêle, vous ne prendrez aucune détermination pour l'avenir.

— Ah! dame Flora, répondit la feinte nièce de Bragadino, demandez vous-même à ce jeune *zeigneur* ce qu'il peut faire pour moi; *ze* n'ai pas le courage de parler de mon triste avenir.

— Ce que je ferai! dit Zanetto avec emphase; j'écrirai un mot à votre tyran, un simple mot suffira. Je lui ordonnerai de briser à l'instant vos chaînes, de renoncer à ses affreux desseins, et il y renoncera sur l'heure, je vous en donne ma parole.

— Sainte Vierge! s'écria la duègne, nous sommes perdues si vous faites cela. Vous ne

connaissez pas le patriarche Bragadino. Demain, la pauvre enfant serait au couvent, et moi je serais chassée honteusement de la maison.

— Ne craignez rien, reprit notre héros avec plus de force ; le patriarche a trouvé son maître. Il baisera les pieds de sa nièce, et viendra lui-même ici faire humblement ses soumissions au cavaliere Tomolo. Mes ordres arriveront chez lui aussitôt que vous, et la charmante Jacomina trouvera le plus souple et le plus facile des oncles à son retour au palais Bragadino. Rien ne peut changer mes résolutions, parce que je suis sûr de ma puissance.

A ces mots, les deux femmes échangèrent un regard d'intelligence et baissèrent la tête d'un air consterné.

— Ce n'est pas là ce que j'espérais, dit la vieille. Il faut sortir de ce mauvais pas. Mon Dieu ! n'entends-je pas des cris dans la rue?

On nous cherche peut-être. Seigneur cavalier, allez donc voir ce que c'est.

Lorsque Zanetto fut sorti, la vieille tira de sa poche une poudre noire, dont elle mesura soigneusement une dose avec la pointe d'un couteau, puis elle versa cette poudre dans un verre, qu'elle emplit jusqu'au bord de vin d'Espagne.

— Hélas ! dit la fausse Jacomina, un si aimable et gentil garçon ! il me fait pitié.

— Point d'hésitation, répondit la vieille : il y va de la vie et de la liberté ; nous sommes au bord de l'abîme. Préfères-tu y tomber sans espoir de t'en relever jamais, plutôt que d'y jeter cet étourdi ? Allons, lève les yeux ! de l'assurance ! Rien de suspect ni de douteux dans le geste ni la voix !

Zanetto rentra, et vint annoncer que personne ne songeait à troubler son bonheur. La feinte nièce du patriarche souleva gaie-

ment son verre, et dit avec un sourire voluptueux :

— Buvons à la liberté, à l'amour et à l'heureux succès de nos projets !

— Buvons ! dit la vieille en se versant une rasade.

Zanetto répéta :

— A la liberté, à l'amour et à l'heureux succès de nos projets !

Et il vida d'un trait le verre empoisonné.

V

A peine eut-il avalé l'infernale potion, le bon Zanetto, qu'il se sentit comme enveloppé d'un brouillard épais. Il lui semblait entendre les voix de ses convives à une grande distance de lui, tandis que d'autres voix inconnues murmuraient à son oreille des paroles étranges. Sa volonté s'éteignait; sa mémoire devenait confuse et le sentiment

du présent s'effaçait. Il ne savait plus en quel lieu il était, ni avec quelles gens, ni ce qui l'avait occupé tout à l'heure. Le désordre de la tête gagna tout le corps en peu d'instants, la parole devint inarticulée, le geste incertain. Zanetto se traîna jusqu'à une ottomane, mit une main à son front, et s'endormit d'un sommeil douloureux comme un évanouissement. Aussitôt les deux aventurières se jetèrent sur les couverts d'argent, les plats de vermeil, les salières et les pièces du surtout; elles firent table rase, et enveloppèrent leur bagage dans les serviettes. Les vases et les coupes ciselées qui ornaient la cheminée furent enlevés avec le reste. Le coffret aux bijoux, les chaînes, le baguier, changèrent aussi de maître. A l'aide d'un couteau, la vieille, qui était exercée à ce jeu-là, força les serrures des armoires, et découvrit le tiroir aux écus. Six mille ducats qui restaient encore furent confisqués. Les

habits brodés, les chemises de Hollande, les collets de dentelles, tombèrent entassés pêle-mêle avec le tapis de Perse et la courtepointe du lit, qui était en pou-de-soie. La vieille ouvrit alors une fenêtre et siffla d'une manière éminemment bohémienne. Deux enfants de dix à douze ans, agiles comme des lapins, sortirent du fond de la gondole où ils se tenaient blottis, et grimpèrent au premier étage. En un moment, ils eurent transporté le butin dans la cabine et achevé le déménagement.

— On n'a pas besoin de chaussure pour dormir, dit la vieille; ces bottines-là serviront à mon fils Pietro. Voilà un justaucorps à fleurs qui vaut bien douze écus. Le manteau est tout neuf; les bas sont de soie et à côtes. Il est vêtu comme un prince, ce jeune homme.

En parlant ainsi, la maudite sorcière déshabillait le pauvre Zanetto, coupait le gilet

avec des ciseaux, tirait à elle le manteau, et faisait du tout un dernier paquet.

— Regarde dans les poches, petite fille, ajouta la duègne. Il y a certainement une bourse bien garnie.

— Vous ne lui laisserez donc rien? répondit la fausse Jacomina.

— Pas un denier, petite sotte. Ne vas-tu pas t'attendrir? Allons, où est cette bourse?

— La voici.

— Ne trouves-tu pas quelque autre chose de bonne prise?

— Il y a un petit cachet de cuivre, un encrier de poche et de la cire d'Espagne.

— Nous n'avons que faire de cela.

— Eh bien, je garderai pour moi le cachet de cuivre, en souvenir de ce pauvre garçon.

— Comme il te plaira. Je ne vois plus rien. Levons le pied, et que Dieu nous soit en aide!

Les deux aventurières gagnèrent la gondole sans rencontrer personne ; le barcarol, qui était de leur bande, tourna aussitôt par le Rio, traversa tout un labyrinthe de petits canaux et s'enfonça dans le *sestiere* du Castello.

Il était deux heures après midi quand Marietta se hasarda doucement à jeter un coup d'œil dans l'appartement ; mais voyant son maître endormi sur une ottomane, elle referma la porte et descendit à la cuisine. Au bout d'une heure, elle revint. Cette fois, elle remarqua le désordre de l'appartement et voulut réveiller Zanetto ; mais le breuvage continuant à opérer, la léthargie durait encore ; la respiration était pénible et le visage contracté. Marietta se mit à pousser des cris qui attirèrent tous les domestiques. On alla chercher un médecin. Il arriva par hasard que le docteur savait son métier ; il reconnut les effets de l'opium et fit administrer le

café à forte dose. En moins d'une demi-heure, les symptômes de l'empoisonnement se dissipèrent, la mémoire revint, et Zanetto fut guéri ; mais le pauvre garçon passa du malaise physique à l'horreur et au dégoût en découvrant l'infâme manége dont il était victime. Son premier mouvement fut de porter la main à sa poche, et n'y trouvant pas son talisman, il tomba dans le désespoir et se mit à pleurer.

— Est-il possible, disait notre héros, que la nièce d'un patriarche s'abaisse à faire un pareil métier? qu'elle me vole jusqu'à mes bas? Encore si elle m'avait laissé mon cachet, mon cher cachet!

Il y a dans le caractère vénitien un mélange curieux d'astuce et de naïveté ; on invente sans cesse des subterfuges à Venise ; mais on donne dans les piéges les plus grossiers, et le trompeur se repose de ses fourberies pour jouer immédiatement le rôle de

dupe. Dans ce pays-là, il faut être alternativement Arlequin et Pantalon ; souvent même on est tous les deux à la fois. Zanetto, dans la situation de Pantalon mystifié, reprit courage en sentant se réveiller en lui son instinct d'Arlequin :

— Peut-être, pensait-il, la belle Jacomina ne sait-elle pas tout le prix de son larcin. Elle consentira sans doute à me rendre ce cachet de cuivre sans valeur, si je lui abandonne tout le reste ; et une fois que je tiendrai mon talisman, j'enfermerai la perfide dans une cage de fer.

Aussitôt cette idée logée dans la protubérance de l'*espérance*, le calme revint, les larmes se séchèrent, et l'activité méridionale reprit toute son énergie. Zanetto se composa un habillement passable en empruntant des bas et un manteau de son valet de chambre, et il se mit en campagne pour courir après son cachet magique. Outre l'astuce et la va-

nité, il avait encore un petit défaut, le bon Zanetto : il était un peu égoïste comme tous les mauvais sujets.

— O Luigia ! se disait-il, je suis bien puni de mon infidélité; mais heureusement tu n'en sauras rien. Ton père me croit riche et nous sommes fiancés. Quand même je resterais gueux, nous irons bien ainsi jusqu'au mariage, et une fois la cérémonie achevée, le vieux Taccagno, qui est millionnaire, sera bien obligé de nourrir son gendre. Si je perds mon palais et ma fortune d'un jour, nous serons encore heureux dans ta maisonnette de Saint-Zacharie, et tu me feras le risotto et la polenta de tes jolies mains effilées. Mais à quoi penses-tu, Zanetto? tu retrouveras ton cachet constellé; tu te feras nommer patricien, sénateur, membre du conseil d'inquisition ; tu mettras tes ennemis à la torture; on t'élira doge de la république; tu attacheras sur les épaules de Lui-

gia le manteau de dogaresse, et après ta mort on t'élèvera un tombeau de marbre rose dans l'église des Frari, à côte de Morosini et de Pesaro.

En traversant la place Saint-Marc, notre héros aperçut au pied du Campanile Matteo le *segatore*, qui se promenait de long en large, l'œil aux aguets. Le bandit essaya d'abord de s'esquiver; mais, voyant que Zanetto se mettait à sa poursuite, il se retourna, le chapeau à la main.

— Votre Seigneurie, dit-il, aurait-elle quelque ordre à me donner? Je la prie de me faire sa commande promptement, car une opération d'importance m'appelle à San-Nicolo.

— Ah! mon bon Matteo, dit Zanetto d'un ton suppliant, je suis volé, dévalisé, ruiné par ces maudites femmes!

— Volé! s'écria le *segatore*. La demoiselle avait pourtant l'air d'une femme de qualité.

— C'est la nièce du patriarche Bragadino, et cependant elle m'a endormi avec un narcotique et dépouillé jusqu'à la chemise.

— Quelle vraisemblance, reprit le *segatore*, que la nièce d'un patriarche vous ait ainsi maltraité ? Songez-y donc, seigneur *cavaliere*; il y a une méprise : ou la belle n'est qu'une aventurière, ou vous vous trompez en l'accusant d'un larcin. Êtes-vous sûr de vos gens ? Ne seriez-vous pas sujet à des attaques de léthargie ? Nous avons des filous fort habiles dans ce pays ; cependant, il est à observer que les vols sont rares.

— Ne m'embarrassez pas la tête par des suppositions inutiles. Je vous dis qu'on m'a volé ; c'est la dame en question, j'en suis sûr. Que ce soit une aventurière et qu'elle ait joué le personnage de nièce du patriarche pour me tromper, la chose est possible ; mais il faut que vous m'aidiez à retrouver mon bien.

— De tout mon cœur, seigneur *cavaliere.* Si vous m'en croyez, ne vous adressez pas à la police. Cela vous ferait des ennemis ; évitez un éclat. Nous tâcherons de traiter à l'amiable. Je connais intimement un honnête homme dont le beau-frère a ouï dire au cousin du confesseur d'une marchande, qu'il existait à Venise une bande de voleurs. Je le prierai d'aller aux informations et de promettre au chef de la troupe une récompense, s'il veut bien vous restituer une partie des effets dérobés, et, comme je n'en doute pas, si le cousin du confesseur de cette marchande a du crédit sur ce chef de brigands, le beau-frère de mon ami obtiendra sans peine, moyennant le payement de ses courses et autres menus frais, que la restitution soit considérable. Avancez-moi seulement trois ducats pour ma peine, et dans deux jours vous aurez une réponse : qu'elle soit ou non selon vos désirs, je vous la rapporterai fidèlement.

— Hélas ! Mattéo, je n'ai plus un sou en ma possession ; mais écoutez-moi bien : parmi les objets qu'on m'a volés se trouve un petit cachet en cuivre qui ne vaut pas un quart d'écu. Je renonce de bonne grâce à tout le reste, pourvu qu'on me rende ce petit cachet de cuivre. Ce n'est pas trop demander, j'espère. Je tiens particulièrement à cet objet qui n'a de prix que pour moi. Dites donc au cousin de cette marchande que si le confesseur de votre ami veut bien me restituer mon cachet, je donnerai à l'instant même cent ducats de récompense.

— Voilà une proposition raisonnable, dit Mattéo, et il faudrait être mal avisé pour ne point vous satisfaire à des conditions aussi belles ; mais, mon cher seigneur, comment payerez-vous les cent ducats de récompense, si vous n'avez plus le sou ?

— Ne vous en inquiétez pas. Trouvez seulement le cachet.

— Je prévois une objection : ils vous prieront de déposer l'argent en un certain lieu, et ils y porteront le cachet en retirant la somme.

— Trouvez d'abord le cachet, vous dis-je, et l'argent ne se fera pas attendre. Mettez deux cents ducats de récompense et n'en parlons plus.

— C'est une affaire sûre. Demain, vous aurez votre bijou de cuivre, ou j'y perdrai mon nom. Quant aux autres objets volés, il n'est pas impossible que le remords prenne vos aventurières au lit de mort, et que pour aller au paradis, où nous serons tous amis et frères...

— C'est bien, Mattéo; occupez-vous de mon cachet. Il y aura encore vingt ducats pour vous.

— Votre Seigneurie réussira dans toutes ses entreprises, car elle a l'âme noble et grande.

Le *segatore* mit son chapeau sur l'oreille droite, se drapa dans son large manteau et s'éloigna en faisant résonner les dalles sous les talons de ses grosses bottes. Zanetto fut abordé par le notaire Thomas Moreto.

— Excellence, lui dit cet homme avec douceur, c'est demain que vous devez payer le premier terme de cinq mille ducats sur le prix d'acquisition de votre palais. Je vous en avertis afin que vous soyez en mesure.

— Par pitié, messer Thomas, donnez-moi deux jours de répit.

— A quoi bon, Excellence? n'avez-vous pas plus qu'il ne faut pour acheter quatre palais?

— C'est la vérité; mais je demande deux jours de délai.

— Impossible, signor. Que signifie ce caprice? vous devez remplir vos engagements.

— Je n'ai point d'argent.

— Demandez-en à votre banquier.

— Il ne m'en donnerait pas.

— Eh bien! mon cher, votre marché sera rompu. Le vendeur rentrera dans son bien, et si vous ne me payez pas mes honoraires, vous irez en prison, je vous en donne avis.

— En prison! s'écria Zanetto consterné; il ne manquait plus que cela pour m'achever.

Notre héros se trouva en face du joaillier Nicias.

— Don Zanetto, lui dit le joaillier, les bijoux et l'argenterie que vous m'avez fait demander ont été vendus ce matin à vil prix à des juifs. J'ai des instructions qui ne me permettent point de souffrir cela. Mes pièces sont marquées de mon chiffre, et il ne me convient pas de les voir tomber en mauvaises mains. Vous aurez la bonté de faire

honneur à ma facture, que j'enverrai demain chez vous. Elle se monte à vingt-cinq mille ducats. Si vous ne les payez pas, je serai forcé de vous faire mettre en prison.

— Allez au diable! répondit Zanetto en se sauvant.

Notre héros courut chez son futur beau-père. Un silence mortel régnait dans toute la maison, et la belle Luigia n'était pas à la place accoutumée sur son balcon orné de fleurs. Zanetto frappa plusieurs fois à la porte sans qu'on vînt lui ouvrir. La figure courroucée de don Vitale parut enfin à une fenêtre.

— Que viens-tu faire ici, vaurien? cria le Taccagno d'une voix de stentor. Aurais-tu, par hasard, l'audace de prétendre encore à la main de ma fille? Toutes les commères de la ville racontent tes sottises. Nous savons quelle vie tu mènes, et que tu te laisses voler et dépouiller jusqu'à la chemise par des

aventurières. Éloigne-toi bien vite, misérable, ou je te frotterai les épaules avec ma canne.

— Cher signor juge, répondit Zanetto, c'est parce que je n'ai plus le sou que vous me traitez ainsi; mais dans trois jours je redeviendrai six fois plus riche qu'auparavant; vous voudrez alors me donner votre fille, et moi, je ne sais pas si je pourrai consentir à accepter un beau-père qui m'aura menacé de me battre avec sa canne.

Luigia montra son joli visage inondé de larmes par la lucarne du troisième étage.

— Vous êtes un monstre, Zanetto, dit-elle, un ingrat, un perfide, et de plus un insolent d'oser encore paraître devant moi. Je vous déteste; je vous méprise; je prierai la madone de vous faire mourir à l'hôpital pour m'avoir donné tant de chagrin. J'épouserai Marcantonio, et puissiez-vous en avoir la fièvre de dépit, vous qui êtes cause que je

vais devenir la femme d'un vilain et d'un avare !

Toutes les commères du voisinage ouvrirent leurs fenêtres aux cris de la belle Luigia.

— C'est donc toi, pendard ? disaient-elles. Maudit sois-tu, pécheur que tu es ! Tu fais le malheur d'une fille qui t'aimait. Le ciel te punira.

— As-tu oublié que je suis *pretore ?* ajouta le père:Je te ferai jeter dans une prison si tu remets le pied dans cette rue.

A ce concert effroyable de malédictions et de menaces, Zanetto perdit la tête, et s'enfuit en répétant :

— Pécheur que je suis ! j'ai fait le malheur d'une fille qui m'aimait !

Il courut au hasard, sans savoir où il allait, et il arriva enfin, éperdu et découragé, devant Saint-Pierre du Castello. Un rassemblement nombreux encombrait la rue. Zanetto, s'adressant à une femme du peuple,

demanda ce qui avait amassé tout ce monde.

— C'est, lui dit-on, la nièce du patriarche Bragadino, la belle Jacomina, qui se retire au couvent demain, et qui fait aujourd'hui ses adieux au monde. Pour la dernière fois elle est allée au Lido, pour la dernière fois on lui donne la sérénade, et nous venons ici pour voir passer cette sainte fille. Tenez, voici la flottille de gondoles qui aborde à la rive. Elle va rentrer, l'aimable Jacomina, cette fiancée de notre Sauveur. Regardez, signor, comme elle est belle.

Dans ce moment, la musique commença ses fanfares joyeuses, et les *vivat* se mêlèrent aux détonations des mousquets. Le cortége s'avançait lentement à travers la foule curieuse. Chacun voulait voir la sainte fille qui se retirait du monde malgré tous les appas de la fortune, de la noblesse et de la beauté; on se pressait pour toucher le bas de sa robe. Zanetto, croyant reconnaître son

aventurière, demeura un moment stupéfait et indécis ; mais lorsqu'il fut à trois pas de celle qui l'avait si cruellement joué, il ne put maîtriser son émotion ni retenir sa langue imprudente.

— Holà ! hé ! donna Jacomina, dit-il à demi-voix, ne passez donc pas si fière et reconnaissez au moins les gens. Rendez-moi seulement mon cachet de cuivre, et je me tairai.

— Quel est ce fou ? demanda la jeune fille avec effroi.

— Un fou, vive Dieu ! s'écria notre héros indigné. Je suis Zanetto Tomolo que vous avez bel et bien empoisonné avec de l'opium, et volé chez lui-même comme dans un coupe-gorge ; je dis volé et dépouillé, entendez-vous ?

— Éloignez ce fou, cria la nièce du patriarche. Il va faire quelque malheur !

— C'est elle, répondit Zanetto, qui est

une malheureuse et de plus une hypocrite ; mais je lui arracherai son faux masque de dévotion. Elle me connaît bien, l'infâme !

— Assommez cet impie, ce sacrilége, ce profanateur ! criaient les assistants.

Trois sbires s'avancèrent, accompagnés d'un sergent.

— Suivez-moi, jeune homme, dit le sergent. Il faut aller en prison, s'il vous plaît.

— En prison ! disait Zanetto en pleurant ; c'est elle qu'on y devrait mener, la maudite voleuse !

— Tais-toi, mon garçon, ou je vais te faire lier les mains et fermer la bouche avec un bâillon.

Le cortége passa, et notre héros, saisi au collet par les sbires, n'essaya plus de se défendre. On le mena tout droit à la police de sûreté pour être interrogé par le commissaire de service. A peine eut-il raconté sérieusement, avec l'accent de la conviction

et de la vérité, son aventure extraordinaire, et le crime dont il accusait la belle Jacomina, que le commissaire ordonna, sans hésiter, aux agents de conduire le prisonnier au palais ducal, et de le faire monter sous les *plombs*, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il plût au patriarche Bragadino de lui accorder sa grâce.

VI

Les plombs de Venise, dont on se fait une idée terrible, ne sont en somme que des espèces de mansardes. Quelques cellules ont des fenêtres sur la cour du palais ducal, d'autres sur le Rio, où se trouve le pont des Soupirs. Avec son escorte peu courtoise, notre héros passa dans l'escalier étroit et dégradé qu'on montre aujourd'hui aux tou-

ristes, et grimpa sous le toit fatal, où le geôlier lui donna une chambre. Le séjour des plombs est mauvais en été, à cause de la chaleur ; en automne, à cause des *zanzares*, dont les morsures ne laissent jamais aux prisonniers un instant de repos ; mais Zanetto visita ce lieu de tristesse au printemps, qui est la saison la plus favorable. Il s'estima heureux de n'être pas logé dans les *puits*, que l'eau et l'obscurité rendent beaucoup plus dangereux et plus horribles. Une natte de jonc assez douce l'invitait à dormir ; il s'y coucha pour se reposer de tant de secousses et adressa du fond de son cœur une prière à la madone ; car s'il était vaniteux, égoïste, astucieux et libertin, du moins il avait de la dévotion, le bon Zanetto.

— Sainte Vierge, disait-il à mains jointes, je suis jeune, vous aurez pitié de moi, et vous me tirerez de cette injuste prison. Ce maudit cachet constellé, au lieu de me ren-

dre heureux, est la cause de tous mes maux. Puisqu'il n'y a pas de profit à se fier aux magiciens, je me tourne de votre côté, et je vous promets un flambeau d'argent sur mes économies, si vous daignez demander à Dieu ma délivrance.

Après cette prière d'une exemplaire ferveur, le pauvre garçon s'étendit sur la natte et s'endormit. Une voix rude le réveilla au bout d'une heure; c'était le geôlier qui l'appelait par son nom.

— On voit bien, don Zanetto, que vous n'avez pas un gros crime sur la conscience. Vous dormez en véritable innocent. Je m'y connais. Mais quelle diable d'idée avez-vous eue d'insulter publiquement la nièce d'un patriarche?

— Elle m'a volé, cela est aussi vrai qu'il y a un pape à Rome, répondit Zanetto; ou bien, si je me trompe, il faut donc qu'un démon ait pris la figure exacte de cette

Jacomina pour venir chez moi et me dévaliser.

— Allons, ce sont des peccadilles que tout ceci, mon enfant. On ne vous étranglera pas pour si peu.

— Je l'espère bien : mais combien de temps me laissera-t-on languir ici ?

— Selon le crédit de vos amis, selon le pouvoir de vos ennemis, selon la protection de votre patron saint Jean, qui est puissant dans le ciel. Quant au seigneur patriarche et quant aux seigneurs juges et commissaires, ils vous oublieront et vous laisseront en ma compagnie éternellement, si l'on ne se remue pas un peu pour vous faire sortir.

— Je suis perdu ! s'écria Zanetto. Qui donc pourrait demander grâce ? Je n'ai pas un parent sur la terre, et des amis, en a-t-on dans la situation où je suis ?

— Eh bien ! mon garçon, vous habiterez longtemps cette chambre ; elle est des meil-

leures de la maison; nous boirons une bouteille de vin ensemble, et je vous promets de vous faire une heure de causerie par jour. Avec cela on n'est pas à plaindre.

Le gardien tint sa promesse; mais c'était surtout afin de partager la bouteille de vin accordée par l'État au prisonnier qu'il montrait tant d'envie de réjouir son hôte par sa conversation. Plusieurs semaines mortellement longues s'écoulèrent sans que notre héros eût aucun sujet d'espérance, et son courage était déjà fort abattu. Ce n'est pas à dix-neuf ans, ni avec l'organisation impressible et sensuelle d'un Vénitien, qu'on peut supporter la solitude et l'idée accablante de la captivité. Zanetto passait les journées à se lamenter, sans écouter les remontrances banales de son geôlier. Marietta la blanchisseuse lui avait envoyé du linge et des habits; c'était le seul témoignage d'amitié qu'il eût reçu dans son malheur.

Cette bonne femme entra un matin dans la cellule.

— Mon cher enfant, dit-elle en embrassant son jeune maître, qu'on a de peine à venir jusqu'ici ! Il faut *postumer* chez toutes sortes de gens, des juges, des gardiens, des commissaires de police ; et ils vous font des *rogations* à n'en plus finir : « Qu'est-ce que vous voulez dire au prisonnier ? Êtes-vous sa parente, sa nourrice, ou sa servante ? » Enfin me voici. En quel état je vous retrouve, Jésus, mon Dieu ! Vous donne-t-on au moins à boire et à manger ? Et de l'argent, en avez-vous besoin ? Je vous apporte trois ducats, c'est tout ce que j'ai.

— Ah ! Marietta, dit Zanetto en pleurant, vous êtes ma seule amie. Gardez votre argent, je n'en saurais que faire. Ce sont vos caresses qu'il me faut ; j'ai besoin d'entendre votre voix, et de regarder un visage

qui m'aime. Je meurs d'ennui dans cette prison. Parlez-moi, Marietta. Dites-moi ce qui se passe à Venise, et appelez-moi encore votre enfant.

— Le pauvre garçon, reprit la bonne femme, qu'il est malheureux ! Si vous saviez comme on a mal parlé de vous ! Les uns disaient que vous aviez enlevé la caisse d'un marchand, les autres que vous étiez dans une troupe de brigands, que vos camarades vous ont volé, que cela vous a rendu fou et que le bon Dieu vous a puni. Moi seule j'ai pris votre défense et j'ai soutenu que tout cela était des *calamités*.

— Vous voulez dire des calomnies, Marietta.

— Oui, mon enfant. D'abord, le lendemain de votre *incarnation*, il est arrivé des sergents, des notaires, et toutes sortes de gens noirs à grandes perruques. On nous a priés de sortir et de rendre le palais Lore-

dano à son ancien maître. Cela m'était bien égal. Je suis retournée dans notre petit *calle del Cristo* à Saint-Moïse : l'eau de la citerne n'était pas bien bonne à ce palais ; mais vos domestiques ont crié comme des nègres. Ils voulaient un mois de gages pour vous avoir servi pendant trois jours. Je leur ai prouvé que vous ne leur deviez rien, parce que je savais qu'ils vous volaient. Beppo, le valet de chambre, demande son manteau, que vous avez pris, et cela, c'est juste ; vous lui rendrez ses effets. Si l'on m'eût laissé ce qui restait de meubles après que ces coquines de femmes vous ont dévalisé, j'en aurais tiré au moins cent ducats en les vendant ; mais le maudit notaire les a saisis en disant que vous lui deviez des frais et des *honorables*.

— Des honoraires, Marietta ; poursuivez. Avez-vous entendu parler de Luigia Corvino?

— Certainement. Elle a pleuré comme

une sainte Madeleine, la pauvre petite. Paolina, la fruitière, a pour commère la grosse Nani, qui demeure à Saint-Zacharie. Elle m'a assuré que la belle enfant pense toujours à vous ; mais le vieux Taccagno de père n'entend pas raison. Il veut avoir pour gendre ce ladre de Marcantonio, et le mariage séduit toujours les filles. Luigia sera madame Marcantonio ; prenez-en votre parti. A propos, on dit que vous avez donné à la petite un collier qui vaut des millions. Il faut redemander ce collier.

— N'y pensons plus, Marietta. Il est donné ; il ne m'appartient plus.

— Ce serait pourtant un moyen de faire manquer le mariage, car le vieux aura bonne envie de garder le bijou, et il vous donnerait peut-être la fille plutôt que de rendre ce million en perles fines. Nous disions donc que les gens noirs à perruque ont tout pris, excepté vos papiers que j'ai emportés.

Il y a, je crois, les lettres de votre pauvre défunte mère, que Dieu sauve son âme! et puis d'autres choses auxquelles je ne connais rien, puisque je ne sais pas lire.

— Mes papiers! dit Zanetto en passant la main sur son front pour rappeler ses souvenirs. N'y as-tu pas vu des empreintes de cire d'Espagne sur des feuilles volantes?

— C'est bien possible. Regardez-y vous-même; je les ai là dans ma poche.

Zanetto se souvenait d'avoir essayé son cachet magique pour en lire la légende, et une lueur d'espérance venait déjà de traverser son esprit. Il s'était emparé des papiers et y cherchait avec précipitation. Tout à coup, il fit un bond et s'écria :

— Je suis sauvé! Voici deux empreintes du divin cachet; embrasse-moi, Marietta. Je suis libre... à moins cependant que la vertu du talisman ne s'éteigne quand il a changé de main. Essayons toujours. Holà!

messer gardien. Venez ici, je vous prie. Si vous voulez me prêter une plume et de l'encre pour écrire une pétition, je vous donnerai trois ducats.

— Quoi ! dit Marietta, vous allez donner toute votre fortune pour une plume ! Qu'avez-vous à faire d'une pétition et de ce *tamerlan* dont vous parlez ?

— Si vous étiez au *carcere duro,* répondit le geôlier , je ne vous prêterais une plume ni pour or ni pour argent ; mais puisque mes instructions ne s'y opposent pas, je connais mon devoir : donnez-moi les trois ducats.

Notre héros prit une feuille de papier blanc sur laquelle était l'empreinte du cachet perdu, et il écrivit ce qui suit :

« Très-illustre et très-magnifique seigneur,

« Le soussigné, injustement détenu sous

les *plombs*, conjure humblement Votre Excellence de donner les ordres nécessaires pour qu'il soit mis immédiatement en liberté. La seule recommandation qu'il ait auprès de Votre Excellence est le cachet du grand Ali-Mahamud, dont voici l'empreinte. »

Zanetto plia le papier en quatre et mit cette adresse : « A Son Excellence le très-illustre et très-magnifique seigneur, Louis Marino, doge de Venise. »

— A présent, Marietta, dit-il, porte ce billet au seigneur Marino sans te troubler, à l'heure de ses audiences publiques, et ne crains rien ; tu seras bien reçue.

— Avec cela, jeune homme, dit le geôlier qui avait lu la pétition, vous sortirez des *plombs* en effet, mais ce sera pour passer le pont des Soupirs, ou bien pour aller à l'hospice des fous.

— Va toujours, Marietta, je te réponds

du succès. Tu n'as qu'un pas à faire : au pied de l'escalier des *plombs* est la galerie qui mène à l'appartement du doge; tu demanderas l'huissier de service, et si le moment est favorable, dans une heure je puis être libre.

La servante partit résolûment, tant elle avait de confiance en son jeune maître. Au bout de quatre heures la porte de la cellule s'ouvrit, et Zanetto vit entrer un personnage vêtu de la robe et du bonnet de sénateur : c'était le directeur général des prisons.

— *Signor cavaliere,* dit-il, Son Excellence le doge a voulu que je vinsse moi-même ordonner votre élargissement. Il regrette de n'avoir pas su plus tôt que vous étiez en prison, et vous prie d'accepter, comme un gage de sa bienveillance, cette bague ornée d'un brillant. Si vous voulez prendre la peine de me suivre, je vais vous remettre à l'instant en liberté.

Le directeur conduisit Zanetto jusqu'à l'escalier des Géants, lui fit un salut amical et rentra dans le palais. Aussitôt que notre héros eut franchi le seuil et passé devant les fatales colonnes qui servent de potence, il commença par courir et gambader comme un écolier en récréation pour se dégourdir les membres. Ensuite il jeta un regard de bonheur et d'amour sur le ciel éclatant de l'Italie, sur la mer, sur le portail de l'église, sur l'horloge avec son large cadran bleu et ses *bonshommes* de bronze qui frappent les heures d'un air si gauche et si divertissant; et puis, en regardant le campanile et la foule amassée pour l'ouverture de la bourse, il se souvint du *segatore* et de la commande qu'il avait faite à ce brigand. Zanetto s'approcha en tremblant du pilier où se tenait jadis l'officieux Matteo. Il ne le trouva pas à son poste. Enfin, après avoir attendu et cherché, il demanda timidement des nou-

velles du *segatore* au vieux bouquiniste établi sous le campanile.

— Jeune homme, répondit le marchand, je vous souhaite de voir ce bandit le plus tard que vous pourrez, car il est dans les *puits* pour cause de guet-apens, et à présent on lui serre les pouces avec un étau pour lui faire avouer ses méfaits. Si vous êtes de ses amis ou si vous avez affaire à lui, ne vous en vantez pas.

— Adieu, mon talisman! s'écria Zanetto avec un soupir.

Et notre héros mit ses mains dans ses poches et se promena en chantant sur la *piazzetta* pour jouir du soleil et du souffle de la brise. Le groupe des six Taccagni était assis sur les marches de la Zecca.

— Ne vois-je pas ce coquin de Zanetto? dit l'un d'eux.

— Lui-même, dit notre héros en s'appro-

chant ; c'est votre gendre bien-aimé, cher seigneur juge.

— Tous les pilotis de Venise s'écrouleront, répondit don Vitale, avant que tu sois mon gendre.

— Alors, cher seigneur, vous qui êtes une des colonnes de la justice, dites-moi s'il convient, lorsqu'on retire sa parole, de conserver les présents de noce qu'on a reçus. Mon collier de perles fines vaut plus de cent mille ducats ; s'il vous plaît de le garder, comptez-moi cette petite somme, et nous serons entièrement dégagés tous deux.

— Cent mille ducats ! répétèrent les Taccagni à l'unisson.

— Je n'ai point de collier à toi, vaurien.

— C'est-à-dire que vous niez avoir reçu le présent ; mais le marchand qui vous l'a donné sur un billet de moi est tout prêt à témoigner contre vous.

— Nous connaissons la loi, reprit don

Vitale avec émotion. Elle dit qu'en fait de meuble, possession vaut titre, et un collier est un meuble. Ces affaires-là sont portées au prétoire, et comme je suis *pretore,* tu serais condamné. Ainsi tais-toi, ou je te fais remettre dans la prison d'où tu sors.

— Vous irez en prison vous-même, dit Zanetto d'une voix terrible, juge prévaricateur. Apprenez que le doge est de mes amis : c'est lui qui m'a tiré des plombs en me demandant pardon de la méprise dont j'ai été victime, et voici une bague surmontée d'un diamant qu'il m'a donnée tout à l'heure. Regardez; son chiffre et ses armes y sont gravés à l'intérieur.

Les Taccagni virent en effet sous le chaton les initiales L. M. surmontées de la couronne ducale. Un murmure d'effroi s'éleva dans la bande et les vieillards se balancèrent en frissonnant, comme des arbres secoués par la tempête.

— Eh bien ! reprit le préteur, je te rendrai ton collier, s'il le faut absolument ; mais ce qui est donné ne devrait pas se reprendre, en bonne justice.

— Gardez le collier, seigneur, et permettez-moi de revoir votre aimable fille.

— Jamais tu ne la reverras avec ma permission, quand tu aurais dix colliers de cent mille ducats à lui offrir. J'ai trop souffert pour avoir manqué une fois à mes principes. Je suis Taccagno ; mon gendre le sera comme moi. La bonne lésine dont nous faisons tous profession vaut à elle seule plus de biens que les trésors de l'Orient. Marcantonio aura ma fille. Je l'ai juré ; je le jure encore par saint Vitale, mon patron.

— Et moi aussi je ferai un serment, répondit Zanetto. Vois-tu ce lion de bronze qui se repose sur cette colonne depuis cinq cents ans ? Avant que ce ladre de Marcantonio épouse ta fille, le lion de Saint-Marc

ouvrira ses ailes et s'envolera par-dessus l'Adriatique , j'en jure par les armes du doge.

Après cette fanfaronnade débitée avec une assurance imposante, notre héros tourna sur ses talons et s'éloigna le long de la rive. Parvenu au premier Rio, il s'assit sur les marches du pont et cacha sa tête entre ses mains pour réfléchir mûrement.

— Que ferai-je de ma dernière et précieuse empreinte de cire, se disait-il, de mon unique ressource? Écrirai-je à Luigia de me rendre sa tendresse? Non, Luigia m'aime au fond. Sommerai-je le père de me donner sa fille? Ce serait insuffisant : une fois marié, le beau-père me mettrait à son régime de Taccagno, et je mourrais de faim. Prierai-je encore le doge de venir à mon secours ? mais il ne m'offrira que son crédit et ne me servira qu'une fois. Attendons une occasion favorable et décisive. Mais si j'at-

tends, Luigia se mariera peut-être. Grand Dieu, que faire?

Dans sa perplexité, le bon Zanetto se remit à suivre le rivage en regardant les passants. Devant lui marchait une troupe de quatre bohémiens qui cherchait un endroit commode pour donner une représentation en plein vent. Il y avait un vieillard, deux jeunes gens, et une fille de quinze ans, tous brûlés du soleil et en guenilles, excepté la jeune fille qui avait une robe de soie râpée, des galons jadis brillants, et des bracelets de corail sur ses bras nus et basanés. L'un portait sur sa tête une table, l'autre une roue de fortune à tirer des billets de loterie; un troisième avait sous son bras les instruments de musique, composés d'une mandoline et d'un tambour. La jeune fille tenait deux épées et des castagnettes. La troupe errante s'arrêta enfin devant un petit café où des Arméniens fumaient gravement leur

pipe. On posa la table sur ses pieds, la roue de fortune à côté ; on joua une valse accompagnée des castagnettes et du tambour, et aussitôt une foule considérable s'amassa autour des bohémiens.

— Approchez, arrêtez-vous, assemblez-vous, *zentiluomini* et *zentildonne*, disait le vieillard d'une voix fêlée ; ce spectacle en vaut la peine. Il fera plaisir à vos yeux, et il vous sera peut-être utile : il sera salutaire aux affligés et aux malheureux, agréable à ceux que le sort favorise. Avez-vous le diable dans la poche au lieu d'argent? Avez-vous de l'inquiétude, de l'ennui, de l'amour, ou toute autre maladie? la *Zingara* vous donnera le remède. Elle en sait plus long que nous tous ensemble. Dès l'âge de six ans, les filles de son espèce sont docteurs en droit, en médecine et en toutes sortes de jolies sciences. Êtes-vous embarrassé? demandez conseil à la Zingara. Avez-vous

des procès, des ennemis? Êtes-vous brouillé avec l'oncle de qui vous espériez un héritage? Avez-vous des soupçons sur la fidélité de votre amie? Un père cruel vous refuse-t-il la main de sa fille? L'avenir est-il chargé de sombres couleurs? consultez la Zingara. Avez-vous perdu votre chien, votre bourse, quelque objet précieux? interrogez la Zingara : elle vous dira où se trouve l'objet égaré. Pour un sou vous aurez une gentille réponse, et on vous donnera, en outre, un terne pour la loterie, ce chemin rapide et sûr de la fortune. *Zentiluomini* et *zentildonne,* faites vos questions par écrit : voici un crayon et du papier. Que chacun jette son bulletin dans ce vase, un sou dans cette sébile; chacun aura sa réponse, et son terne pour la loterie. Écrivez, *signori* et *signorine,* écrivez vos questions. Interrogez la Zingara.

Une procession de pêcheurs chiozzotes,

de gondoliers, de jeunes filles et de femmes du peuple se présenta pour écrire ses questions sur les feuilles de papier. On déposait son bulletin dans l'urne et l'on jetait un sou de Venise dans la sébile, tandis que la mandoline, le tambour et les castagnettes jouaient une marche militaire.

— Que ceux qui ne savent pas écrire prennent patience, disait le vieillard à la voix fêlée : ils auront leur tour.

— Le hasard, pensait notre héros, me fournit de lui-même l'occasion que je cherchais. Puisque la jolie Zingara est si savante, et qu'elle retrouve les objets perdus, elle saura me dire où est mon cachet. Pour la forcer à me répondre clairement, si j'employais la puissance du talisman lui-même? ce serait un coup de maître. Voilà le moment de recourir à ma dernière ressource. Si je la laisse passer, je manque ma fortune.

Il était superstitieux, le bon Zanetto; c'est

pourquoi il tira de sa poche son précieux papier, demanda le crayon et traça ces mots :

« Les six mille ducats qu'on m'a volés. mon argenterie et mes bijoux, je renonce à les retrouver, et je les abandonne aux voleurs. Mais le cachet de cuivre dont il me reste cette empreinte, je t'ordonne de me dire en quelle main il est, et en quel lieu est cette main. Regarde attentivement, Zingara, et malheur à toi si tu me trompes ! »

Zanetto, n'ayant pas d'argent, détacha de son chapeau la petite boucle qui était d'or fin ; puis il s'avança dans le cercle, jeta son bulletin dans le vase, sa boucle d'or dans la sébile, et attendit avec confiance la réponse de l'oracle.

VII

La Zingara versa tous les bulletins sur la table, et les ouvrit l'un après l'autre, en les rejetant dans l'urne après en avoir pris lecture. Arrivée à celui du cachet, elle le relût une seconde fois et le mit dans sa poche, ce qui parut d'un heureux présage à Zanetto. Quand les bulletins furent épuisés, la petite Bohémienne sauta légèrement sur

la table, et se mit à tourner en mesure sur la pointe de ses pieds, aux sons de la mandoline. Elle penchait la tête sur une épaule et puis sur l'autre ; tantôt elle fermait les yeux à demi, tantôt elle ouvrait ses longues paupières et lançait des regards de feu sur les assistants ; puis elle se cambrait en élevant les bras en cercle, tournait de plus en plus vite, et prenait des attitudes outrées avec une aisance et une grâce charmantes. L'assemblée applaudissait avec cet enthousiasme que toute chose belle et bien faite ne manque jamais d'exciter en Italie. Le vieillard donna ensuite les deux épées à la Zingara, qui les prit une à une par la poignée, en posa la pointe sur ses yeux, et, sans ralentir son tournoiement, se mit à parler ainsi d'une voix douce et d'un ton monotone :

—Tourne, tourne, la Zingara ; remue bien tes pensées dans ta petite cervelle. Tourne,

tourne les questions des *signori* et des *signorine*. Réfléchis avant de répondre. Elle en sait long, la Zingara. Elle ne voudrait pas du trône de Cachemire. Elle aime sa table, ses épées, la place publique et les applaudissements. Oui, *signori* et *signorine*, je sais bien des petites choses et des grandes aussi. Du passé, je n'en connais pas le fond. L'empereur Charlemagne était mort quand je sortis du sein de ma mère, et je n'ai pas encore mes dents de sagesse. Comment donc aurais-je pu le connaître, ce puissant empereur? De l'histoire, on ne m'en a guère appris.

« Je sais qu'il y a eu des temps où les hommes s'habillaient avec des peaux de bêtes et vivaient de leur chasse. Le présent, c'est autre chose. J'ai des yeux pour le voir, et des oreilles si fines que j'entends de loin les chuchotements des amants. Ce qu'ils se disent, je le garde pour moi. On ne me dira

jamais rien de semblable. Elle n'a pas d'amoureux, la pauvre Zingara. Elle n'en veut pas avoir. Il faut qu'elle se garde bien des chutes pour tourner, tourner sur sa table, avec ses épées sur les yeux. Ce qui se passe à présent sur la place d'Espagne à Rome, et dans la cathédrale d'York, je pourrais vous le raconter; et si je me trompais, ce serait de bien peu. Il y a des côtés par où tout se ressemble. Quand une Zingara ne dit pas la vérité, c'est pure malice de sa part; ou si ce n'est pas de la malice, il faut donc que ce soit de l'ignorance. Ah! qu'elle devine bien! la Zingara. Mais c'est dans l'avenir qu'elle voit clair! Le beau livre est ouvert devant elle. Oui, *signori* et *signorine*, je lis dans ce livre comme vous dans votre Paroissien. Le docteur le plus décrépit et le plus ridé, qui éloigne les objets de son visage pour les regarder à travers de grosses lunettes, ce docteur-là ne distingue que du

brouillard ; mais moi, je vois marcher des hommes et des femmes ; je vois des mariages, des enterrements et des baptêmes. Je vois des héritiers qui rient, des fiancés qui pleurent. Je vois ce que vous avez perdu et que vous ne retrouverez plus. Ce n'est pas un mouchoir, ni un bracelet, ni une bague. Et le perroquet de la comtesse, où est-il? Ne le cherchez pas ; son valet de chambre l'a étranglé. Oui, je répondrai à toutes vos questions, et si je me trompe, vous viendrez me le dire à Vienne ; ou si vous ne m'y trouvez pas, c'est peut-être que je serai à Cadix.

En prononçant les derniers mots, la Zingara tourna moins vite ; la musique ralentissait aussi la mesure, et cessa de jouer quand la bohémienne s'arrêta au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

— A présent, petite fille, dit le vieillard, donne tes réponses à chacun en particulier.

— La plus importante des questions, reprit la Zingara, je l'ai mise dans ma poche. On a volé, il y a déjà longtemps, un signor *cavaliere*, au palais Loredano. Tout le monde peut savoir cela. On lui a pris son argenterie, ses bijoux, et une grosse somme. Qu'il n'y pense plus, ces richesses sont éparpillées.

« Mais on lui a pris aussi un petit objet de peu de valeur ; il y attache un grand prix, et il le retrouvera, s'il est adroit. Cet objet vient d'une personne absente, et qui lui dira au retour : « Qu'en as-tu fait? » Ou bien elle lui dira autre chose. Le signor s'imagine qu'une fille noble l'a volé, tandis que c'est une autre. Défiez-vous des ressemblances, on en voit de trompeuses et de frappantes. Où donc est-il, le petit objet de cuivre ? Dans les mains des bandits. Ne cherchez pas à l'avoir par force ; ils le jetteraient dans la lagune, et sur le chevalet ou l'estra-

pade, le bandit courageux répondrait *non*, quand on s'attendrait à un *oui*. Vous le croyez à Saint-Pierre du Castello, le petit morceau de cuivre : il n'y est plus. Souvent déménagent les bandits, de peur des sergents. A San-Nicolo demeure le cachet de cuivre, à San-Nicolo, dans les *fondamenti nuovi*, où l'on joue aux boules dans les jardins, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la ville. Dans l'*osteria* de *Paron Claudio* vient souvent un grand balafré à cheveux longs. Vous le reconnaîtrez à son air déluré, il est passé maître en ruses et coups habiles. La nuit, au milieu des tonneaux, il boit et devient ou plus méchant ou plus traitable, selon l'effet du vin. Ne lui laissez pas voir combien vous tenez à ce morceau de cuivre; il vous le ferait payer plus cher qu'un rubis balais. Mais il vous devinera, le rusé compère : il faudra financer avec lui. N'oubliez pas la balafre et l'air déluré. Ce soir, allez aux *fonda-*

menti nuovi. Elle n'est pas éteinte pour vous, l'étoile brillante, puisque vous croyez en elle. Et moi aussi : *Lucente sono per chi crede a me.* Je la porterai votre boucle d'or, seigneur cavalier; j'aime bien ce joli métal, et, pour vous remercier, je vous tirerai moi-même un terne dans cette roue de fortune. C'est une faveur que je vous fais, car ordinairement je laisse tirer les autres. Si je donnais à tout le monde la *vera sorte*, le gouvernement n'y suffirait pas : 32, 21, 50. Oh ! le joli terne ! s'il ne gagne pas, il ne s'en manquera pas plus de trois chiffres.

La Zingara étendit son bras et présenta le terne avec un sourire si gracieux, que Zanetto baisa les doigts basanés de la Bohémienne.

— Je crois en toi, Zingara, lui dit-il; je suivrai tes avis ; tu es la plus belle étoile de la Bohême, et dans mon esprit est gravée ta jolie figure. Tu reviendras tournoyer dans

mes songes. Si je n'aimais la belle Luigia, je te ferais la cour. Adieu, ma mie.

— Il est juste, dirent les bonnes gens, que ce beau garçon soit favorisé de la petite fille. Il a baisé sa main avec grâce. Bénie soit la mère de ce cavalier! ce devait être une belle femme.

Zanetto mit le terne dans sa poche et s'éloigna enchanté de son opération, mais un peu inquiet de sa descente nocturne aux *fondamenti nuovi*. Afin de se donner des forces et du courage, il s'en alla manger, à crédit, un riz à la turque, et boire une fiasque de vin, à l'ancienne Trattoria du *Capello*, qui existe encore. En sortant de table, il aperçut, au bureau de loterie des *procuratie vecchie*, cette inscription placée sur une vitre : *Oggi si chiude il giuoco,* c'est-à-dire : aujourd'hui la clôture.

— Diable ! se dit-il, on ne gagne pas à la loterie sans y mettre, et je n'ai plus rien.

Il chercha dans la foule des passants un visage de connaissance pour faire un emprunt. Le sort amena dans son embûche le plus coriace gibier de tout Venise, Marcantonio Canapo. Un autre que Zanetto eût peut-être hésité à demander un service à son rival; mais notre héros n'avait pas de fausse honte et marchait droit à son but. Le jeune Taccagno paraissait fâché de la rencontre, et son visage maigre trahissait une émotion intérieure. On pouvait profiter de sa frayeur; avec les poltrons, c'était un homme redoutable que le bon Zanetto.

— Signor Marcantonio, dit-il, vous êtes bien favorisé du hasard aujourd'hui. Nous avons une querelle à vider ensemble, dans laquelle il semble que vous devez perdre vos deux oreilles. Mais par un coup de la fortune, je cherche une personne de connaissance à qui demander un petit service, et le sort vous conduit à moi dans le seul mo-

ment où je ne puissé pas me fâcher contre vous. J'ai oublié ma bourse à la maison : faites-moi le plaisir de me prêter un ducat.

— Un ducat? répéta Marcantonio ; je n'ai pas cette somme-là sur moi. Je n'ai, je crois, que deux livres de Venise.

— Eh bien ! donnez-moi ces deux livres.

— Qu'en voulez-vous donc faire?

— Cela ne vous regarde pas. Cependant je vous le dirai. Avec l'une de ces deux livres, je jouerai un terne à la loterie ; avec l'autre, j'irai boire une fiasque de vin de Chypre aux *fondamenti nuovi*, dans le quartier de San-Nicolo.

— San-Nicolo! dit Marcantonio ; c'est un lieu dangereux, dit-on, à cette heure.

— J'aime le danger ; voilà comme je suis. Allons : où sont ces deux livres?

— Ne jouez pas à la loterie, signor Zanetto ; croyez-moi, c'est un jeu de dupe ; cela est bon pour les servantes. Savez-vous

ce que l'État gagne sur les fous qui rêvent les millions par ce moyen? Je vais vous l'expliquer par le binôme de Newton.

Voici la formule : $$\frac{90 \times 89 \times 88}{1 \times 2 \times 3} = x.$$

Telle est l'équation simple qui donne les chances du terne, et vous allez en voir le résultat : multipliez 90 par 89, et vous avez 8,010. Multiplions encore par 88, et nous obtenons le nombre 704,880. Divisons le tout par 2 d'abord et puis par 3 ; nous avons 117,480, qui représente les combinaisons des quatre-vingt-dix numéros trois à trois. Maintenant, les cinq numéros du tirage fournissent dix ternes, vous avez donc 10 chances pour vous et 117,470 contre. On devrait payer la mise du terne gagnant 117,470 fois, pour que le jeu fût égal de part et d'autre : or, on ne paye le terne que 5,500 fois : d'où je conclus qu'autant vaut jeter son argent dans l'eau.

— Laissons-là, je vous prie, votre binôme. répondit Zanetto. Je n'y entends rien. Le terne que je vais jouer vient d'une jolie petite Bohémienne. L'occasion est toute particulière. Mettez une livre avec moi sur ces numéros.

— J'aurais honte de jouer un sou seulement.

— Donnez-moi donc les deux livres, et n'en parlons plus.

Marcantonio fouilla tout au fond de sa poche, et après avoir laissé Zanetto tendre la main pendant cinq minutes, il tira enfin péniblement les deux petites pièces blanches qui valaient chacune dix sous de France. Notre héros entra dans le bureau de *lotto*, et rapporta bientôt son billet.

— Bonsoir, signor, dit-il en prenant le chemin de San-Nicolo.

— Je vous souhaite bonne chance, répondit le Taccagno.

Mais aussitôt que Zanetto eut tourné le dos, Marcantonio ajouta charitablement :

— Puisses-tu être assommé dans quelque *osteria* borgne, maudit vaurien ! et puisse ton corps n'avoir d'autre sépulture que la gueule des poissons !

Tandis que le Taccagno faisait ce souhait peu chrétien, notre héros marchait d'un pas ferme et résolu vers le but de son expédition. La nuit tombait, et comme la distance était grande, le moment de se mettre en route était venu. Il marcha ainsi d'un air déterminé jusqu'au pont du Rialto ; mais, arrivé à ce point, il ralentit le pas, le bon Zanetto, et son cœur commençait à battre violemment. Quoique habitué aux tavernes et à la vie nocturne, il craignait le quartier de San-Nicolo, où demeure une population violente et passionnée, jadis la terreur des sbires, aujourd'hui des douaniers.

Notre héros se demandait si, en bonne

philosophie, il ne valait pas mieux renoncer à son talisman que de risquer de perdre un membre dans quelque bagarre. Cependant, tout en réfléchissant, il marchait toujours. Une fois devant l'église des Jésuites, il était trop près pour reculer. Il avança ainsi jusqu'à la hauteur de Santa-Chiara, et se trouva aux *fondamenti nuovi*. Les premières figures qu'il aperçut attablées dans les jardins, à la lueur des chandelles, lui semblèrent paisibles et bienveillantes. A l'enseigne de la *Sepia* était l'osteria de Claudio. Il y entra, prit un tabouret de bois et s'assit dans la grande salle en demandant une fiasque de Chypre. L'osteria était sombre : de méchants quinquets épaississaient l'air de leur fumée âcre : on sentait à un degré intense cette odeur d'huile et de fromage, si douce et si chère aux narines de l'étranger qui aime véritablement Venise.

D'énormes tonneaux de six à huit pieds

de hauteur, et placés à égale distance les uns des autres, divisaient la grande salle en plusieurs compartiments. Des compagnies séparées buvaient derrière ces remparts, dont Zanetto fit le tour pour chercher le personnage désigné par la Bohémienne. Aucun visage ne lui paraissant aussi farouche qu'il le souhaitait, il attendit patiemment. La réunion devint bientôt plus nombreuse ; les servantes couraient plus vite, et le vin, à force de couler, échauffa les cervelles et anima les conversations. A travers le bruit des querelles et des jeux à la *murra*, une voix de femme fraîche et sonore entonna cette chanson depuis longtemps populaire à Venise, et qui raconte au long l'histoire de la belle Cécile :

« C'était une bergère que la belle Cécile. Elle demeurait sur une montagne, dans ces pays où il y a, dit-on, des prés et des troupeaux qui paissent. Elle avait deux sœurs

aussi jolies qu'elle, mais plus sages, qui restèrent dans leur pays. Cécile s'avisa de vouloir aller sur mer, pour voir si elle trouverait fortune. Elle vint à Venise, et au lieu d'y faire fortune, elle y perdit ce qu'elle avait. Elle n'avait qu'un anneau d'or, et elle le laissa tomber, en regardant avec trop de plaisir le bel horizon des lagunes.

« — Holà ! gentil pêcheur, dit-elle, viens donc par ici, et cherche mon anneau d'or.

« — Voix plus douce qu'une clochette, lui répond le pêcheur, si je retrouve votre anneau, que me donnerez-vous ?

« — Hélas ! que peut donner une pauvre *Zitella*, qui ne possède plus rien ?

« — Une œillade amoureuse, et je suis assez payé. »

La catastrophe de l'histoire n'est pas bien terrible, comme on voit, ni la moralité bien sevère.

Au moment où la chanteuse achevait sa

chanson, un bandit de mine sauvage et épatée, avec une balafre à la joue, entra en répétant les deux derniers vers d'une voix forte et enrouée :

D'amor un' occhiadina
Bastanza m'ha paga.

— Hé ! la Trévisane, dit le brigand, laissez là vos romances musquées ; je suis d'une humeur massacrante aujourd'hui.

— Qu'avez-vous donc, beau balafré ? demanda la Trévisane.

— Que la peste étouffe les femmes ! excepté vous, répondit le brigand. Confiez-leur une perdrix, elles vous rendront un moineau. La Muranella m'a trompé. Figurez-vous qu'un étranger, arrivé d'hier, lui donne trois écus pisis ; elle entre au change de monnaies et me rapporte trois écus romains. Aussi je l'ai caressée avec le fourreau de ma

rapière, et l'ai mise en tel état, que d'ici à quinze jours un bossu ne voudrait pas lui faire la cour. Belle Trévisane, si vous m'agréez pour votre ami et protecteur, j'abandonne la Muranella, et je m'attache à vous par les serments, imprécations et autres formalités qu'il vous plaira ordonner.

— Vous avez la main trop prompte à se lever, et trop lourde quand elle retombe, dit la Trévisane. Je vous aime bien, mais à trois pas de distance. Il ne faut pas être exigeant avec les femmes.

— Les temps sont durs, reprit le balafré. S'il n'y a plus de bonne foi entre nous, où trouvera-t-on la bonne foi sur la terre? Savez-vous que depuis l'arrestation du *segatore*, on a encore saisi deux confrères? Il me prend des envies de quitter le métier, ou d'aller exercer à Bologne. D'autres suivront mon exemple et Venise s'arrangera comme elle pourra. Puisque le sénat nous

traite avec cette ingratitude, je ne servirai plus les gentilshommes aux prix modérés. Je double mon tarif de vengeance, et je laisserai les jaloux tirer la langue.

A cette conversation instructive, et surtout au signalement, notre héros avait reconnu le personnage désigné par la Zingara. Il se recueillit et renfonça la crainte dans un pli secret de son cœur, pour prendre un air libre et audacieux en s'approchant de cette société choisie.

— Mon cher, dit-il au balafré en lui frappant sur l'épaule, je vous entends parler du *segatore*; auriez-vous de ses nouvelles ? C'est un habile homme à qui j'avais fait une commande qu'il n'a pu exécuter; vous plairait-il de me servir comme lui ?

— Votre Seigneurie ne pouvait pas s'adresser à meilleure enseigne, dit le brigand. Le pauvre *segatore*, que la madone lui donne du courage! m'a laissé ses tablettes; Votre

Seigneurie s'y trouve sans doute inscrite. Je vais y jeter les yeux. Je vois plusieurs commandes restées sans exécution : Il y a des coups de bâton à donner à un marchand de la Merceria.

— Ce n'est pas cela, dit Zanetto.

— L'enlèvement d'une religieuse des Carmélites... une coupure au jarret à un officier dalmate... une taillade au visage à un étranger de la part d'un mari... une échelle de corde pour un abbé... un petit cachet de cuivre volé au palais Loredano.

— C'est mon affaire, dit Zanetto.

— Votre Seigneurie avait promis cinquante ducats à la confrérie.

— J'avais même promis cent ducats.

— Le traître de *segatore* n'en a déclaré que cinquante. Il voulait mettre la moitié de votre argent dans sa poche ; qu'il crève donc dans les puits ; je ne ferai rien pour l'en tirer. Ce cachet a été redemandé à la

femme qui l'avait pris. Le *segatore* a cherché Votre Seigneurie pendant huit jours ; enfin ne la voyant pas, il a vendu le cachet à un marchand de bric-à-brac pour quinze sous, mais à la condition de pouvoir le racheter pour le double.

— Allons bien vite chez ce marchand ; je lui payerai les trente sous, et à vous les cent ducats.

Le balafré abandonna sur-le-champ sa friture fumante et sortit de la taverne de la *Sepia* pour conduire Zanetto. Le marchand de bric-à-brac demeurait à San-Gallo, près des Procuratie. Cet homme était sans doute habitué au commerce des mauvaises mains, car il salua le balafré comme une pratique d'importance.

— Mon vieux, lui dit le brigand, donnez-moi, je vous prie, un certain cachet de cuivre que vous a apporté le *segatore*, et que vous avez promis de nous restituer pour trente sous.

— Vous arrivez trop tard, dit le marchand ; Matteo m'avait prié de le conserver pendant quinze jours, et il y a six semaines de cela. Voyant le *segatore* en prison, j'ai cru que c'était une affaire oubliée. J'ai vendu tout à l'heure ce cachet, pour dix-huit sous, à un signor qui l'a terriblement marchandé.

— Vendu ! dit Zanetto en pâlissant ; au moins connaissez-vous l'acheteur ?

— Assurément, je le connais. C'est un Taccagno qui vous cédera volontiers ce morceau de cuivre pour quelques sous de bénéfice. Il s'appelle Marcantonio Canapo.

A ces mots, Zanetto perdit toute prudence. Il s'arracha les cheveux et se mit à pousser des cris perçants.

— Ah ! sainte Marie ! dit-il, saint Jean, mon patron ! ayez pitié de moi ! Si mon rival possède le cachet, je n'ai plus qu'à me noyer. Il a deviné d'où venaient ma puissance et

ma fortune. Il peut me remettre dans les *plombs*; il va combler de présents la belle Luigia, et se faire aimer d'elle. Maudit *segatore!* maudite Zingara! maudit marchand de bric-à-brac! vous m'avez ruiné, trompé, perdu! Eh bien! je me ferai soldat. J'irai mourir en Dalmatie; car, dans une bataille, comment ne serais-je pas tué? Mon sang retombera sur vos têtes, et vous serez tous damnés.



VIII

Tandis qu'il se livrait à son désespoir, le bon Zanetto, le rustre à la balafre cherchait à comprendre d'où venait le prix si grand d'un petit cachet de cuivre.

— Jeune homme, dit-il, ne jetons pas le manche après le balai, comme on dit : le mal peut se réparer. Je connais ce Marcantonio : c'est un ladre, et je déteste cette

bande des Taccagni qui prêche la lésine de la parole et de l'exemple. Nous trouverons votre ennemi, et nous lui reprendrons ce cachet de gré ou de force, quand je devrais lui tordre le cou. Il s'agit d'une amourette, n'est-ce pas? Doublons les cent ducats convenus, et je vous réponds du succès.

— Je vous donne trois cents ducats, si vous voulez, dit le pauvre Zanetto en essuyant ses larmes.

— Vous aurez votre cachet, reprit le brigand ; j'en jure par Bacchus, par les trois Muses et les neuf Grâces.

— Ne perdez pas de temps, dit le marchand. Marcantonio est au café Lazzarone, ici près. Vous l'y trouverez jusqu'à dix heures.

— Suivez-moi, jeune homme, reprit le bandit, et laissez-moi faire.

Si notre héros n'était pas d'un courage trop téméraire, Marcantonio était encore

bien plus poltron que lui. En voyant entrer au café Lazzarone son rival, accompagné d'un homme à mine scélérate, il crut aussitôt qu'on voulait l'assassiner. Dans sa frayeur, il prit une feuille de papier, et, sans savoir ce qu'il faisait, il écrivit au directeur de la police :

« Signor *direttore*, un brigand terrible et fameux, qui porte une balafre au visage, en veut à mes jours. Si vous ne le faites pas arrêter, envoyez-moi au moins une escorte au café Lazzarone, afin que je puisse rentrer chez moi sain et sauf. C'est votre devoir ; je vous somme de me secourir. »

Marcantonio cacheta la lettre avec le cachet de cuivre, et envoya à tout hasard le *bottega* du café à la direction générale. Au bout d'un quart d'heure, une escouade de six sbires, commandée par un lieutenant, s'empara des portes du café. Le lieutenant aborda poliment Marcantonio.

— Signor, lui dit-il, le café est cerné ; je suis chargé de conduire en prison la personne que vous me désignerez.

— Arrêtez ce brigand, s'écria le Taccagno avec emphase, en montrant du doigt le balafré.

La résistance étant inutile, le bandit se laissa désarmer et sortit entouré des sbires.

— Et toi, Zanetto, ajouta Marcantonio d'un ton de matamore, prends garde à tes paroles et à tes actions, car je t'apprendrai d'une façon sévère à respecter la vie des citoyens.

— Mon bon Marcantonio, dit Zanetto, ne vous fâchez pas. Je reconnais votre puissance. Je n'en ai pas abusé contre vous lorsque je la possédais. Soyez aussi généreux que moi. Je suis vaincu ; épousez Luigia ; je renonce à elle, et demain je m'engagerai comme volontaire dans le régiment de Dalmatie.

— Que parle-t-il de ma puissance ? pensa Marcantonio. Lui aussi la reconnaît et baisse pavillon devant moi ! Est-ce que je serais en effet supérieur aux autres hommes, connu du directeur de la police, estimé des sbires, redoutable aux brigands et plus joli garçon que don Zanetto ? Et Luigia, est-ce qu'elle pourrait m'aimer malgré mes habits râpés et ma lésine ? Essayons-en puisque je n'ai plus de rival. Je veux lui écrire une lettre extrêmement passionnée avec des citations du *Pastor fido* de Guarini.

Tandis que l'amour-propre du Taccagno s'enflait, notre héros, complétement abattu par la perte irréparable du talisman, erra pendant toute la nuit dans les rues, croyant avoir des sbires à sa poursuite. Cependant au point du jour, comme l'air était doux et l'aspect de Venise admirable, il sentit sa douleur se calmer. La résignation lui vint ; la certitude de la perte de ses espérances

fit tourner son esprit vers d'autres espérances vagues et nouvelles.

— Au lieu de quitter cette Venise si chère pour aller mourir en terre ferme, pensait-il, si j'embrassais un métier quelconque? Si je m'associais à quelque gondolier? Je me placerais au *traghetto* de San-Samuel; je verrais à mon aise le beau palais Foscari en faisant traverser le grand canal à tout le monde. Lorsque de jolies filles passeraient l'eau dans ma gondole, je les regarderais avec tendresse, et si le hasard amenait Luigia au *traghetto*, je lui dirais : « Cruelle et divine Luigia! »

Zanetto fit un long discours adressé en imagination à son infidèle, avec tant de pathétique et d'émotion, qu'il s'étonna lui-même à force d'éloquence et demeura persuadé que Luigia n'y résisterait pas si elle venait à entendre un langage aussi touchant.

— Mais, ajouta notre héros, pourquoi attendre que le hasard amène Luigia au traghetto San-Samuel? Puisque ce discours ne peut manquer de lui percer le cœur, essayons de la voir aujourd'hui, et perçons ce cœur le plus tôt possible.

Un peu ranimé par cette idée ingénieuse, Zanetto se dirigea lentement vers la paroisse de Saint-Zacharie. Le soleil était levé lorsqu'il arriva devant la maison du vieux juge. Une voisine qui était devant sa porte reconnut le pauvre garçon et s'apitoya en le voyant pâle et consterné.

— C'est une barbarie, dit-elle, que de maltraiter un si beau *giovinetto*. A tous péchés miséricorde, et ses péchés ne sont pas gros. Luigia osera-t-elle jamais regarder les jambes de son mari, ayant vu celles-ci? Voilà comme on égare les jeunes femmes dans le sentier de la perdition.

— Oui, dit Zanetto, c'est une grande

barbarie que de me traiter comme le fait Luigia. Encore, si je lui parlais une seule et dernière fois, je lui donnerais au moins les raisons qui peuvent m'excuser.

— C'est vrai cela, reprit la voisine, on ne doit pas condamner les gens sans les entendre. Tenez, don Zanetto, je veux vous servir. Montez avec moi dans ma chambre ; la fenêtre est en face de celle de Luigia. Vous parlerez à cette petite ingrate devant moi, et si quelqu'un le trouve mauvais, je lui dirai son fait.

— Vous me sauvez la vie, s'écria Zanetto ; je vais percer le cœur de la belle Luigia.

Notre héros monta chez la voisine et se tint caché au fond de l'appartement. Au bout d'un instant, Luigia parut à sa fenêtre en robe de chambre et en cornette de nuit ; comme la rue était large seulement de quatre pieds, la conférence était facile. Zanetto

s'approcha doucement, de peur d'effrayer la jeune fille.

— Ingrate Luigia, lui dit-il, avez-vous pu croire sans hésiter tout le mal qu'on vous a dit de moi ? Ne deviez-vous pas prendre ma défense, au lieu de vous unir à mes ennemis pour m'accabler ? Je n'ai pas cessé de vous aimer, malgré toutes les séductions et les embûches des aventurières. Elles m'ont enveloppé dans leurs filets, j'en conviens ; mais c'est ma fortune qu'elles ont détruite et non pas mon amour, qui était inébranlable. Je ne vous ai pas manqué de fidélité, Luigia, je puis en faire le serment que vous voudrez, par toutes les choses qu'il vous plaira de nommer, depuis les quatre points cardinaux jusqu'au trésor de Saint-Marc...

S'il déguisait un peu la vérité, le bon Zanetto, on l'excusera en pensant qu'une infidélité ne s'avoue pas volontiers, et que d'ailleurs le mensonge lui venait sans effort

sur les lèvres, par un défaut de naissance et par une ancienne habitude. Il en était à cet endroit de son discours pathétique et préparé, lorsque Luigia lui coupa brusquement la parole.

— Brisons là, don Zanetto, dit-elle. Je vous aimais de tout mon cœur. Vous étiez mon ami d'enfance, et vous m'aviez donné des robes superbes. J'aurais bien désiré épouser un joli garçon comme vous. Pas plus tard qu'hier, j'ai pleuré de chagrin en pensant à vous, et je vous aurais peut-être pardonné votre infidélité; mais j'ai réfléchi : je veux vivre en paix avec mon père. Marcantonio sera un bon mari, et, pour vous dire tout, il est plus sensible que je ne le croyais d'abord. En voici la preuve : il m'a écrit ce matin une jolie lettre avec des vers tendres et si bien tournés que j'en suis ravie. Je vais vous en lire un passage.

La jeune fille tira de sa poche la lettre

qu'elle venait de recevoir, et se mit à déclamer à haute voix :

« Trop belle Luigia, vous dont les yeux luisent entre tous les yeux comme deux soleils égaux en éclat par-dessus les pâles étoiles, il est donc vrai que mes hommages sont montés jusqu'au ciel où vous habitez et que vous les acceptez sans colère. Il est donc vrai que l'auteur de vos jours voit ma flamme d'un œil indulgent, et qu'il bénit nos amours ; il est donc vrai que nous allons nous unir à jamais au pied des autels par une chaîne de fleurs. Je puis donc dire comme Mirtis :

Vieni, santo himeneo;
Seconda i nostri voti, e i nostri canti;
Scorgi i beati amanti,
L'uno o l'altro, celesto semideo.

« Viens, saint hyménée, seconde nos vœux et nos chants... »

— Ciel ! interrompit Zanetto, c'est donc pour ce galimatias que vous manquez à vos serments ? Aveugle Luigia, ces phrases n'expriment rien, et les vers ne sont que du *ribombo* sonore volé dans un livre ; tandis que moi, si je vous ai dit quelquefois du pathos, il était au moins de mon invention. Mais regardez, je vous prie, le cachet de la lettre, que je sache s'il contient une devise.

— Oui, répondit Luigia, il contient le plus joli emblème du monde : c'est une étoile entourée d'un cercle avec cette phrase qui en dit bien long : *Lucente sono per chi crede a me.*

— Ah ! voilà d'où viennent tous mes maux, s'écria Zanetto. Le génie mystérieux du cachet change pour vous en poésie les sottises de Marcantonio.

— Don Zanetto, dit la jeune fille en colère, vous êtes un envieux, car vous ne sauriez

pas tourner une lettre aussi galamment, et jamais vous n'avez comparé mes yeux à deux soleils égaux en éclat.

— Je m'en garderais bien; je les aime trop pour dire de ces fadaises. Et ce ciel où vous habitez, votre poëte entend sans doute par là que votre chambre est située au troisième étage...

— Taisez-vous, insolent. Ne reparaissez jamais devant moi.

Luigia ferma brusquement la fenêtre et se retira dans le fond de la maison pour relire sa superbe lettre.

— Hélas! pensa Zanetto, à quoi bon vouloir lutter contre le génie du talisman? C'est lui qui a inspiré à mon rival cette lettre dont je suis incapable d'écrire la pareille. Malgré mes critiques et ma jalousie, je sens bien que c'est un morceau d'éloquence. Je n'ai plus qu'à me faire gondolier.

Le pauvre Zanetto avait perdu toute

énergie. Il se traîna jusqu'à *la Piazzetta*, le menton incliné sur la poitrine, le cœur gros, les yeux obscurcis par les larmes, et il poussa des soupirs à fendre les pierres. Il fut tiré de sa rêverie par les cris de la foule qui venait assister au tirage de la loterie.

Au pied du Campanile de Saint-Marc, sur le côté qui fait face à l'entrée du palais ducal, est un petit monument inachevé, semblable au portail d'un temple en miniature. Une grille ornée de statuettes en bronze du plus beau style de la renaissance, en ferme l'entrée au public. C'est là qu'on procède au tirage des billets, le samedi à deux heures. Zanetto se trouva entraîné par les flots du peuple jusqu'au pied du petit monument. La cérémonie était commencée. Le préteur du *sestiere* y représentait la magistrature ; le prêtre avait déjà béni l'urne. On avait montré les quatre-vingt dix

numéros à l'assemblée ; l'enfant vêtu en chérubin levait déjà le bras pour tirer un billet. Zanetto se souvint alors du terne donné par la Zingara, et il aperçut à côté de lui la figure odieuse de Marcantonio, qui le regardait avec un sourire sardonique.

— Don Zanetto, lui dit le Taccagno, vous allez reconnaître l'excellence de mes conseils et l'utilité de la science du calcul; mais que votre terne sorte ou non, je vous prie de vous rappeler que vous me devez deux livres.

— Chien de Taccagno ! s'écria Zanetto avec indignation ; tu peux disposer de toutes les richesses du monde, et tu oses réclamer deux misérables pièces de monnaie, quand tu sais que je suis ruiné ! Est-ce pour me réduire à l'extrémité ou pour insulter à mon chagrin ?

— Je ne vous insulte point, répondit Marcantonio ; je réclame ce qui m'est dû.

— L'étrange chose que l'avarice! pensa Zanetto.

Tandis que notre héros se querellait avec son rival, l'enfant plongeait la main dans l'urne et il en tirait le n° 32.

— C'est un de mes numéros, dit Zanetto. Tout n'est peut-être pas perdu.

— En effet, dit Marcantonio en riant, vous en êtes bien plus riche : au lieu de cent mille chances contre vous, il n'y en a déjà plus que huit mille. C'est une bagatelle.

Au second tour, l'enfant amena le n° 21.

— Encore un de mes numéros! s'écria Zanetto. Savant Taccagno, comptez un peu ce qu'il reste de chances contraires.

— Il n'y en a plus que quatre-vingt-cinq, puisqu'on a tiré deux fois et qu'il doit encore sortir trois numéros.

— O douce Zingara de mon cœur! murmurait notre héros, donne-moi cette fiche

de consolation, et j'abandonne l'ingrate Luigia au sot Marcantonio. Je t'épouserai, ô Zingara! Tu es jolie, bonne et tendre. Je t'arracherai à ton humble condition, et tu ne tourneras plus sur la table avec des épées dans les yeux que pour amuser ton mari.

Aux deux tirages suivants, le sort ne fut pas aussi favorable à Zanetto; mais au cinquième et dernier tour, le préteur proclama le n° 50.

— Vive la Bohême! vivent les Zingari! cria Zanetto. J'ai gagné, en dépit de Newton. Je me moque de toi, Marcantonio, de ta science et même de ta puissance magique. Je te rendrai tes deux livres de Venise; je te payerai à dîner par-dessus le marché. Je possède cinq cent cinquante ducats!

La rumeur populaire répéta aussitôt qu'un terne venait d'être gagné. *La Piazzetta* retentit du bruit des applaudissements, et l'orchestre de la loterie courut chercher ses

instruments pour célébrer le triomphe de l'heureux mortel et lui demander pour boire.

— Eh bien, Marcantonio, disait Zanetto, que deviennent votre science, vos formules de mathématiques, votre sordide avarice, votre mépris du jeu et de la loterie, et vos belles supputations de chances? Il ne tenait qu'à vous de gagner autant et plus que moi, lorsque je vous ai offert de jouer sur le terne de la Zingara.

— Je ne change pas d'opinion pour cela, répondit Marcantonio en surmontant son dépit. Je suis bien aise de votre succès; mais la loterie n'en est pas moins un jeu de dupes, et je me console d'avoir manqué une occasion de cette nature en songeant que la raison, la science et même la morale justifient également et ma conduite et mes discours...

— Au fait, qu'avez-vous besoin de ternes à la loterie? vous êtes assez riche et assez

heureux. Je consentirais encore à changer mon sort contre le vôtre.

— Assez riche! murmura Marcantonio en frémissant; assez heureux!... J'aurais pu gagner cinq mille livres, et un autre les gagne avec l'argent de ma poche! ah! c'est une amère dérision!

Le Taccagno ne put contenir plus longtemps son désespoir. Il leva les bras en l'air en poussant un cri de fureur. Il battit les colonnes du palais ducal à grands coups de poing; il s'apostropha lui-même en se traitant de sot, de faquin, de bélître et de maladroit. Il accabla d'injures Newton, qui était pourtant un savant respectable. Il jeta par terre son chapeau et le foula aux pieds, quoiqu'il l'eût acheté d'occasion pour trente sous, puis il s'étendit sur la dalle et cacha sa tête dans ses deux mains. Notre héros regardait ce manége bizarre avec un profond étonnement.

— Eh quoi ! se disait-il, cet être tient le talisman tout-puissant, et il se désespère d'avoir manqué un chétif gain de cinq mille livres ! Il possède l'amour de Luigia par l'effet de la magie ; il disposerait à son gré du sénat de Venise, du trône d'Espagne lui-même, des trésors du Grand Turc et des diamants du Grand Mogol , et il pleure comme un enfant pour cinq cents ducats ! Il se traite de sot et de faquin, avec raison, car il l'est ; mais il accable Newton d'injures et foule aux pieds son chapeau acheté d'occasion pour trente sous ! Ceci cache quelque mystère. Son dépit viendrait-il de la haine qu'il me porte ? et serait-il fâché de me voir trouver ce léger soulagement à mes peines ? Cela n'est pas croyable, et ce sentiment-là ne me paraît pas naturel.

Zanetto s'approcha de son rival prosterné. Il lui frappa sur l'épaule en l'appelant par son nom.

— Marcantonio, lui dit-il, grand philosophe, illustre savant, je vous le répète : si vous regrettez tant ce terne à la loterie, je changerai volontiers de condition avec vous.

— Ne me raillez pas davantage, répondit le Taccagno d'un ton piteux. Je suis assez malheureux !

— Ouais ! se dit Zanetto, est-ce qu'il ignorerait la vertu de son talisman ? Est-ce qu'il l'aurait acheté par hasard et sans savoir le prix de son acquisition ?

Aussitôt Zanetto prit le ton patelin de feinte innocence sous lequel on croit déguiser parfaitement la ruse en Italie.

— Mon cher Marcantonio, dit-il, votre chagrin m'afflige. J'ai résolu de me faire soldat, comme je vous l'ai dit. Le courage et l'ambition triomphent de tout dans mon cœur. Avec ces cinq mille livres, je perdrais encore mon temps dans les folies et la prodigalité dont j'étais corrigé ce matin. Je ne

veux plus que les plaisirs amollissent mon âme. Je vous donne mon billet de loterie : touchez-en le montant ; c'est le présent d'adieu d'un ami.

— Que dites-vous là ? répondit le Taccagno avec des yeux hébétés. Parlez-vous sérieusement ?

— Très-sérieusement : la gloire l'emporte, vous dis-je. Donnez-moi seulement un objet quelconque sans valeur, comme un gage de notre amitié, comme un souvenir de ma généreuse action, de mon sacrifice magnanime et de l'heureuse décision à laquelle je devrai un jour le grade de général.

— Un objet quelconque, sans valeur ? Quel objet voulez-vous ?

— Je n'en sais rien : une épingle, un portefeuille, ou bien ce chapeau râpé que vous fouliez aux pieds tout à l'heure. Enfin, ce que vous voudrez.

— Et vous me donnerez en échange le billet de loterie et les cinq mille ?...

— Je vous les donnerai, vous dis-je.

Marcantonio retourna ses poches. Il s'y trouva un bouton d'habit, un petit couteau, des clefs, quelques sous fort oxydés, et parmi tout cela le cachet de cuivre. Zanetto sentit sa langue se coller à son palais, son gosier se serrer, et le sang battre violemment dans ses artères. Cependant il surmonta son trouble.

— Prendrai-je ce couteau? dit-il en balbutiant. Non, cela coupe l'amitié, comme dirait Marietta... Ce bouton d'habit? Vous en avez besoin... Ce cachet? Il ne vaut pas grand'chose; mais je vous écrirai de Dalmatie, et je fermerai mes lettres avec cela. Le billet de loterie vous appartient. Le voici. Prenez-le. Touchez l'argent, et faites-en ce que vous voudrez.

Zanetto prit le talisman d'une main trem-

blante ; Marcantonio saisit le billet de loterie d'une main avide, et ils se regardèrent tous deux nez à nez en riant, comme Arlequin et Pantalon, lorsque chacun d'eux croit avoir trompé l'autre.

CONCLUSION.

Marcantonio craignait encore quelque supercherie, tant la résolution de don Zanetto lui semblait absurde et ridicule. Cependant ses doutes furent bientôt dissipés. La musique de la loterie jouait en traversant *la Piazzetta*, et le chef d'orchestre demandait à grands cris où était l'heureux mortel que le sort venait de favoriser.

— Par ici ! dit Zanetto ; le voilà : c'est le signor Marcantonio Canapo.

Aussitôt on s'empara par force du Taccagno ; on le plaça au centre du cortége ; on le conduisit triomphalement au bureau de loterie des *Procuratie,* et l'orchestre célébra aux sons aigus des clarinettes l'heureuse chance du gagnant. Si cette musique poudreuse et altérée avait des mélodies délicieuses pour les oreilles de Marcantonio, elle n'était pas moins agréable aux oreilles de notre héros :

— Réjouis-toi bien, pauvre sot, disait Zanetto. Drape-toi comme un empereur. Tu m'as fourni toi-même la massue qui doit bientôt te précipiter à bas de ton trône. Mais par où vais-je commencer ? quel coup terrible vais-je frapper d'abord ? O divin talisman ! c'est aujourd'hui que ta puissance sera mise à une grande épreuve. Je veux bouleverser Venise, étonner le peuple, rem-

plir l'univers du bruit de mon nom cent mille fois répété par les trompettes et les porte-voix de la renommée ; je veux mériter qu'on m'érige des statues comme à Auguste ou à Caracalla, qui étaient, je crois, des monarques fameux. Mais, avant tout, mangeons une centaine de graines de citrouille, car l'appétit commence à me revenir.

Une cuisine ambulante où il avait un crédit ouvert lui fournit la collation légère dont il avait besoin. Dans l'ivresse de son bonheur, il fit ensuite quelques gambades sur la rive des Esclavons, et se mit à regarder les passants d'un air si radieux que tout le monde lui souriait en disant :

— Voilà un gentil garçon qui ne nourrit point de chagrin.

Il y avait ce jour-là une fête à Murano, village situé au nord de Venise, dans une île verte et charmante. Des familles et des compagnies joyeuses s'embarquaient pour aller

à la fête ; plusieurs barques s'éloignaient déjà du bord et d'autres s'emplissaient de monde.

— *Sior!* criaient les gondoliers, qui veut aller à Murano? Il faut voir la fête. C'est la plus belle *sagra* des environs. Qui veut deux bons rameurs? A Murano, *sior,* à Murano!

Une société composée de jeunes gens et de jolies filles traversa le quai en chantant aux sons d'une guitare, et l'un des jeunes gens, qui connaissait un peu Zanetto, lui proposa de descendre dans la barque.

— Viens avec nous, Zanetto, disait-il, viens à Murano. Il nous manque une voix de ténor pour chanter à quatre parties, nous avons besoin de toi.

— J'ai des affaires importantes qui me retiennent, répondit Zanetto.

— Remets les affaires à demain. Viens à Murano. Nous y danserons, nous y boirons,

nous pêcherons des *sepia* et nous jouerons aux quilles.

— Je n'ai point d'argent dans ma poche.

— Ne t'inquiète pas de cela. Nous possédons six ducats entre nous tous. Voici la belle Anzelica qui te prie de venir ; ne fais pas le cruel.

— Allons, dit Zanetto, partons pour Murano.

Il descendit dans la barque. Quatre jeunes filles, déjà installées sous la tente, se pressèrent un peu pour faire place à Zanetto, qui s'assit au milieu d'elles. Les rameurs poussèrent au large, et la bande folâtre entonna en chœur la chanson populaire de *Fridolino*. On traversa ainsi par un Rio le quartier de Sainte-Marie-Formosa, on passa devant l'église des Saints-Jean-et-Paul ; et l'on sortit de la ville par le canal de Murano. La journée était belle et douce, mais fort avancée déjà. Quatre heures sonnaient lorsqu'on

aborda dans l'île. La partie de quilles dura longtemps. La pêche fut heureuse, les danses fort animées, et le repas échauffa si bien les cervelles qu'on voulut passer la nuit à l'auberge pour se divertir plus complétement le lendemain. Le second jour de la *sagra* fut plus brillant que le premier.

Dès le matin, les barques arrivèrent en quantité de tous les points de la lagune. On mangea sous les tonnelles de verdure ; on fit des joutes en gondole ; l'île retentissait aux cris des convives, aux sons des instruments et aux détonations de mousqueterie. La danse se prolongea jusqu'à minuit ; et comme le troisième jour promettait de surpasser les deux premiers, on demeura encore à l'auberge. Finalement, notre héros, en férie continuelle, se laissa entraîner d'heure en heure, et oublia ses affaires et ses projets de vengeance, son ambition et même un peu ses amours.

Il faut avoir vu une *sagra* pour savoir avec quelle passion le Vénitien s'abandonne au plaisir du moment. C'est comme une ivresse qui l'étourdit, le domine et lui enlève la mémoire. Avec un tel caractère on ne fait point son chemin, on ne devient pas électeur, membre d'un conseil municipal, encore moins député; mais on arrive sans souci jusqu'à l'heure de la mort.

De retour à la ville, le soir du troisième jour, Zanetto, fatigué par les danses, la pêche, les jeux et les exercices, alla se mettre au lit dans sa petite maison du *Calle del Cristo*, où la bonne Marietta le reçut en bavardant comme à l'ordinaire.

— Demain, pensa notre héros, je commencerai mes grandes opérations, pour lesquelles la nuit va me porter conseil.

Et il s'endormit immédiatement sans avoir le temps de songer à rien.

Le matin du quatrième jour, Zanetto, de

plus en plus embarrassé par excès de puissance, se rendit provisoirement à *la Piazzetta* pour jouir d'un rayon de soleil. Les marches de *la Zecca* l'invitaient au repos ; il s'y étendit la face tournée vers l'Adriatique et respira en Sybarite l'haleine tiède du zéphyr. Derrière lui vint s'asseoir la bande noire des Taccagni. Le groupe se forma en demi-cercle, et dans le centre se plaça le jeune Marcantonio debout, dans une posture gauche et modeste.

— Mon fils Marcantonio, lui disait le vieux Canapo, tandis que don Vitale donne à sa fille les instructions que doit un bon père à son enfant, il faut, malgré ta sagesse et tes excellents principes, que je te remette à la mémoire quelques sages avis, en présence de mes confrères les Taccagni. Nous avons souvent médité, entre gens mûrs et d'expérience, sur les avantages et les inconvénients du mariage. C'est à toi, puisque tu te maries,

de savoir prendre et conserver les profits de l'état conjugal, en écartant et adoucissant peu à peu les charges et désagréments dudit état. Il ne faut point qu'une femme ait des idées et des goûts opposés à ceux de son mari; c'est pourquoi je t'ai choisi une fiancée imbue et pénétrée de nos doctrines. Tu es économe, il te fallait une femme parcimonieuse, et j'espère que Luigia le sera. Dans les préceptes de notre compagnie, il est dit que si l'on se hasarde à prendre femme, il faut la choisir petite de corps, parce qu'elle peut se vêtir à moins de frais, qu'elle dépense moins qu'une autre en linge et en habits; c'est pourquoi je t'ai choisi une femme petite. Si les charges d'un homme marié sont plus lourdes que celles d'un célibataire, il y a une compensation : la femme travaille et veille à l'économie. Ne souffre jamais que ton épouse demeure oisive. Retiens-la toujours à la maison, et lorsqu'elle

ira chez sa voisine, ordonne-lui d'emporter de l'ouvrage ; elle ménagera sa chandelle en travaillant à la lampe d'autrui. Ne la laisse jamais dans la compagnie des hommes, de peur des mauvaises pensées ; l'homme est comme le feu, la femme comme l'étoupe ; si on les approche l'un de l'autre, le diable est le soufflet qui souffle dessus et allume l'incendie. La jeunesse ayant besoin de distractions, sache faire la part au mal, et montre-toi bon époux sans qu'il t'en coûte rien, en conduisant ta femme à la promenade les jours de beau temps ; mais évite les cafés, les spectacles, les pâtissiers et la pluie, qui t'obligerait à chercher un refuge dans quelque endroit où l'on dépense son argent. Ne promène point Luigia au Rialto où sont les orfévres, ni à la *Merceria*, où les étoffes riches et les dentelles pourraient exciter son envie, ni en aucun lieu où l'on voit des objets de luxe étalés avec une odieuse provocation.

C'est aujourd'hui à midi que tu changes de condition.

A ces mots, Zanetto se réveilla comme d'une léthargie.

— Grand Dieu! s'écria-t-il, aujourd'hui à midi Marcantonio épouse Luigia, et il est déjà huit heures! Que vais-je devenir? Non, cela ne sera pas; je l'empêcherai bien. Mais comment?... Je ne trouve pas une idée!... Écervelé, tête creuse que je suis!... Au moment suprême, pas une idée dans mon pauvre esprit! Je suis perdu.

Il se mit à courir comme un insensé le long de la rive, en poussant des cris d'angoisse, et il alla tomber éperdu sur les marches qui descendent dans la lagune, puis il tira de sa poche le cachet magique et le regarda d'un œil consterné.

— Fatal cachet, dit-il, maudit talisman, sur la foi duquel je me suis endormi pendant trois jours! Si ta puissance n'est pas

une fable, secours-moi, sauve-moi, suggère-moi cette idée que ma tête creuse ne sait pas imaginer. Venez, venez à mon aide, génie du talisman.

Un large canot marchand, conduit par six rameurs, s'approchait de la rive. Le timonier cria : Halte ! Un homme posa le pied sur les marches, et Zanetto reconnut le Turc Ali-Mahamud, dont le brigantin venait d'entrer dans le port.

— Le ciel vous envoie, seigneur, lui dit notre héros. Je suis au désespoir ; ma fiancée épouse mon rival aujourd'hui à midi.

— Mon fils, répondit le Turc avec sévérité, si ta fiancée ne t'aime pas, je ne puis rien faire pour toi.

— Elle m'aime, au contraire. Je suis sûr qu'elle pleure. Elle m'a dit cent fois que mon rival était ladre et méchant, tandis que, pour m'épouser, elle brûlerait soixante cierges à Saint-Zacharie.

— Tu n'as donc pas su te servir de ton cachet?

— Si fait : j'ai demandé dix mille ducats au banquier Abraham Müller.

— Il fallait lui en demander cent mille.

— J'avais envoyé à Luigia des étoffes magnifiques et un collier de perles fines ; tout allait bien, lorsque des aventurières m'ont volé. On m'a mis en prison ; j'en suis sorti. Une Zingara m'a rendu un grand service, et je suis allé à Murano pour la fête. J'y ai pêché la *sepia* et dansé trois jours durant sans arrêter, malheureux que je suis ! et ce matin j'apprends que Luigia se marie à midi avec mon rival.

Le Turc se mit à rire dans sa barbe.

— Et ce rival, où est-il? demanda le marchand.

— Le voici là-bas sur les marches de *la Zecca,* au milieu des Taccagni. Son père lui donne des avis sordides sur le mariage.

Ali-Mahamud se dirigea majestueusement vers le groupe des vieillards en conférence.

— Signori, leur dit-il, vous allez à la noce ce matin, et vous voulez sans doute louer des gondoles, selon l'usage. Ne faites pas cette dépense inutile : je vous prête mon canot à six rameurs, qui est assez large pour vous conduire tous.

— Grand merci ! seigneur marchand, dit le vieux Canapo ; vous m'épargnez une dépense de trois livres au moins.

— Essayez mon canot, reprit le Turc ; voyez s'il est à votre goût, et faites-vous promener dans la ville en attendant l'heure.

Les Taccagni et Marcantonio lui-même descendirent dans le canot. A peine y furent-ils installés, qu'Ali-Mahamud parla dans sa langue au timonier, en lui ordonnant de mener toute la compagnie sur son brigantin. Le canot partit, et, s'enfonçant au milieu des

navires à l'ancre, il gagna l'extrémité du port à force de rames.

— A présent, dit le Turc, nous voici débarrassés pour un temps de ce rival et de ces Taccagni. On ne se marie pas en pleine mer. Occupons-nous de ta fiancée ; mais, avant tout, je veux savoir si tu l'aimes véritablement.

— Je l'aime si bien, s'écria Zanetto, que si je ne l'épouse pas, je ne veux plus de talisman, ni des ducats d'Abraham Müller, ni de palais, ni d'habits brodés, et que je laisse tout cela pour m'engager comme volontaire et me faire casser la tête en Dalmatie.

— Conduis-moi donc chez le père de cette jeune fille.

En moins de trois minutes on fut à Saint-Zacharie, qui est tout près du quai des Esclavons. La voisine Nani était sur le seuil de sa porte.

— Mon enfant, dit-elle à Zanetto, on ferait bien mieux de vous donner la belle Luigia que de la tourmenter. Elle pleure, elle a le visage bouleversé, tandis que si vous étiez le mari, ce serait une tout autre chanson. Le rire, la joie et les fraîches couleurs brilleraient sur ses joues et dans ses yeux.

— Ils y brilleront tout à l'heure, dit le Turc.

—Vous êtes donc sûr de réussir ? demanda Zanetto.

— Comme si j'étais le doge lui-même.

— Décidément, pensa Zanetto, Ali-Mahamud est un bon magicien.

Le Turc entra chez le vieux juge, et mit un sequin d'or dans la main de la servante. Luigia pleurait devant une robe grise qu'on lui avait achetée pour ses noces. Elle poussa un cri de surprise et d'effroi en voyant son ancien ami accompagné d'un musulman.

— La petite est charmante, dit le Turc à Zanetto ; annonce-lui que tu viens pour l'épouser, tandis que je vais entrer dans le cabinet du père.

— Eh bien ! Luigia, dit notre héros avec l'assurance et la supériorité d'un pacha, vous avez donc du chagrin ?

— Ah ! Zanetto, répondit-elle, cruel et inconstant Zanetto, vous ne m'aimez pas, et vous avez encore la barbarie de jouir de mes larmes ! Soyez donc satisfait, puisque vous voulez mon malheur. Il est complet et sans remède. Suis-je assez à plaindre ! On a vendu les belles robes que vous m'aviez données, et je vais aller à l'église avec cet affreux vêtement de laine, qu'une nonne rougirait de porter. Mon mari n'a pas seulement acheté un habit neuf pour ce grand jour ; je serai unie publiquement à un être dont la culotte portera des reprises visibles à tous les yeux. Encore, si les jambes que renferme cette

culotte étaient bien faites, ce ne serait rien ; mais, hélas! vous les connaissez. La belle existence que tout cela me promet! Je vais traîner mes jours dans l'ennui, le dégoût, l'économie et les querelles, car j'aurai pour seul passe-temps de me disputer avec mon mari. Cette polenta et ce riz à la turque que j'aurais eu tant de plaisir à accommoder pour vous, ingrat, deviendront un supplice et une corvée quand ce sera pour un autre; l'idée qu'on me fera travailler par avarice détruira tout le charme de mes occupations. Est-ce être une heureuse mère que de trembler d'avoir des enfants qui ressemblent à leur papa? Tandis que s'ils vous appartenaient, chaque trait de ressemblance serait une découverte charmante. La petite fille aurait eu vos yeux et votre sourire ; je lui aurais donné mes mains, que vous trouvez jolies, et ma voix, qui vous plaît. Le petit garçon aurait marché comme vous avec aisance ; il

aurait appris la musique et porté le manteau avec cette grâce et cet air courageux qui m'ont gagné le cœur la première fois que je vous ai revu après les jeux de notre enfance. Au lieu de cela, Dieu sait quelle figure ils auront, les pauvres petits ! Nous devions nous marier, tout était conclu, et vous allez vous ruiner, courir après des aventurières, vous brouiller avec ma famille, et mettre contre vous, par votre mauvaise conduite, tous les honnêtes gens de Venise ! Marcantonio m'a écrit une lettre qui m'a un peu touchée, j'en conviens ; mais au bout de deux heures, en la relisant, j'ai bien vu que c'était du galimatias, et je l'ai jetée au feu. Je le déteste, ce vilain mari. Ah ! Zanetto, Zanetto, qu'avez-vous fait !

Luigia pleurait à chaudes larmes. Le bon Zanetto palpitait de joie en écoutant ces plaintes naïves, débitées avec cette vitesse passionnée qui donne tant de charme au

doux parler d'une Vénitienne. Avouer toutes ses fautes, en demander le pardon, et annoncer l'heureux dénoûment auquel travaillait Ali-Mahamud, lui parut un procédé sans effet dramatique et trop peu satisfaisant pour son amour-propre. D'ailleurs, la vérité toute simple, quelque bonne à dire qu'elle fût, ne lui venait pas volontiers du premier mouvement à la bouche; il préféra donc prendre naturellement le chemin du mensonge.

— Essuie ces larmes, ma Luigia, dit-il en se jetant aux genoux de sa maîtresse. Jamais je ne me suis ruiné, jamais je n'ai couru après des aventurières. On m'a mis en prison parce que je l'ai bien voulu. Si j'ai laissé vendre mes meubles et mon palais, c'est qu'il me convenait qu'il en fût ainsi. J'ai mis ton amour à l'épreuve; j'ai voulu m'assurer qu'il résisterait à la perte de ma fortune, et même à l'idée d'une infidélité, car je ne fus

jamais infidèle à ma Luigia. Tous ces malheurs étaient une feinte ; mais, puisque tu as surmonté ces épreuves comme Griselidis, mon cœur est pénétré d'amour, de reconnaissance et de bonté. Je brise ton mariage avec ce jeune cuistre, j'accable ton père et ta famille de mes bienfaits, je te donne ma main et mes immenses richesses. Dans ce moment, l'intelligent Ali-Mahamud, mon serviteur turc, explique à ton père ce qui s'est passé, lui indique son devoir et aplanit d'après mes ordres toutes les difficultés. C'est pour moi seul que tu feras la polenta. Notre petite fille aura tes doigts effilés, ta belle voix de contralto et mes yeux, puisque tu le désires ainsi ; mais j'aimerais mieux qu'elle eût les tiens.

Pendant ce temps-là, le marchand turc était en conférence avec don Vitale.

— Je suis, disait-il, le plus riche négociant joaillier, non-seulement de Venise,

mais du monde entier. Je n'ai point d'enfants ; ce jeune homme m'a plu par son honnêteté, sa gentillesse et sa jolie figure. Je l'adopte ; il est désormais mon fils. Votre fille l'aime ; je vous la demande pour lui. J'ai plus de vingt millions de livres vénitiennes ; ma fortune est à Zanetto. Concluons.

— Mais, répondit le père, ce Zanetto s'est déjà ruiné deux fois. On le dit lié avec des Bohémiens, occupé de magie et possesseur d'un talisman pour ensorceler les filles et tromper les gens.

— Ce prétendu talisman, dit le Turc, est un cachet qui me sert de signature parce que je ne sais pas écrire. Le banquier Müller, le notaire Moreto, tous les gros marchands de Venise le connaissent, et ont obéi à Zanetto comme à moi-même, pendant un voyage que j'ai fait. Le doge Marino, à qui j'ai prêté quarante mille livres pour ses frais d'élection, et qui m'en doit encore vingt mille, a

pu reconnaître ce cachet et rendre quelque service à celui qui disposait de ma signature et de mon crédit. Voilà toute la magie du pauvre Zanetto.

—A la bonne heure ! Mais comment ferons-nous pour apaiser mon confrère Canapo et son fils Marcantonio?

— Ne vous en mettez pas en peine ; je saurai contenter tout le monde. Venez avec moi trouver votre confrère.

Les six Taccagni et le jeune Marçantonio, se voyant enlevés et conduits par force à bord d'un navire turc, se lamentaient ensemble et se croyaient déjà réduits à payer une rançon à quelque corsaire. Ils commençaient à s'accuser les uns les autres et à répéter comme le vieillard de Molière : « Que diable allions-nous faire dans ce canot ? » lorsqu'une gondole amena don Vitale, Ali-Mahamud et nos jeunes amants.

— Signori, dit le Turc, don Zanetto est mon fils d'adoption, et je le marie avec donna Luigia Corvino. Si vous vous opposez à mes volontés, je fais voile pour Tunis et je vous vends tous en Barbarie sur le premier marché aux esclaves. Le plus sage est donc de vous rendre de bonne grâce. Afin que le jeune Marcantonio soit indemnisé, je lui achèterai une charge d'avoué à Venise. Un grand procès, qui m'amène ici, et dont je lui confierai la direction, lui permettra de déployer son talent en chicane et lui procurera des honoraires énormes. A présent que nous sommes tous d'accord, mangeons ensemble une collation.

Le marchand frappa dans ses mains, et ses esclaves apportèrent des tapis magnifiques, et des coussins de soie sur lesquels on s'assit en cercle à l'ombre d'une tente. On servit des mangues, des bananes et toutes sortes de bons fruits venus des Indes par l'isthme

de Suez. Les esclaves versèrent des vins délicieux de Nicosie, de Candie et de Tokay. A la fin du repas, Ali-Mahamud offrit à chacun de ses convives une bague surmontée d'un rubis, et une pièce d'étoffe de Damas.

Quinze jours plus tard, le maître-autel de Saint-Zacharie était éclairé par soixante cierges, et la belle Luigia, vêtue d'une robe de soie blanche, avec une écharpe de cachemire, donnait sa main au *cavaliere* Zanetto Tomolo. Après la cérémonie, Zanetto prit le marchand turc à part, et lui dit :

— Mon père, vous avez fait de moi l'homme le plus riche et le plus heureux du monde. Je ne veux plus risquer de retomber dans le malheur par imprudence, par sottise ou par vanité. Je veux aussi mourir dans ma religion, en bon chrétien, et par conséquent je dois renoncer à la magie, malgré ses avantages. Reprenez donc votre talisman. Il me suffit d'être l'époux de ma chère Luigia. Au

lieu d'un palais, donnez-moi seulement une petite maison sur la *Rive*, et Marietta la blanchisseuse pour tout domestique.

Le Turc souriait en écoutant cela.

— Ne crains rien, mon fils, répondit-il. Ce talisman ne t'engage en aucune façon avec l'enfer. Je vais faire un dernier voyage à Trébisonde; le cachet pourra te servir pendant mon absence. A mon retour, tu me le rendras, si tu le veux absolument. Pour le reste, je trouve que tu as raison : vis modestement dans ton ménage avec ta jolie femme et la bonne Marietta.

Zanetto vécut heureux, en effet. Il se corrigea de la vanité, de la dissipation, et ne fit plus de mensonges que pour plaisanter. Un jour, pendant l'absence d'Ali-Mahamud, en passant dans le grand canal avec Luigia devant le palais Loredano, il tira de sa poche le talisman et le jeta dans l'eau; puis il embrassa tendrement sa femme, qui lui rendit

son baiser sans chercher à comprendre ce qu'il venait de faire.

Au bout de deux ans, le jeune couple avait déjà deux enfants. La petite fille avait les yeux de son père et les doigts effilés de sa maman. Quant au petit garçon, il promettait d'être égoïste, menteur, mauvais sujet et aimable comme son papa. Marcantonio fut un avoué intelligent et retors en chicane. Il gagna le procès d'Ali-Mahamud et toucha de gros honoraires.

Les Taccagni continuèrent à cultiver la lésine; mais le signor Canapo, en songeant comment Zanetto avait fait sa fortune, ne se consola jamais d'avoir donné volontairement cette précieuse lentille, source de tant de biens, qui lui avait appartenu légitimement pendant une minute, et l'on dit que le regret et le dépit avancèrent sa mort. Que Dieu daigne avoir son âme!

FLEURANGES.

I

Vers six heures du matin, par un beau jour d'automne, une carriole de campagne s'arrêta devant la poste aux chevaux de Corbeil. C'était en 1782; il n'y a que soixante ans de cela, mais les temps ont tellement changé, qu'il semble aujourd'hui que ce soit de l'histoire ancienne. Le voyageur à qui appartenait cette voiture était un jeune gen-

19.

tilhomme qui avait une figure agréable et douce, et les manières de la meilleure compagnie. Tandis qu'on attelait deux chevaux à son équipage d'osier, il s'était mis sur une borne, et regardait une nuée de pigeons voler à l'entour d'un colombier.

— Mon gentilhomme, lui dit le postillon, vous avez bien fait de vous lever matin, car je vois venir là-bas une chaise de poste qui ne trouvera pas de chevaux. La cour a passé tout à l'heure par ici ; nos bêtes sont toutes dehors ; vous avez les deux dernières.

Le postillon s'apprêtait à enfourcher son cheval, lorsque le voyageur lui fit signe d'attendre, et se mit à examiner le personnage qui descendait de l'autre voiture. C'était un beau garçon, jeune aussi et vêtu à la dernière mode, avec le frac à l'anglaise, les bottes à retroussis, et le petit chapeau lampion penché sur l'oreille droite.

— Quel diable de contre-temps! disait

ce jeune homme ; cela est fait pour moi. Il faut que le roi revienne justement de Fontainebleau ce matin ! Et ces maudites gens qui ne veulent pas marcher parce que leurs chevaux ont déjà doublé la poste ! Monsieur, poursuivit-il en s'adressant au premier voyageur, vous êtes bien heureux de ne pas rester en route. Je donnerais dix louis de bon cœur pour être sûr d'entrer à Paris avant midi.

— Monsieur, répondit le maître de la carriole, il ne tient qu'à vous de partir avec moi. Montez dans ma mauvaise voiture, et je vous conduirai jusqu'au prochain relais, ou même jusqu'à Paris, si cela vous convient. Votre valet de chambre se chargera de ramener votre chaise aussitôt qu'il y aura des chevaux.

— Vous me rendez un véritable service, monsieur. J'accepte votre proposition avec empressement.

Le second voyageur donna des instructions à son laquais et monta dans la carriole, qui roula sur le pavé d'un train qu'elle n'avait jamais connu dans son pays. Le postillon sagace, animé par la perspective d'un double pourboire, pensa, tout en galopant, à la double ration de vin que son estomac y gagnerait, et les pauvres chevaux, qui ne gagnaient que des coups d'éperon, jouaient des jambes sans songer à rien.

Pendant ce temps-là, les deux voyageurs, assis côte à côte, gardaient un silence profond, qui dura quelques minutes.

— Monsieur, dit enfin celui qui avait accepté une place dans la carriole, une affaire importante m'appelle à Paris.

— Je le devine aisément, monsieur; la discrétion seule m'empêche de vous demander ce que c'est.

— Vous avez raison de ne pas me presser de questions, car j'ai si grande envie de

réussir dans mes projets que j'ai juré, par prudence, de garder un inviolable secret jusqu'au moment d'où dépend le bonheur de ma vie.

— Je respecte vos secrets et la réserve dont vous vous faites un devoir. Mais vous êtes amoureux, ou je me trompe fort.

— Il est vrai, je suis amoureux. C'est un projet de mariage qui me met en campagne. Je tremble que des obstacles ne viennent s'opposer à mes désirs, et vous savez qu'il en sort toujours de terre par centaines...

— En effet, j'ai peine à concevoir qu'un mariage s'achève, tant il y a de motifs pour qu'il manque. La jeune personne est jolie, sans doute?

— Charmante. Je ne l'ai jamais vue, mais voici son portrait.

— Si le peintre n'est pas un flatteur, elle doit être belle.

— Le peintre est resté bien au-dessous de

la vérité. Ce qui n'est pas visible dans le portrait, c'est la grâce, l'esprit, le mérite de cette jeune fille. Elle est de bonne maison, et riche héritière, ce dont je me réjouis, parce que je dois à cela l'aide de ma famille pour me la faire obtenir. Par instants je voudrais qu'elle fût moins riche, afin de me voir plus sûrement agréé. On la dit fière, indifférente à ces compliments vulgaires que les hommes prodiguent à tous les beaux visages. En deux mots, voici l'histoire : cette jeune personne demeurait en Picardie; elle est fille d'un intendant des finances. Ayant perdu son père et sa mère à trois mois d'intervalle, elle vient d'arriver à Paris, chez sa tante, la marquise de Champré, qui se trouve être une ancienne amie de mon tuteur. La tante me destine ce trésor. Il y a, dit-elle, une demi-douzaine de prétendants; mais ces rivaux ne doivent pas m'inquiéter, puisque j'ai son appui. Malgré cette assurance,

je tremble que la place ne soit déjà prise. La marquise m'écrit en m'envoyant ce portrait, et me fait un éloge si grand de sa nièce, que ma tête se monte. Je réponds que je pars, et l'on m'attend ce matin pour le dîner, où mon couvert sera mis auprès de mademoiselle de la Noue (c'est le nom de ma future). Vous comprenez, mon cher ami, combien il est important que je sois exact au rendez-vous.

— Mon histoire ne ressemble guère à la vôtre. J'habite depuis mon enfance un petit château situé près de Nemours. Je suis fils unique, et mes bons parents, qui ne sont pas bien riches, ont fait de grands sacrifices pour me donner une éducation complète. Je voudrais répondre à leur désir de me voir prendre quelque emploi, et je maudis mon caractère paresseux, qui ne m'en laisse pas le courage. J'ai en horreur les sollicitations, les placets, toutes les affaires qu'il faut en-

lever par force ou par ruse. On parlait sans cesse, dans ma famille, de la nécessité pour un jeune homme de faire son chemin, d'employer le crédit de ses amis et de voir le monde. Au dernier voyage de la cour à Fontainebleau, on m'a recommandé à madame de Polignac. Je ne sais pas résister aux ordres des gens qui m'aiment; ce matin, je suis donc parti avec cette carriole et deux cents louis pour aller chercher fortune à Paris, où mes parents s'imaginent déjà, du fond de leur campagne, que je vais trouver comme vous une héritière à épouser sur ma bonne mine.

Après s'être donné réciproquement ces preuves de leur inviolable discrétion, nos voyageurs causèrent ensuite de leurs anciennes amours, qui ne remontaient pas bien haut, de leurs débuts dans le monde, de la chasse, et de cent autres choses générales ou particulières, en sorte qu'avant d'arriver

à Paris ils n'étaient pas sûrs de ne pas être amis depuis longtemps. L'amoureux, qui s'appelait M. de Tillemont, se prétendait allié par sa grand'mère à une branche cadette des fameux Lamarck des Ardennes. Le propriétaire de la carriole, chevalier de Fleuranges, croyant descendre du maréchal de ce nom, qui était Lamarck, ils décidèrent qu'ils devaient être pour le moins cousins au vingtième degré, ce qui augmenta fort la sympathie qu'ils avaient déjà l'un pour l'autre. Ils se promirent de loger ensemble à la même auberge, et de se conter chaque soir leurs amours, leurs succès et leurs peines.

Les moments s'écoulèrent rapidement au milieu de ces conversations. Bientôt les voyageurs découvrirent au loin les tours de Notre-Dame et celle de Saint-Jacques-la-Boucherie; leurs regards se perdirent dans cet océan de dômes et de toits qu'on nomme Paris, vaste boîte de Pandore où il fait bon

vivre pour celui qui apporte beaucoup d'argent, de la jeunesse et de la santé, toutes choses que l'on y peut dépenser plus lestement que partout ailleurs. Environ à deux cents pas de la barrière, nos jeunes gens remarquèrent un cavalier qui, mettant la main sur ses yeux en guise de visière, sembla les reconnaître et vint se placer devant la voiture, en ordonnant au postillon d'arrêter :

— Messieurs, dit ce cavalier, l'un de vous n'est-il pas M. de Tillemont?

— C'est moi, répondit l'amoureux.

— N'êtes-vous pas attendu à midi chez mademoiselle de la Noue?

— En effet, monsieur, je suis attendu pour le dîner.

— A merveille. Soyez assez bon, monsieur, pour mettre pied à terre; il faut que je vous dise deux mots en particulier sur l'affaire qui vous occupe. Je vous demande mille pardons de mon importunité.

Les voyageurs étant descendus de la voiture, l'inconnu donna son cheval à garder au postillon, et emmena les deux amis par un chemin de traverse, en disant que Fleuranges n'était pas de trop dans la conférence. Pendant le moment de silence qui précéda l'explication, les jeunes gens toisèrent des yeux l'étranger, qui paraissait préparer son discours. C'était un homme de trente-cinq ans au moins, large des épaules et maigre de visage, avec des traits assez beaux, où les orages d'une jeunesse tumultueuse avaient laissé quelques sillons. Il marchait d'un pas ferme et le haut du corps en avant.

— Messieurs, dit-il en s'arrêtant au pied d'un arbre, ma proposition va vous sembler étrange. Pour adoucir autant qu'il est possible ce qu'elle a de brutal, il faut d'abord que je vous décline mes noms et qualités. Je suis le baron de Saint-André ; j'aurais trente

mille livres de revenu si je n'avais pas mangé les deux tiers de mon capital. L'âge des folies commence à se passer, je me range, et je veux faire une fin, comme on dit. Mon ami le marquis de Condorcet, ce savant philanthrope, m'a offert de m'introduire auprès de mademoiselle de la Noue, jeune fille accomplie, orpheline, et par conséquent libre de choisir un mari à son goût. J'ai vu la jeune personne; elle a charmé mes yeux, comme dirait M. Dorat. J'allais prier M. de Condorcet de la demander pour moi, lorsque, hier au soir, on m'annonce que la famille attend un prétendu qu'elle favorise. Je respecterais l'autorité d'une mère, mais celle d'une tante n'a pas le même poids. Je demande qui est mon rival, d'où il vient, à quelle heure il arrive; je fais seller mon cheval, je cours au-devant de vous. Je suis assez heureux pour vous rencontrer. Vous êtes joli garçon et galant homme; vous me

trouveriez ridicule si je vous priais de renoncer à vos prétentions ; de mon côté, je ne veux rien rabattre des miennes. Accommodons-nous ensemble : échangeons un petit coup d'épée, au premier sang. Le blessé, couché dans son lit pour une quinzaine de jours, sera bien forcé de céder la place à l'autre ; il aura l'honneur sauf ; point d'affront à supporter. Le vainqueur fera de son mieux pour plaire, et, s'il est écouté, à lui la demoiselle et la dot. Je sais bien que ma proposition n'est point régulière ; il nous manque les quatre témoins de rigueur pour un duel ; mais considérez que le temps presse, et que vous avez plus beau jeu que moi, puisqu'on vous attend à midi. J'ai fait comme j'ai pu ; peut-être aussi serez-vous bien aise de vous débarrasser de moi, car je serai un rival tenace et incommode qui vous donnera du souci. Acceptez la partie que je vous offre, et, dans un moment, l'un de nous deux

aura le champ libre. Qu'en pensez-vous?

— En vérité, répondit Tillemont, tout cela me semble comique ; mais je trouve en vous un rival comme je les aime. On est exposé à tirer l'épée pour des bagatelles si légères, que c'est une bonne fortune que de se battre pour une affaire de conséquence. Je suis à vos ordres.

— Messieurs, interrompit Fleuranges, puisque vous êtes de si bonne composition, que ne jouez-vous la partie à croix ou pile?

— Oh! reprit Saint-André, ce serait absolument contraire à mes principes ; il faut une part au hasard et une autre à l'adresse. De grâce, soyez notre témoin, et ne cherchez pas à déranger nos plans. M. de Tillemont est engagé d'honneur ; ce terrain paraît sec, uni, excellent. Nos épées me semblent de la même longueur. Il n'y a pas ici d'indiscret ; ôtons nos habits ; ce sera fini dans un moment. Je ne vous cache pas que je crois

avoir en ma faveur les probabilités, ayant contracté l'habitude de toucher mon homme à la première botte; mais, Dieu merci, je n'ai jamais tué personne. Pour une petite saignée votre ami en sera quitte. D'un côté l'avantage de la jeunesse, les agréments de la figure, la fortune, l'appui de la famille; de l'autre, l'âge, l'expérience, un peu de bien jouer: en bonne justice, je dois blesser mon adversaire. A vingt ans on est trop jeune pour se marier; il faut laisser cela aux gens qui ont la trentaine bien sonnée. Allons, cher monsieur, me voici en garde.

En parlant ainsi, Saint-André tâtait le terrain avec son pied, pesait son épée dans sa main, choisissait la bonne place, et relevait la manche de sa chemise. Fleuranges, remarquant dans la physionomie de cet homme une expression singulière d'énergie et de résolution, en augura mal pour son compagnon de voyage. Il se tint près des

combattants, déterminé à percer de son épée celui qui s'aviserait d'employer quelque ruse interdite par les lois du duel; mais il fut bientôt rassuré sur la loyauté de l'un et l'habileté de l'autre. Tillemont para le mieux du monde cette première botte si vantée d'avance. Saint-André, un peu étonné de trouver un adversaire aussi adroit, se mit sur la défensive; deux fois il rompit d'une semelle devant une pointe menaçante qui venait effleurer sa poitrine. Pas un muscle de son visage ne bougeait. Enfin, un éclair partit de ses yeux gris. Fleuranges vit une espèce de sourire animer cette figure impassible, et Tillemont tomba frappé dans la poitrine.

— Mes amis, dit le blessé, je suis un homme mort.

— Vous l'avez tué, monsieur, s'écria Fleuranges.

— Cela est fâcheux, dit Saint-André,

vraiment fâcheux, je n'ai pas pu mesurer mon coup; il eût mieux valu qu'il ne sût pas si bien tirer l'épée. La botte a été profonde; mais il en reviendra, j'espère. Il respire librement; point de sang dans la bouche, il en reviendra. Remettons-lui son habit. Il peut marcher; tout va bien. Retournez à votre voiture; moi, je m'esquive. Où le conduisez-vous?

— A l'hôtel d'Angleterre, rue Richelieu.

— Dans une heure, j'y serai avec un chirurgien.

Le blessé, soutenu par son témoin, se traîna comme il put jusqu'à la voiture.

Le chevalier de Fleuranges, le pressant dans ses bras, l'interrogeait avec anxiété en tâchant de lui donner des espérances; mais les yeux éteints du malheureux Tillemont, la pâleur du visage, le trouble des idées et l'accent solennel de la voix, prouvaient assez que le pauvre jeune homme descendait

à grands pas ce penchant terrible d'où le passé n'est plus qu'un rêve confus et l'avenir un abîme.

— Point de questions, chevalier, dit-il; je suis perdu. Prenez ces papiers, envoyez-les à ma famille. Croyez-vous en Dieu?

— Oui, vraiment.

— Tant mieux! Faites dire une messe pour moi. Défiez-vous des maximes nouvelles; ne vous battez jamais pour des misères. Ah! cher Fleuranges, je n'ai pas encore vingt et un ans... Heureusement, cela n'est pas arrivé du vivant de ma mère! Surtout, ne souffrez pas d'autopsie; que l'on respecte mon corps. C'est assez, ne me parlez plus.

A peine arrivé à l'hôtel d'Angleterre et couché sur un lit, l'infortuné fut pris d'une suffocation et s'évanouit. Le baron de Saint-André entra dans la chambre pour lui voir rendre le dernier soupir, et le chirurgien

n'eut autre chose à faire qu'à constater le décès.

— M. le baron, dit Fleuranges, voilà donc le résultat de vos beaux calculs?

— Vous me voyez aussi surpris qu'affligé, répondit Saint-André. Je vous assure qu'il y avait dix chances contre une pour qu'il n'eût qu'une blessure légère. C'est un accident imprévu.

— Allez, vous auriez mieux fait de dormir jusqu'à midi que de vous lever pour cette besogne déplorable.

— Je n'en sais rien, chevalier; après tout, il était mon rival. Ne perdons pas la tête; je ne puis pas aller moi-même annoncer ce chef-d'œuvre à mademoiselle de la Noue et à sa tante. Veuillez vous charger de porter la nouvelle tandis que je m'occuperai des préparatifs de l'enterrement.

Sans prendre le temps de changer d'habits, le chevalier demanda un fiacre et se fit

conduire à la rue de Vendôme, où demeurait la marquise de Champré. Le cœur lui battait violemment lorsqu'il posa la main sur le marteau de la grande porte; en traversant la cour de l'hôtel, ses idées étaient encore confuses, et il ne savait comment tourner ses phrases pénibles de condoléance. Un vieillard en uniforme de commandeur accourut sur le perron, et, voyant un jeune homme équipé en voyageur, il s'écria :

— C'est lui ! madame la marquise, voici notre neveu.

Puis il descendit les marches et embrassa le chevalier.

— Bien, mon ami, dit le commandeur; vous êtes de parole. Le couvert est mis. Que je vous regarde un peu. Ah ! il y a de jolis cavaliers en province !... L'œil en amande, la taille dégagée, la jambe belle : vous serez mon neveu, je vous en réponds. Vous allez

voir la petite divinité qu'on vous destine ; elle est là. Comptez sur moi, je vous mettrai à votre aise.

Fleuranges n'avait pas la force de porter le coup funeste à ce bon vieillard, et plus on le caressait, plus il perdait courage. Enfin, le commandeur le prit par le bras et l'emmena dans le salon, où il lui fallut non-seulement baiser les deux joues de la tante, mais aussi la main de mademoiselle de la Noue, ce qui acheva de lui rendre toute explication impossible. Il va sans dire que la demoiselle devint fort rouge pendant cette cérémonie. Elle baissa les yeux devant le regard de Fleuranges, qui procédait à une inspection de sa personne, et répondit à ce regard par une mine choquée qui semblait dire :

— Je ne suis pas encore votre femme.

Fleuranges convint, à part lui, de la grâce de *sa future*. Il admira les yeux bleus,

les sourcils bien arqués et la fine taille de la jeune personne. C'était une vraie beauté selon le goût d'alors, avec le nez un peu retroussé du bout, le visage rond, la bouche en cerise, la peau d'une blancheur éclatante, la physionomie mutine et le pied imperceptible accompagné du talon rouge.

— Me pardonnez-vous, mesdames, dit le chevalier, de me présenter en négligé?

— Votre impatience vous excuse, interrompit le commandeur. Cet habit de cheval est fort galant. Nous autres qui n'avons pas voyagé aujourd'hui, nous avons eu le loisir de nous parer. Savez-vous combien de temps on a mis à faire cette haute coiffure toute chargée de fleurs? Trois heures, mon neveu, pas une minute de moins. Franchement, que pensez-vous de cet échafaudage ?

— Cela me semblera charmant quand mes yeux y seront habitués.

— Monsieur, dit la jeune fille, on ne sau-

rait critiquer plus obligeamment ma coiffure.

— Je ne parle que de la mode, mademoiselle, et si on me demandait ce que je pense de votre personne, je ne craindrais pas de m'exprimer avec une entière franchise.

— Vous lui confierez cela dans votre premier tête-à-tête, reprit le commandeur.

— Henriette, dit la marquise, vous avez un défaut dont il faut vous corriger. C'est de ne pas croire à la bienveillance des gens. Quand on vous dit qu'on vous trouve aimable et jolie, pourquoi supposer qu'on n'en pense rien? Vous ferait-on des compliments si on vous trouvait laide? Défaites-vous de ce petit reste de province. Mon cher Tillemont, je parle sincèrement, moi. Vous êtes un gentil garçon, et vous avez un air tout à fait parisien, je dirai même de cour. N'est-ce pas vrai, commandeur?

— Absolument de cour.

— Il ne ressemble pas à feu son père.

— Non, mais à sa mère davantage.

— Médiocrement. Çà, vous êtes descendu à l'auberge? Il faudra venir chez nous ce soir. J'ai tout un étage de libre, une écurie pour vos chevaux. S'il vous convenait de loger ici avec votre femme, j'en serais bien aise... Henriette aime la comédie italienne; je lui donne ma loge. Il y fait un chaud!... Je ne puis plus aller au spectacle. Vous devez mourir de faim. Commandeur, demandez si on nous sert.

La marquise était une grosse petite femme, légère d'esprit, mais bonne et sensée. Fleuranges n'eut pas besoin de recourir aux subterfuges d'Érasme dans la comédie de *Pourceaugnac*, car madame de Champré lui fit peu de questions sur sa famille. Le diner étant servi, on se mit à table. La conversation fut animée par une gaieté cordiale. Les grands parents, selon l'usage dans ces en-

trevues embarrassantes, firent tous les frais. Le commandeur ne manqua pas l'allusion fine au bonheur prochain des jeunes époux. Fleuranges se montra empressé sans affecter une passion qu'il n'avait point, et mademoiselle Henriette conserva son petit air boudeur. Après le dîner, on proposa un tour de jardin. Les dames demandèrent leurs cannes, et le commandeur eut soin de donner le bras à la marquise, pour laisser les jeunes gens causer à leur aise.

— Monsieur, dit Henriette, est-il vrai, comme vous l'avez écrit à ma tante, que vous soyez tombé amoureux de moi en voyant mon portrait?

— Puisque je l'ai écrit, il faut que ce soit la vérité, mademoiselle; cependant je dois confesser que, pour être tout à fait amoureux, j'ai besoin d'avoir un peu d'espoir de plaire.

— Quoi qu'en dise madame la marquise,

ces choses-là méritent bien qu'une fille sage se les fasse répéter deux fois avant d'y croire.

— Rien de plus juste, mademoiselle...

— Je dois vous avertir aussi qu'il me paraît fort difficile d'aimer. L'amour se connaît, dit-on, à un grand trouble, à des insomnies, à des battements de cœur, à des langueurs et de l'ennui. Je n'éprouve rien de toutes ces choses.

— C'est que vous ne m'aimez pas encore.

— Et si cela ne vient pas?

— Nous ne nous marierons point.

— Vous me rassurez. Ma tante voudrait suivre une marche tout opposée. Elle souhaite qu'on se marie d'abord, et qu'on s'aime ensuite, si l'on peut. Je vous avoue que je me révolterais contre une volonté aussi contraire à mes sentiments. On me reproche beaucoup mon indifférence ; on l'appelle de

l'orgueil, de la froideur, du caprice. Les noms n'y font rien. Je suis comme cela. Qu'on me fasse sortir de cette indifférence, je ne demande pas mieux; mais vous trouverez bon que j'attende cette révolution dans mes idées avant de prendre un mari.

— Votre conduite me paraît tout à fait sage. Je n'ai pas plus envie d'épouser une femme qui ne m'aime point, que vous de prendre un mari qui vous déplaise. Nous nous entendrons parfaitement, et déjà cette prudence me donne une estime pour vous dont je voudrais pouvoir vous inspirer la pareille.

— Il y a une certaine dose d'estime que l'on doit à tout le monde, à moins de raisons pour la refuser; mais de l'amour, je n'en veux avoir que pour une seule personne dans ma vie. Des vertus, du mérite, de grandes qualités, quelque belle action...

— Je vois que vous n'aimerez pas à la lé-

gère, mademoiselle. Les héros sont rares, et vous risquez d'attendre longtemps.

— J'attendrai, monsieur; je ne suis pas pressée d'être pourvue, comme dit ma tante. Mais peut-être vous désirez trouver une femme dans les vingt-quatre heures, afin de choisir avec soin et discernement?

— Mademoiselle, si vous m'accablez de votre ironie, la partie ne sera pas égale entre nous, car je ne sens pour vous que de la sympathie. Si vous voulez un héros pour mari, je ne suis pas votre affaire ; je ne désire pas non plus une héroïne. Il me faudrait une femme simple, d'une humeur douce, un peu enjouée s'il est possible; je la laisserais libre et ne lui demanderais, en retour de ma tendresse et de ma confiance, que de la bonté, de la complaisance, et le soin de me distraire par un peu de musique dans mes jours de mélancolie. Voilà ce que j'aurais souhaité; mais les morts ne se marient pas...

— Que dites-vous donc ?

— Je dis que mon heure est sonnée, et que je vais, hélas ! vous quitter pour toujours.

L'arrivée des grands parents interrompit cette conversation au grand regret d'Henriette, qui eût voulu éclaircir le sens mystérieux des paroles de Fleuranges.

— N'est-ce pas trois heures qui sonnent ? dit le chevalier ; une affaire pressée réclame ma présence loin d'ici.

— Bah ! s'écria la marquise ; restez donc, mon neveu ; mes gens iront chercher vos bagages.

— Impossible, madame, je n'ai pas une minute à perdre ; excusez-moi, je suis obligé de partir à l'instant. Il s'agit d'une affaire dans laquelle ma présence est de rigueur.

— Et où allez-vous ?

— A l'hôtel d'Angleterre, rue Richelieu.

— Laissez-le faire ; la jeunesse a besoin de mouvement, dit le commandeur.

Fleuranges salua les dames d'un air qui ressemblait à un adieu, et sortit à grands pas accompagné du commandeur, qui le conduisit jusqu'à la porte de la rue.

— Jeune homme, lui dit à l'oreille le bon vieillard, où allez-vous? Confiez ce petit secret à un ami.

— Cher monsieur, je vais me faire ensevelir.

— Que diable est cela? ensevelir !

— Oui, commandeur, reprit le chevalier avec emphase ; apprenez que j'ai été blessé mortellement en duel, ce matin à neuf heures, dans la plaine de Gentilly. On m'a porté à l'hôtel d'Angleterre, où j'ai rendu l'âme à dix heures et demie. Avant d'aller en terre, j'ai obtenu la permission de venir voir ma prétendue ; elle est charmante, et je pars désolé de quitter ce monde. Le délai expire

dans un instant; la bière et le linceul sont à côté de mon lit; le prêtre s'avance pour veiller près de mon corps et m'asperger d'eau bénite. Demain, venez à mon convoi et faites une prière pour le repos de mon âme. Adieu, commandeur.





II

Dans le siècle dernier comme dans le nôtre, la plupart des mariages n'étaient que des contrats de vente où les familles et les notaires trouvaient leurs convenances, au grand préjudice des jeunes filles. Mademoiselle de la Noue, n'ayant pas à craindre le despotisme paternel, était excusable de vouloir choisir elle-même, et selon son goût,

celui à qui devaient appartenir sa fortune et sa personne. Le temps prescrit pour son deuil était écoulé ; à peine arrivée à Paris, précédée par le titre prestigieux de riche héritière et de jolie femme, elle éveilla de tous côtés la convoitise. On ne l'avait encore vue nulle part, et déjà trois personnages de distinction avaient demandé sa main pour des parents ou des amis. M. de Condorcet avait parlé au commandeur en faveur de Saint-André ; madame de Muy, veuve d'un ancien ministre, avait présenté chez la marquise son cousin, M. de Béville, et M. de Miroménil, attaqué d'une maladie mortelle, promettait cent mille écus sur son testament si on voulait donner mademoiselle de la Noue au comte de Noyon, son protégé. La marquise répondit que sa maison était ouverte à tous les jeunes gens de bonne compagnie, que la main d'Henriette appartiendrait à celui qui réussirait à plaire ;

mais elle annonça aussi qu'elle attendait un quatrième concurrent, dont elle favorisait les prétentions, sans vouloir pourtant contraindre en rien sa nièce.

Mademoiselle de la Noue avait accueilli Saint-André avec une politesse froide, Béville avec un dédain majestueux, et M. de Noyon avec des railleries. Saint-André, qui avait plus d'esprit que les deux autres, se crut préféré ; la fermentation se mit dans sa tête, non par amour, mais par envie d'épouser une dot d'un million ; c'est alors qu'il imagina cette expédition qui coûta la vie au pauvre Tillemont, et qui conduisit le chevalier de Fleuranges chez la marquise, comme on l'a vu au chapitre précédent.

La plaisanterie était plus à la mode en ce temps-là qu'aujourd'hui. Celle que le chevalier s'était permise sur un triste sujet avait son excuse dans la légèreté du siècle, et d'ailleurs Fleuranges n'en déplorait pas

moins sincèrement la mort de son compagnon de route. En quittant mademoiselle de la Noue, il ne se crut nullement encouragé à poursuivre le rôle de prétendu ; c'est pourquoi il laissa au hasard le soin de débrouiller l'intrigue. Pour faire connaître au lecteur les suites de cette affaire, nous l'introduirons dans le salon de madame de Champré.

— Monsieur mon beau-frère, disait la marquise tout en parfilant, vous croyez donc que nous avons reçu la visite d'un revenant?

— Madame ma belle-sœur, répondit le commandeur, je ne sais ce que j'en dois croire, mais je n'ai point rêvé ce que je vous dis. Hier, quand vous avez envoyé chez M. de Tillemont, ne vous a-t-on pas répondu que ce jeune homme était mort? Ne suis-je pas allé ce matin à l'hôtel d'Angleterre ? N'y ai-je pas vu un catafalque, des cierges, un

cercueil, et puis le service à Saint-Roch? Le valet de chambre du défunt ne m'a-t-il pas dit l'avoir enseveli lui-même? Cet homme n'est-il pas resté pleurant derrière le char jusqu'au cimetière, où j'ai conduit le mort, et où je l'ai vu mettre en terre, comme je vous vois à présent hocher la tête et me regarder d'un air de pitié?

— Vous avez eu la berlue, mon frère. Votre esprit baisse, je vous en donne avis.

— Vertudieu! madame, je vous dis que j'ai vu tout cela. Suis-je le premier à qui ces aventures soient arrivées? Notre grand-père ne nous a-t-il pas raconté que le maréchal de Gassion avait été averti de sa fin tragique par un fantôme? N'y a-t-il pas cent histoires de ce genre dans tous les pays?

— Ce sont des sornettes que ces histoires-là.

— Comme il vous plaira. Expliquez-moi donc alors cette affaire-ci. Pourquoi M. de

Tillemont n'est-il plus revenu depuis hier? Qui ai-je mis en terre ce matin? Où vos gens ont-ils pris la réponse qu'ils vous ont rapportée? Où ai-je été prendre moi-même ce que le jeune homme m'a dit en me quittant?

— Le voici : Henriette, avec ses façons orgueilleuses, a maltraité M. de Tillemont. Le jeune homme s'est rebuté. Sa réponse, en vous quittant, signifiait qu'il ne voulait plus revenir. Vous l'avez prise au pied de la lettre. Un homme est mort à l'auberge, et vous avez cru que c'était lui. Quant à mon valet François, c'est une bête.

— Le temps donnera raison à l'un de nous.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et mademoiselle de la Noue parut en grands habits de deuil.

— Madame, s'écria-t-elle, on veut en vain me le cacher, M. de Tillemont est mort!

Son âme est venue me l'annoncer elle-même avant de quitter ce monde pour toujours. Un rêve me l'a confirmé cette nuit. N'espérez pas tromper la douleur de sa fiancée. Je saurai donner à sa cendre les larmes que je lui dois.

— Ma nièce, dit la marquise, on ne vous cache rien du tout. Nous hésitons à dire que votre futur est mort, parce que cela paraît incroyable. Pour moi, je pense qu'au lieu de le pleurer avec tant d'empressement, vous auriez mieux fait d'être gracieuse hier et de le bien traiter.

— N'allez-vous pas brusquer encore cette pauvre petite? s'écria le commandeur indigné.

— Ma nièce, reprit la marquise, vous n'aimiez point M. de Tillemont. Il n'était pas votre mari, et rien ne vous oblige à jouer la veuve du Malabar.

— Vous pouvez insulter à ma douleur,

madame; je la renfermerai en moi-même.

— On n'a pas d'idée d'une telle barbarie, dit le commandeur. Pourquoi pleurerait-elle si elle n'avait pas de chagrin?

— Parce que le noir lui sied. Vous n'entendez rien aux femmes.

— Vous me feriez damner. Ainsi donc, Tillemont n'est pas mort? je n'ai pas été à son convoi ce matin?...

— A son convoi! dit Henriette en tombant dans un fauteuil; vous voyez bien qu'on me cachait cet affreux malheur!

— Non, reprit le commandeur, il n'est rien arrivé. J'ai la berlue; et tenez, marquise, ce qui sort des yeux de cette enfant, sont-ce des larmes, oui ou non?

— Ce sont des larmes. Ne vous fâchez pas, mon frère. Je ne trouve pas mauvais qu'elle pleure, si cela peut l'amuser. Je ne la gronde point. A son âge, on a parfois le besoin d'être éplorée, de laisser le blanc et

le rose pour mettre une robe noire et à queue, car elle est à queue, cette robe de deuil.

— C'est une persécution, murmura Henriette en sanglotant. Après m'avoir reproché mon indifférence, on me fait un crime de ma douleur ; mais je vous déclare que je regarde M. de Tillemont comme mon époux.

Mademoiselle de la Noue sortit tout en pleurs, et remonta dans sa chambre, laissant le commandeur quereller la tante, qui se remit à son parfilage. Cependant l'aventure surnaturelle avait fait quelque bruit dans Paris. Le soir, le salon de la marquise fut empli de gens pressés de connaître cette histoire. Trois vicomtes, six chevaliers et une douzaine d'abbés l'apprirent par cœur afin de la porter à tous les soupers. La mort de Tillemont étant certaine, on ne douta pas que le trépassé ne fût revenu faire sa

cour ; le juste désespoir de sa fiancée compléta si bien le roman, qu'on n'eut pas le temps de dire un mot des pièces nouvelles, ni d'un jeune musicien appelé Cherubini, qui débutait alors à Paris.

Tandis qu'on raisonnait chez la marquise sur l'apparition du fantôme, Fleuranges et Saint-André causaient ensemble dans un café, les coudes sur la table, aux prises avec un bol de punch.

— J'en conviens , disait le baron , les choses s'enchevêtrent singulièrement. Ce qui déroute mes prévisions, c'est de voir cette jeune fille se mettre dans l'esprit de pleurer un prétendu qu'elle n'aimait pas. Cela trompe la transcendance de mes calculs.

— Et vos calculs seront toujours trompés, répondit Fleuranges. La vie ne roule pas sur des probabilités, mais, au contraire, sur des exceptions. Le pavé où votre pied se pose

entre mille autres, l'atome que vous respirez à chaque souffle de vos poumons, tout n'est qu'exception, jeux du hasard, ou plutôt la volonté mystérieuse de la Providence.

— Savez-vous jouer au trictrac? reprit Saint-André.

— Fort mal.

— N'importe; vous savez que les dés donnent six fois le nombre sept contre une seule fois le nombre douze ou *sonnez*. Eh bien! celui qui a pour lui le chiffre sept ne doit-il pas battre six fois pour une l'adversaire qui demande le sonnez? Buvez, et répondez à cela.

— Baron, la vie et le trictrac sont deux choses. On croit avoir les sept pour soi quand il faudrait amener le sonnez. Là est le vice de votre système. Peut-être, hier, les six chances favorables étaient-elles pour vous dans le cours naturel des événements. La

jeune fille dédaigneuse était fort disposée à mal accueillir M. de Tillemont, qu'elle pleure aujourd'hui pour s'amuser.. Vous vous levez matin ; vous risquez un coup d'épée, vous vous mettez sur la conscience la mort d'un homme, et vous amenez le chiffre douze, qui ne voulait pas sortir. Où est la table de Pythagore qui enseigne à lire dans le cœur des femmes ? Autant vaudrait méditer sur la girouette que de vouloir les deviner. Prenons-les comme elles se montrent : tendres aujourd'hui, plus dures que des rochers le lendemain, capricieuses comme la fortune, courant après celui qui ne les cherche point, fuyant celui qui est assez fou pour s'attacher à leurs pas, dépensant leur malice contre le prétendu amené par la famille, et pleurant l'amoureux transi qu'elles croient dans la tombe et qui se réchauffe avec du punch.

— Cela n'empêche point que l'énergie

domine la faiblesse, que l'homme cherche son bien-être et fuit la douleur, et qu'étant guidé par ses intérêts, éclairé par son jugement, et inspiré par le génie de ses passions, celui qui est fort et habile doit triompher de tous les obstacles.

— Vous lisez Helvétius : c'est un bel esprit; mais, à son compte, nous ressemblerions trop à des machines composées d'une soupape qui s'ouvre pour le plaisir et se ferme pour la douleur. M. de Tillemont a fermé la soupape à tout jamais. Voilà comme vous feriez l'oraison funèbre de ce pauvre garçon?

— Pas autrement.

— Eh bien! contez-moi les plans que votre science et vos chiffres vous suggèrent.

— Mon projet est bien simple. J'ai l'avantage sur Béville, qui est un fat, et sur ce lourdaud de Noyon. J'attends que mademoi-

selle de la Noue ait fini de pleurer. On ignore que j'ai tué Tillemont. Je continue à me montrer assidu auprès de la jeune personne ; je la subjugue par l'ascendant de l'être fort et passionné sur l'être délicat et sans défiance. Je l'épouse, et me voilà satisfait.

— Grand bien vous fasse. Allons dormir.

Fleuranges, qui ne connaissait personne à Paris, se lia volontiers avec Saint-André de cette amitié dont la dissipation est le principal aliment, et ils coururent ensemble la ville, les théâtres et les cabarets.

Au bout de trois jours, à l'instant fixé dans ses calculs pour son retour chez madame de Champré, Saint-André demanda ses plus beaux habits et confia sa tête à un habile perruquier. Fleuranges, pendant ce temps-là, rôdait dans les rues sans songer à rien. Le hasard et sa fantaisie le menèrent au delà des barrières devant une grille

ouverte au public. C'était le cimetière du Père-Lachaise. Le chevalier s'y promenait agréablement, et pensait quelque peu à la mort, ainsi que le lieu l'y conviait, lorsqu'il aperçut au détour d'un sentier une jeune dame vêtue de noir et agenouillée sur une tombe dans la pose la plus gracieuse du monde. Par respect pour la douleur de cette inconnue, il allait se retirer doucement, lorsqu'au bruit de ses pas elle leva les yeux sur lui et poussa un cri plaintif de l'air d'une personne qui s'évanouit. Le chevalier, voulant la secourir, mit un genou en terre et souleva la dame entre ses bras ; il reconnut alors mademoiselle de la Noue.

— Ah ! monsieur, dit-elle en ouvrant ses beaux yeux, vous n'êtes donc pas mort ?

— Hélas ! non, mademoiselle.

— C'est fort mal à vous ; mais que signifie ce tombeau où votre nom est gravé ?

— Ce tombeau est celui de Tillemont,

et moi je suis le chevalier de Fleuranges.

Henriette se dégagea aussitôt des bras du chevalier, et se remit d'un bond sur ses pieds.

— M'expliquerez-vous ce mystère, monsieur? Dans quel but vous êtes-vous joué d'une famille respectable en usurpant un nom qui n'était pas le vôtre?

Fleuranges raconta la vérité tout entière, la rencontre de Saint-André, le duel, la blessure du pauvre Tillemont. Il avoua ensuite qu'il n'avait pas eu le courage de désabuser le commandeur, et qu'il s'était tiré brusquement d'affaire par une plaisanterie et une fuite précipitée.

— Mademoiselle, ajouta Fleuranges, je vois sur votre visage que vous ne me pardonnez pas d'être vivant. Peut-être craignez-vous le ridicule d'une aventure surnaturelle qui se termine par une simple méprise; mais il y a moyen de s'entendre. Faites comme si j'étais mort. Dans peu, je

quitterai Paris. L'adieu que je suis prêt à vous faire sera le même que si la tombe nous séparait réellement.

— Monsieur, reprit Henriette, on ne laisse pas les gens pleurer et porter le deuil quand on n'est point mort. Me voilà si troublée à présent, que je ne sais plus où j'en suis.

— De grâce, permettez que je vous aide à vous reconnaître dans vos sentiments. Lequel pleuriez-vous des deux Tillemont ? Était-ce le défunt que vous n'avez jamais vu, ou celui que vous avez vu et qui est vivant ? Aimiez-vous l'inconnu parce qu'il était mort, ou le vivant parce que vous le connaissiez ? Les aimiez-vous tous deux, croyant qu'ils ne faisaient qu'un ? ou ne les aimiez-vous ni l'un ni l'autre ? Me revient-il une part de vos regrets et de vos larmes ? ou bien ne m'accordiez-vous ces larmes et ces regrets qu'à la condition d'être mort ? Enfin, si c'était moi que vous pleuriez, comment

n'êtes-vous pas plus satisfaite de me retrouver en vie? ou si vous pleuriez le vrai Tillemont, comment ne le pleurez-vous plus puisqu'il n'est point ressuscité?

— Taisez-vous, interrompit Henriette, vous augmentez encore le chaos de mes idées. Je n'ai plus aucune envie de pleurer M. de Tillemont, et je ne vous aime pas.

— Convenez que cela est étrange, mademoiselle.

— Non, monsieur. C'est au contraire tout naturel : je ne veux plus pleurer M. de Tillemont, que je n'ai jamais connu, et je ne vous aime point, parce que vous n'êtes pas celui que je croyais, parce que je ne sais qui vous êtes, et que vous avez des torts envers moi.

— Comment pourrais-je les expier? Disposez de moi; commandez : je suis prêt à vous obéir, et je meurs d'envie de vous satisfaire.

— Donnez-moi un jour pour réfléchir. Demain, vous saurez ma volonté.

— Vous me trouverez résigné d'avance.

Fleuranges tira de sa poche un portefeuille et déchira une page sur laquelle il écrivit son nom et son adresse. Henriette mit le papier dans son sein, et, portant la main à son voile, elle regarda le chevalier d'un air moins irrité avant de cacher son visage.

— Monsieur, dit-elle, il faut d'abord me promettre d'être discret.

— Comme un véritable mort.

— Et de ne pas faire rire les gens à mes dépens.

— Ah ! mademoiselle, c'est à présent que je paye cher mes fautes.

— Je crois à votre loyauté. Adieu, monsieur. Éloignez-vous. Je vais appeler ma femme de chambre, qui m'attend près d'ici.

Fleuranges salua respectueusement et partit ; puis il se mit tout de suite à rêver à

cette rencontre, aux grands yeux d'Henriette à demi cachés par le voile de gaze, à l'élégance de la coiffure en *calèche* et à cent autres beautés qui allaient peut-être lui tourner la cervelle, s'il n'eût trouvé à deux pas du cimetière une baraque où l'on montrait des marionnettes. Il les regarda si longtemps et s'en amusa si bien, que sa tête en fut un peu dégagée. Finalement, il ne se crut pas amoureux ; mais il se promit d'obéir en homme de parole aux ordres qu'il devait recevoir le lendemain. Après avoir beaucoup erré dans la ville, le chevalier alla chez Saint-André chercher des nouvelles. Le baron arriva sur le soir, fort essoufflé. Il se mira devant une glace, fit le tour de la chambre, se bourra le nez de tabac, et, s'arrêtant auprès d'une bergère où Fleuranges était assis :

— Chevalier, dit-il, les affaires ne vont pas sur des roulettes. Cette jeune fille est

un Protée : hier en grand deuil, aujourd'hui vêtue de satin rose, étendue sur un canapé, des coussins sous chaque bras, et autour d'elle une douzaine de prétendants auxquels elle tient tête avec l'assurance nonchalante d'une petite-maîtresse consommée. La tante me reçoit à merveille. Le commandeur me tape sur l'épaule en m'appelant mauvais sujet. Je me place dans le cercle des jeunes fats. L'un d'eux s'avise de parler musique, et je lui explique qu'il est un ignorant ; un autre fait l'entendu sur la politique de M. de Maurepas, et je lui apprends qu'il n'en sait pas un mot ; le troisième dit que Molé a bien joué *le Philosophe sans le savoir*, je lui prouve qu'il ne l'a pas compris. Les autres, un peu étonnés, se rabattent sur la pluie et le beau temps ; je leur démontre avec une politesse extrême qu'ils sont des ânes. Ils se lèvent, font des pirouettes et demandent leurs carrosses. Me voilà en tête-à-tête. Savez-

vous de qui la jeune personne me parle?

— De Tillemont ?

— Non, de vous, « N'avez-vous pas un ami appelé Fleuranges? me dit-elle. Il est à Paris depuis peu, je crois. On nous en a dit du bien. Il est original, n'est-ce pas? un peu farouche? Pourquoi ne va-t-il pas dans le monde? A-t-il des protections à la cour?» Je devine qu'elle vous connaît, qu'elle sait mon duel et l'affaire du quiproquo. Je m'exécute de bonne grâce; je fais votre éloge, et après avoir donné les renseignements qu'on me demande et nommé votre protectrice, madame de Polignac, je pirouette comme les autres et je disparais. Concevez-vous rien à cela?

Fleuranges prouva que la chose était concevable en racontant son aventure du cimetière, et comment il s'était vu forcé de dire à Henriette la vérité.

— Par le ciel! s'écria Saint-André, s'il

en est ainsi, que ne jouez-vous à la bouillotte ? Vous auriez brelan à tous les coups.

— N'en doutez pas, répondit Fleuranges en riant.

— Il est incroyable, reprit le baron, que toutes mes chances favorables passent sur vous. Changeons de situation, et je serais marié dans quinze jours. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que vous n'avez aucune prétention sur mademoiselle de la Noue.

— Aucune prétention ; cependant si les circonstances me la jettent à la tête, je la prendrai.

— Je suis bon camarade, chevalier ; mais votre indolence est une ample compensation à mon peu de bonheur, et je ne vous regarde pas comme plus avancé que moi. Vous me permettrez de persister encore jusqu'à nouvel événement.

— Persistez, baron. Je ne vous en détourne point.

La poste apporta bientôt un petit billet où Fleuranges lut ces mots :

« Si M. le chevalier se trouve bien à Paris, qu'il y reste. La parole d'un galant homme comme lui répond assez de sa discrétion. Ses torts sont pardonnés. On ne lui ordonne ni ne lui défend rien, pas même de venir rendre ses devoirs aux dames de la rue de Vendôme. »

— Voilà qui est trop fort ! s'écria Saint-André. Le bon vent souffle pour vous, chevalier. Profitez-en. Battez le fer pendant qu'il est chaud. L'occasion court sur un rasoir...

— Épargnez-moi les citations de Phèdre : je l'ai traduit avec mon précepteur. Les proverbes disent blanc et noir sur toutes les questions, et je réponds au vôtre par celui-ci, qui est fort sage : Tout vient à point à qui sait attendre. Je n'ai pas envie d'aller faire nombre dans un troupeau d'adorateurs méprisés.

Le baron, en ami véritable, employa ses plus belles phrases et ses plus hautes considérations philosophiques à encourager Fleuranges. Il ne fut pas en peine de lui tracer un plan qui devait infailliblement le conduire à l'église. L'éloquence de Saint-André fut si entraînante, que le chevalier se laissa nouer sa cravate, jeter de l'eau de senteur sur son jabot, et placer l'épée en travers sur les mollets. Le baron se recula ensuite pour le considérer en perspective ; il s'écria que Fleuranges était charmant, et il poussa le conquérant par les épaules.

Une fois dehors et paré comme un prince, notre chevalier se sentit en belle humeur. Il allait assurément faire sa visite, si un petit incident n'eût disposé de lui. C'était l'heure où, par ordre du lieutenant de police, on arrosait devant les portes. Les dames marchaient sur la pointe du pied, en relevant leurs robes. Fleuranges se trouva

justement derrière une jeune bourgeoise qui avait la plus jolie jambe du monde. Il la suivit d'un peu loin, pour ne pas la gêner. Cette jambe le mena tout doucement jusqu'à la Bastille. Arrivé là, il la perdit de vue, et s'aperçut qu'il avait une tache à son bas de soie. On ne va pas chez une héritière un peu moqueuse avec des bas crottés. Il retourna chez lui pour changer de chaussure; mais, comme il s'avisa d'ouvrir un volume de Montaigne qui traînait sur la cheminée, il resta plongé dans sa lecture jusqu'à la nuit.

III

Sous son indolence, Fleuranges cachait encore un sentiment louable auquel le lecteur honnête rendra justice, la crainte d'être confondu parmi les adorateurs de l'argent. Le dégoût que lui inspirait la cynique ambition de Saint-André redoublait son envie de se tenir à l'écart. « Je suis trop pauvre pour mademoiselle de la Noue, »

pensait-il ; et l'exagération de ses scrupules, jointe à sa modestie naturelle, produisait le même résultat que l'indifférence la plus complète. Heureusement le chevalier était de ces hommes avec qui les bonnes gens aiment à jouer le rôle de génies protecteurs. La duchesse de Polignac était de ces personnes rares dont le plus grand plaisir est de rendre service à leurs amis. L'histoire du faux revenant parvint à ses oreilles; elle se la fit conter par le commandeur de Champré à qui Henriette avait appris la suite de cette affaire ; le commandeur se plaignit de la négligence de Fleuranges à profiter du pardon de sa nièce. La duchesse promit d'envoyer le jeune homme faire sa cour, et parla de lui si obligeamment, que le vieil oncle forma, d'accord avec elle, le projet d'unir Fleuranges à Henriette.

Le lendemain, un valet du château vint chercher le chevalier, et le conduisit chez

la gouvernante des enfants du roi. Quand elle lui eut fait expliquer nettement ses sentiments, la duchesse prit un air sévère :

— Monsieur, lui dit-elle, il n'y a jamais de bonnes raisons pour manquer de politesse envers une jeune fille aimable, ni pour répondre mal aux témoignages d'affection d'un vieillard qui vous veut du bien. Quelle plus grande preuve d'estime peut-on vous donner que de jeter les yeux sur vous de préférence à tant de rivaux ? Si votre délicatesse ne sait prendre que les apparences de l'orgueil et de l'ingratitude, elle ne peut être bonne à rien ni pour vous ni pour les autres.

— Eh bien ! madame, répondit Fleuranges, je passerai pour un ingrat et pour un orgueilleux ; on me jugera mal, et je m'en consolerai. Si vous me permettez de vous adresser une question, je vous demanderai quelles raisons vous ont fait hésiter pendant

longtemps à prendre l'emploi de gouvernante des enfants, quand la reine et les honnêtes gens vous en priaient ?

— Je veux bien répondre à votre question : c'est ma paresse, chevalier, et surtout la crainte de faire dire aux jaloux et aux méchants que j'avais de l'ambition.

— Vos motifs sont exactement les miens.

— Je les comprends, et je vous en estime davantage. Mais j'ai fini par me rendre, et vous vous rendrez aussi. Ce que pensent les méchants ne vous regarde pas. Pourquoi craindriez-vous de passer pour un ambitieux, puisque vous méprisez l'accusation d'ingratitude et d'orgueil ? Ne voyez qu'une chose : la jeune personne vous plaît-elle ?

— Sans doute, et c'est précisément parce qu'elle me plaît qu'il m'est odieux de songer qu'on peut me soupçonner d'en vouloir à sa fortune.

— Et, à cause de cela, vous renoncez à

elle ! C'est une folie, chevalier. Je vous ordonne d'aller chez mademoiselle de la Noue dès ce soir, d'y mettre de côté toute arrière-pensée, d'exprimer naturellement ce que vous y éprouverez, et d'abandonner le reste à mes soins et à la bonne volonté du commandeur.

Pour obéir aux ordres de la duchesse, Fleuranges se fit conduire à la rue de Vendôme. Il y trouva la bande des prétendants qui se mettait en frais d'esprit et de galanterie. Henriette, dans l'état d'une reine gâtée par les flatteurs, ne traita pas mieux Fleuranges que ses autres courtisans. Le chevalier n'eût pas même trouvé l'occasion de lui dire une parole, si la tante n'eût pris ses intérêts. La marquise attira Fleuranges dans un coin du salon, et appela sa nièce.

— Monsieur, dit Henriette avec un sourire malin, vous revenez donc de l'autre monde pour me voir ?

— En effet, mademoiselle ; vous êtes apparemment assez aimable et assez jolie pour faire revenir un mort.

— Le miracle me touche d'autant plus que le défunt se portait à merveille.

— Quand on revient à la vie, c'est un signe qu'on n'avait pas tout à fait rendu l'âme.

— Je m'en aperçois. Vous vous trouviez sans doute fort bien dans la tombe, puisque vous avez mis huit jours à ressusciter. Est-ce que vous auriez rencontré là-bas cette femme complaisante que vous souhaitiez pour vous jouer un air de clavecin dans vos heures de mélancolie ?

— Depuis que je vous connais, mademoiselle, je ne cherche plus de femme, et je n'en chercherai point d'autre tant que votre cœur sera libre.

— Cela n'est pas prudent, monsieur. Si je venais à donner mon cœur...

— J'en serais au désespoir, mademoiselle.

— Il y a dans un pensionnat d'Amiens une jeune fille qui a les cheveux roux, mais qui joue passablement les morceaux de Scarlati. Voulez-vous que je vous recommande à elle ? Ce serait peut-être votre affaire.

— Si j'ai le malheur de vous déplaire, il m'importe peu d'aller à Amiens ou ailleurs.

— M. le chevalier, interrompit la marquise, j'admire votre douceur. A votre place, je dirais à ma nièce qu'elle est une mijaurée ; je lui tournerais les talons et ne lui reparlerais de ma vie. Et vous, mademoiselle, je vous déclare qu'il faut finir toutes ces grimaces. Je vous donne un mois pour choisir un mari ; passé ce temps-là, si vous n'êtes pas décidée, je vous mettrai au couvent.

Malgré la belle occasion qui lui était pré-

sentée de rompre avec Henriette, Fleuranges ne se sentit aucune envie de faire retraite. Une certaine grâce qui accompagnait les railleries de la jeune personne le retenait sous le charme. Mademoiselle de la Noue n'eut pas l'air de s'effrayer beaucoup des menaces de sa tante, et ne traita point le chevalier avec plus de bonté. La marquise en perdit patience.

— Ma nièce, dit-elle tout à coup, au lieu de causer de bagatelles, vous feriez mieux de songer à vos affaires, car je vous assure qu'elles sont sérieuses.

— Je m'en vais donc y songer, ma tante.

Mademoiselle de la Noue sortit du salon et ne revint plus. En quittant la rue de Vendôme, Fleuranges avait le cœur troublé. Il se disait que cette jeune fille fière et moqueuse devait pourtant avoir l'âme bonne au fond, qu'elle était au-dessus des autres par son esprit, que sa malice même

paraissait pleine d'agréments, et que, pour la beauté, l'éclat et la grâce, elle n'avait point de pareille; mais, le charme étant détruit par une nuit de sommeil, le chevalier s'écria en s'éveillant qu'il serait fou de poursuivre une personne qui ne le voyait jamais sans le maltraiter. De peur de retomber dans sa faiblesse de la veille, il résolut de s'en aller à la campagne pour se distraire. Il emplit une valise de linge et d'habits, prit quelques volumes de Montaigne et de Rabelais, et se fit conduire au bois de Morfontaine, où il s'installa dans une auberge.

Notre chevalier était absent depuis quatre jours, lorsqu'un matin Henriette demanda au commandeur pourquoi on ne voyait plus Fleuranges.

— Ma chère enfant, répondit le bon vieillard, c'est un peu votre faute s'il ne revient plus, car vous ne l'avez guère encouragé.

— Vous pensez donc que je l'aurai blessé? Ce n'était pas mon dessein ; j'en ai du regret. Ne pourriez-vous le chercher et lui dire que je serais fort aise de le revoir?

— Volontiers. Je m'informerai de lui ce soir chez madame de Polignac.

Le commandeur se rendit en effet chez la duchesse. Elle n'avait pas vu Fleuranges, mais elle promit d'envoyer à sa recherche. Le valet de pied rapporta cette réponse : « M. le chevalier est depuis quatre jours au bois de Morfontaine. » A cette nouvelle, mademoiselle de la Noue parut stupéfaite.

— Au bois de Morfontaine ! dit-elle en soupirant. Voilà donc comme il est occupé de moi?

— Il vous oublie, et il a bien raison, dit la tante. Vous irez au couvent, mademoiselle, et je chercherai pour le chevalier une autre femme capable de répondre à son amour, car j'ai de l'amitié pour lui.

Henriette murmura tout bas les mots de couvent, amour, amitié ; puis elle sortit de sa rêverie pour prier le commandeur de rappeler Fleuranges. On eut recours à la duchesse, qui envoya un exprès de la maison du roi au bois de Morfontaine. Le courrier découvrit sous un arbre un beau monsieur étendu de son long sur la mousse, et qui riait de tout son cœur en lisant un livre. Il jugea que ce devait être son homme, et il lui remit la lettre de la duchesse.

« Chevalier, disait cette lettre, il est évident qu'on vous aime, puisqu'on vous demande aussitôt que vous êtes absent. Un galant homme ne se fait pas prier deux fois par une jolie demoiselle. Soyez demain chez la marquise, ou bien je me fâcherai sérieusement contre vous. »

Fleuranges rentra dans son auberge et fit la réponse suivante :

« Madame la duchesse, c'est sans doute

parce que je suis absent qu'on m'aime, et, si je voulais conserver cette bonne position, je devrais demeurer dans les bois, puisqu'on me rudoie aussitôt que je me montre. Cependant je suis trop galant homme pour me laisser prier, et demain je me rendrai à l'invitation de mademoiselle de la Noue et aux ordres de ma belle protectrice. »

Lorsqu'il parut dans le salon de la marquise, Fleuranges reçut un accueil plus gracieux qu'à sa dernière visite. Henriette, par un grand effort sur elle-même, lui reprocha son absence avec assez de douceur. Cette disposition bienveillante ne dura qu'un moment. Au premier mot que le chevalier prononça, la jeune personne répondit par une contradiction, au second par une attaque, et bientôt elle ne sortit plus du ton de la raillerie ; et tout cela était encore accompagné de petits airs si dédaigneux, que Fleuranges en perdait contenance. Enfin,

comme on parlait de la campagne, mademoiselle de la Noue déclara qu'elle voulait aller passer quinze jours chez une de ses amies, dans la vallée de Chevreuse. Elle insistait pour obtenir de sa tante la permission de partir le lendemain, le jour même s'il était possible.

— Allez en Chine, si vous voulez, s'écria la marquise en colère ; ou plutôt dans une cellule pendant deux ou trois ans. Voilà où je vous mettrai pour vous former le caractère. Et vous, M. le chevalier, ajouta la bonne dame, si vous vous plaisez dans les bois, ne les quittez plus pour cette petite sotte.

— De grâce, madame, dit Fleuranges, ne grondez point mademoiselle votre nièce à cause de moi. Je suis heureux qu'elle ait bien voulu me revoir ; c'est une marque de bonté dont je conserverai le souvenir, quand même je n'en tirerais pas d'autre avantage.

— Bon Dieu, ma tante, reprit Henriette, qu'ai-je donc fait de si méchant? J'aime la campagne. Il y a dans le jardin de mon amie des marguerites fort belles. J'en veux cueillir pour une garniture de robe en fleurs naturelles.

— Ma nièce, vous n'avez pas de cœur, et vous irez au couvent ; je vous en donne ma parole.

A peine Fleuranges fut-il dans la rue qu'il se sentit blessé de l'indifférence d'Henriette.

— Elle est belle, se disait-il, elle a de l'esprit, de la gentillesse, de l'originalité ; mais, quand elle serait dix fois plus séduisante, je ne veux pas aimer cette petite ingrate.

En parlant ainsi, le chevalier passa devant une marchande de fleurs qui vendait des marguerites. Il s'arrêta pour en acheter, et mettait déjà la main à sa poche, lorsqu'il

changea d'avis et s'éloigna brusquement en répétant :

— C'est une ingrate qui n'a point de cœur.

Le commandeur rencontra le soir madame de Polignac :

— Tout va mal, lui dit-il avec consternation. Ma nièce est intraitable.

— Comment cela ? répondit la duchesse ; n'a-t-elle pas envoyé courir après Fleuranges ? C'est au contraire le jeune homme qui ne se conduit pas trop bien.

— Point du tout. Il a été tendre, galant, aimable autant que possible.

— Vous m'étonnez ! Galant, dites-vous ?

— Parfaitement. Plût au ciel que ma nièce lui rendît autant de tendresse qu'il en montre pour elle.

— S'il en est ainsi, tout ira bien, car c'est de lui que j'ai peur et non de la jeune personne.

Fleuranges arriva chez la duchesse un matin.

— Enfin, lui dit-elle, j'ai des compliments à vous faire. Vous aimez mademoiselle de la Noue ; vous lui avez montré de l'empressement, de l'ardeur. Nous allons donc commencer à nous entendre.

— De bonne foi, madame, répondit Fleuranges, je serais un grand fou d'aimer une personne qui ne me témoigne que de la haine.

Il raconta avec quelle affectation cruelle Henriette avait exprimé le désir de partir pour la campagne, au moment même où il revenait du fond des bois exprès pour elle. La duchesse éclata de rire :

— Ceci devient bouffon, chevalier ; si vous ne pouvez aimer que de près et qu'on ne puisse vous aimer que de loin, nous n'arriverons jamais. Je donne ma démission. Laissons faire le hasard et les caprices de la jeune fille.

Fleuranges fut tout à fait de cet avis, c'est-à-dire qu'il ne voulut plus penser à Henriette et qu'il y réussit. Saint-André, qui avait suivi d'un œil curieux toutes les vicissitudes de ses amours, se moqua du chevalier quand il le vit abandonner une partie aussi belle. Faisons grâce au lecteur des spéculations transcendantes du baron, et de ses conseils d'ami désintéressé ; bientôt il sera temps de montrer son génie inventif, lorsqu'il travaillera pour son propre compte, et nous avons d'abord à raconter un événement d'importance qu'on verra au chapitre suivant.

IV

En se promenant dans le quartier du Marais, Fleuranges et Saint-André causaient ensemble de la philosophie d'Helvétius appliquée à leurs affaires particulières. Pour mieux suivre leurs raisonnements, ils marchaient à pas lents. Le baron blâmait le découragement et la mauvaise humeur de son ami. Il croyait Fleuranges en position si favorable, que nul incident nouveau ne devait

plus arrêter ses succès pour peu qu'il s'aidât lui-même. Afin d'appuyer cette proposition hardie de toutes les preuves nécessaires, Saint-André posa sa main sur le bras du chevalier et s'arrêta au milieu de la rue. Dans ce moment, Fleuranges, levant les yeux au ciel, aperçut à la fenêtre d'un quatrième étage une jeune fille coiffée en cornette, qui pleurait en déchirant une lettre d'un air fort animé. En même temps une pluie de petits morceaux de papier voltigea autour des deux causeurs. Un fragment tomba sur l'épaule du baron. Fleuranges le prit et le serra dans la poche de son gilet. La grisette, qui le regardait, se mit à sourire; elle devint toute rouge, le chevalier tout pensif, et Saint-André perdit le fil de son discours.

— Tenez, dit Fleuranges, voilà l'incident qui arrêtera mes succès. Cette grisette est fort jolie, et je veux, à tout risque, monter chez elle.

— Vous êtes un étourneau, s'écria le baron, qui regrettait sa démonstration philosophique. On ne peut pas vous parler sérieusement. Allez au diable !

Saint-André enfonça son chapeau sur ses yeux et partit à grands pas. Fleuranges n'y prit pas garde et demeura en consultation avec lui-même. Son premier soin fut d'examiner le fragment de papier. Il n'y trouva que ces trois mots : « Ingrat ! je... jamais... » L'écriture était d'une femme, les lettres étaient bien formées, point de fautes d'orthographe. Mais que pouvait signifier cette moitié de phrase ? Était-ce « Ingrat ! je vous aime plus que jamais ? » ou bien : « Je ne vous reverrai jamais ? » ou, comme le dernier mot était à la ligne et que le papier de la lettre paraissait grand, ce pouvait être : « Ingrat ! je vous défends de me revoir jamais. Je vous bannis de mon cœur à tout jamais. Je vous déteste, et je reconnais que

j'aurais dû ne vous aimer jamais. » Ces dernières versions plurent à Fleuranges, et il les adopta de préférence à la première.

Cette pauvre fille était évidemment trahie par son amant. Pour aller au plus pressé, le chevalier compara le sourire qu'on lui avait adressé au rayon de soleil qui se fraye un passage à travers une pluie d'orage. Ensuite, il fit d'autres comparaisons sur les bras d'albâtre, sur le cou plus blanc que neige, sur les cheveux d'ébène, sur la bouche un peu grande, mais ornée de perles fines, et, quand il fut au bout de ses comparaisons, il reconnut enfin la gravité de sa blessure, dont il n'avait pas senti d'abord toute la profondeur.

— O ciel! s'écria-t-il, me voilà amoureux ! que vais-je devenir? Moi qui ne suis ni inventif, ni entreprenant, ni passionné, comme Saint-André, je ne réussirai jamais à rien.

Le chevalier eut bientôt imaginé le moyen simple de faire parler une portière en lui donnant un louis d'or. Il apprit que la grisette du quatrième étage se nommait Jeannette, qu'elle vivait toute seule, ne sortant que pour porter ou chercher de l'ouvrage; qu'elle travaillait bien à l'aiguille et faisait des chemises. Fleuranges grimpa au quatrième étage afin de commander à mademoiselle Jeannette une douzaine de chemises, et, tout honteux de ne savoir inventer que ce misérable expédient, il frappa bien vite à la porte. La jeune fille vint ouvrir. On ne voyait plus de traces de ses larmes, et un petit air de dignité respirait dans toute sa personne.

— Qu'y a-t-il pour le service de monsieur? dit-elle.

— Ma chère enfant, répondit Fleuranges, je viens vous prier de me faire des chemises. Ce n'est qu'un prétexte : je mourais

d'envie de vous voir et de causer un moment avec vous. Le puis-je sans vous alarmer ou vous fâcher?

— Vous ne me fâchez point, monsieur, et je pense que vous n'avez pas envie de m'effrayer ni de me faire de la peine. Asseyez-vous; je vous demande la permission de me remettre à l'ouvrage.

Mademoiselle Jeannette offrit une chaise et reprit son aiguille.

— Je vous ai vue tout à l'heure à votre fenêtre, lui dit Fleuranges. Vous pleuriez en déchirant une lettre. Sur un des morceaux de papier, j'ai lu ces mots: « Ingrat! je ne vous reverrai jamais. » J'en conclus que vous êtes trahie par votre amant; vous étiez belle et touchante; votre chagrin m'a ému. Sans savoir ce que je faisais, je suis monté chez vous dans l'intention de vous demander l'histoire de vos peines et pour vous offrir des consolations Je suis près de vous,

et à présent je ne sais plus que vous dire.

— Monsieur, répondit Jeannette, vous n'avez pas réfléchi à une chose ; c'est que je déchirais cette lettre dont vous parlez, et que par conséquent je n'ai pas envoyé à mon amoureux ce que vous avez lu.

— N'importe. Vous l'avez appelé ingrat ; il vous a donc trompée?

— Il m'a abandonnée. Nous nous aimions depuis six mois ; il devait obtenir une place de premier commis à Lyon dans une fabrique de soieries et m'épouser avant de partir. Il a obtenu sa place, et il est parti sans moi.

— Le perfide ! Vous en avez beaucoup de chagrin ? Il faut l'oublier, ma mie.

— C'est ce que je fais, monsieur ; mais de temps en temps je pense à lui, et je pleure.

— Pauvre enfant ! Quel âge avez-vous ?

— Seize ans.

— Le joli âge! Donnez-moi la place de votre petit traître de commis.

— Impossible, monsieur : nous devions nous marier ensemble, et vous ne pouvez pas m'épouser.

— Vous avez raison. Il n'y a rien à répondre à cela. Vous resterez sage, et moi je vais être malheureux. Je ne vais pas dormir de la nuit.

— Est-ce bien vrai, monsieur?

— Cela est certain. Je vous aime, comme si je pouvais vous épouser, quoique je sache bien que c'est impossible. Ah! que je suis fâché de vous avoir vue!

— Et moi je suis au désespoir de votre chagrin ; mais que faire? Nous n'y pouvons rien.

— Absolument rien. Adieu, Jeannette. Faites-moi toujours douze chemises...

Fleuranges passa la journée à soupirer pour Jeannette. N'ayant point cette fois de

fausse délicatesse, ni de scrupule de fortune, son cœur se livrait tout entier. Un reste de dépit contre Henriette excitait son ardeur en ajoutant à l'attrait du plaisir le charme de la vengeance. Il n'en dormit pas de la nuit comme il l'avait prévu. Saint-Audré, qui ne songait plus à l'aventure de la veille, voyant Fleuranges tout bouleversé, lui demanda ce qu'il avait.

— Ah ! mon ami, répondit le chevalier, je l'ai vue. Elle est adorable, bonne, douce ; mais, hélas ! trop sage pour m'aimer.

— Cela viendra. Un peu de patience. Qu'y a-t-il de nouveau ? Que lui avez-vous dit ?

— De me faire douze chemises.

— Des chemises ! une héritière d'un million.

— Il s'agit bien d'une héritière ! c'est à Jeannette que je pense.

Fleuranges expliqua ce que c'était que

Jeannette, et sans écouter les remontrances de son confident, il le supplia de lui indiquer les moyens de plaire à cette jeune fille.

— La belle difficulté, dit Saint-André, que de plaire à une grisette ! Vous la menez à la comédie ; vous lui offrez un souper chez vous, après le spectacle. Vous l'étourdissez avec du vin de Champagne, et elle ne vous quitte que le lendemain matin. Telle est la recette.

— Oui, pour les gens habiles et passionnés, comme vous; mais moi, indolent et maladroit, je m'en tirerais mal. Je tomberais à ses genoux comme un sot. Ah! c'est maintenant que je comprends ma faiblesse et votre supériorité.

Le chevalier se coucha sur un tapis, et se frappa la tête par terre en répétant :

— Quand je pense qu'à ma place Saint-André saurait plaire à Jeannette!

Après bien des gestes de possédé, des cir-

cuits par la chambre, et les autres signes auxquels on reconnaît la folie amoureuse, voyant la nuit approcher, il courut chez la jeune fille. Le chevalier se jeta aux genoux de Jeannette. Il ne la conduisit point à la comédie; il ne l'entraîna point souper chez lui, et ne la garda point jusqu'au matin; mais il fit apporter son souper chez elle et ne la quitta que le lendemain au grand jour, ce qui pouvait passer pour un équivalent. Fleuranges employa le premier instant qu'il trouva pour réfléchir, à se demander si l'art et les finesses auraient eu le même succès que sa simplicité, et si Saint-André n'était pas au fond un froid arithméticien.

Notre héros ne fit aucun mystère de sa liaison avec Jeannette. Il ne quittait guère sa maîtresse, et la menait aux loges grillées du théâtre Favart. On ne le vit plus chez la marquise, et ses rivaux ne manquèrent pas d'annoncer en triomphant son infidélité.

Saint-André, qui regardait son ami comme perdu dans l'esprit d'Henriette, revint à ses anciennes espérances. Il acheta une perruque neuve, et reprit le cours de ses assiduités. M. de Béville parla des grisettes avec mépris, et M. de Noyon plaça convenablement une phrase préparée sur le défaut de l'inconstance.

Mademoiselle de la Noue suivait les modes avec grand soin. Elle mettait du rouge et se posait habituellement deux mouches qui lui allaient à ravir, l'une au coin de la bouche, et l'autre sous l'œil gauche. Quel fut l'étonnement de ses adorateurs, lorsqu'elle parut un soir toute pâle, sans son rouge ni ses mouches! Ce ne pouvait être qu'un oubli. M. de Noyon fit remarquer à Henriette cette omission grave : on ne lui répondit que par un regard dédaigneux. M. de Béville, voyant l'écueil où tombait son rival, déclara que le fard était une chose

affreuse : Henriette haussa les épaules d'un air de pitié. Saint-André, plus sagace que les autres, feignit de ne rien remarquer. La demoiselle n'ouvrit point la bouche de la soirée. La mélancolie la plus profonde régnait sur son visage et dans toute sa personne. Il n'y eut pas moyen de tirer d'elle une seule parole, et les prétendants, qui espéraient recueillir la succession de l'imprudent chevalier, se retirèrent consternés. Après leur départ, la tante posa son ouvrage sur ses genoux :

— Ma nièce, dit-elle, peut-on savoir quelle nouvelle fantaisie vous passe par la tête? Je gage que vous allez vous lamenter de l'infidélité de M. de Fleuranges.

— Oui, madame, j'en suis triste et irritée. Dites-en ce que vous voudrez.

— Il nous manquait encore cela! Sera-ce au moins votre dernier caprice?

— Je n'en sais rien, madame.

— Le chevalier a bien fait. Je l'approuve sincèrement. Il a rencontré quelque bonne grisette qui l'aime tout naïvement, et il se moque de vous. J'en suis charmée. Vous l'avez pleuré, le croyant mort; vous l'avez maltraité amoureux ; regrettez-le inconstant ; c'est votre droit.

— Ma tante, s'écria Henriette en fondant en larmes, vous avez raison de me trouver sotte et ridicule ; mais je vous assure que je n'ai pu m'empêcher d'agir comme j'ai fait ; je ne sais ce qu'il y a en moi qui veut que ce soit ainsi. M. de Fleuranges me plaît ; je le voudrais pour mari, et, quand je le vois, il m'est impossible de ne point lui parler rudement. Je sens combien je suis méchante et haïssable, je m'en désespère, et rien au monde ne peut me changer. Ah ! grand Dieu, que je suis malheureuse !

— Eh ! la la..., mon enfant, calmez-vous, dit la tante avec effroi. Je comprends ce

mauvais esprit qui vous possède. Il fallait me dire cela plus tôt. Je vous aurais excusée, secourue. Finissez ces sanglots, ma chère nièce. Raisonnons tranquillement : vous n'êtes pas si méchante que vous le croyez. Les jeunes filles ont souvent de ces folles envies qui leur donnent un faux caractère pour quelque temps. Ce sera passager, le mariage vous guérira ; nous ferons en sorte que vous ayez votre chevalier.

— Hélas ! madame, que je suis honteuse !

— Remettez-vous, ma belle. Tout s'arrangera. Fleuranges vous aime ; c'est par dépit et par vengeance qu'il feint de s'attacher à une autre. Il nous reviendra dans peu. Je voudrais bien voir qu'une grisette pût vous l'enlever.

— Où me cacher, bon Dieu ? dit Henriette.

— N'ayez point de honte, mon enfant. Votre franchise est honnête et louable. Je

suis votre amie et votre tante. Vous ne devez point rougir devant moi.

Henriette ouvrit entièrement son cœur et causa longuement avec sa tante du mauvais génie qui l'obligeait à parler et agir au rebours de ce qu'elle sentait.

Pendant cette conférence, Saint-André cheminait dans les rues, le menton incliné vers la terre, en travail d'un admirable projet.

— Cette jeune fille bizarre, pensait-il, aime prodigieusement les grands effets de théâtre, les péripéties, comme on dit à l'université. Qui m'empêche de lui servir ce qui lui plaît? Elle a pleuré Fleuranges : pourquoi ne me pleurerait-elle pas? Jouer le mort, et sortir de la tombe, sécher ses pleurs et la voir tomber dans mes bras, ce serait un coup de maître. Rêvons à cela cette nuit.

— Corbleu! disait de son côté M. de Bé-

ville, Fleuranges est un garçon rusé. Il sait l'art de la coquetterie. Se faire désirer, voilà le secret. Mon empressement est maladroit. Partons pour la campagne. On enverra courir après moi dans les bois de Morfontaine.

M. de Noyon, illuminé subitement par un trait de lumière, se frappa le front en montant dans son carrosse.

— Pardieu! se dit-il, si Fleuranges est un habile homme, je serai aussi habile que lui. Soyons inconstant et prenons une grisette. Quelle idée! Faisons mieux : enlevons-lui sa grisette. Séduisons-la. Mais comment? A force d'argent. Supplantons de toutes les manières ce chevalier si redoutable.

Mademoiselle de la Noue, abandonnée à son chagrin, demeura pendant deux jours enfermée dans sa chambre. Il n'y a rien de tel pour donner des forces à l'amour que de

l'avouer à un confident. Toutes les pensées d'Henriette étaient à son volage chevalier; cependant elle apprit avec un peu de surprise que pas un de ses adorateurs n'était venu pour la voir. Le commandeur entra dans le salon avec un visage sombre et décomposé.

— Encore une catastrophe! murmura le bonhomme en jetant sa canne et son épée dans un coin.

— Une catastrophe? Vous me faites frémir, mon oncle.

— Saint-André s'est brûlé la cervelle par amour pour toi, mon enfant. Il est pourtant triste d'être la cause de tous ces malheurs.

— N'y a-t-il pas encore quelque méprise? demanda Henriette.

— La chose n'est que trop sûre. Le pauvre garçon n'a fait aucun éclat. Il a prétexté des affaires en province, et il est allé se tuer à Saint-Cloud. J'ai voulu voir de mes yeux

son tombeau dans le cimetière du village. On l'a enterré à l'écart et sans dire une messe pour le repos de son âme. Cela est cruel ; j'en suis navré.

Les visites du matin suffirent pour confirmer la nouvelle. Chaque personne qui entrait chez la marquise débutait par ces mots :

— Savez-vous le malheur du pauvre Saint-André?

-- C'est un événement affreux, dit Henriette ; j'en suis désolée, je rendais justice à l'esprit et au mérite du baron. Je prierai Dieu pour lui fidèlement chaque soir.

Ces paroles furent rapportées à Saint-André par un ami qui avait son secret ; elles lui semblèrent d'un heureux augure. Une jeune fille ne pouvait, selon lui, prier chaque soir pour l'âme d'un homme bien fait, sans l'aimer dans le délai d'une semaine ou deux.

Personne, depuis huit jours, n'avait remarqué l'absence de M. de Béville, lorsque la marquise s'avisa de s'informer de lui. Un ami officieux répondit qu'il était à la campagne, et on n'en parla plus.

Un matin, Fleuranges se rendait plus tard que de coutume chez sa maîtresse, en repassant dans sa tête les inconvénients d'une liaison avec une grisette ignorante, à qui on ne sait que dire pendant des entrevues mortellement longues. Arrivé chez Jeannette, il frappa plusieurs fois sans qu'on vînt ouvrir. La portière courait après lui, une lettre à la main.

« Mon cher petit chevalier, lui écrivait la grisette, vous êtes bien aimable. Je suis bien fâchée de vous quitter. Vous comprendrez qu'une pauvre fille comme moi ne pouvait pas refuser quatre mille écus. C'est une grosse somme. Avec cela, j'achèterai une métairie dans mon pays. Adieu. Pensez

à moi quelquefois. Je me souviendrai toujours de vous. Je vous embrasse tendrement. A propos : j'oubliais de vous dire que c'est M. de Noyon qui me donne tant d'argent. Il est fort généreux. Je me suis bien fait prier, je vous assure ; mais quatre mille écus ! Il me les a payés. Je les ai dans mon tiroir, la moitié en pièces d'or, le reste en argent blanc. Je suis bien contente. Adieu. »

— Moi aussi, je suis bien content, s'écria Fleuranges. Ce bon Noyon ! il me débarrasse d'un grand fardeau.

Le chevalier retourna chez lui, chantant de tout son cœur comme un écolier en récréation. Le soir, en se promenant dans les couloirs d'un théâtre, il aperçut M. de Noyon et Jeannette par la lucarne d'une loge. Il posa sa tête à la place de la vitre qui était baissée :

— Je vous suis obligé, Noyon, dit-il en

riant. Vous me rendez un service signalé. Ayez soin de cette bonne fille comme elle le mérite.

Quand une femme se mêle de faire du bien à ses amis, elle y met toute son âme ; elle y applique son esprit avec suite et s'en acquitte souvent avec bonheur, toujours avec grâce et intelligence. Ainsi faisait madame de Polignac. Au milieu de son emploi et des fatigues du métier de favorite d'une reine, elle trouvait encore le temps de penser aux autres. Comme elle estimait le caractère de Fleuranges, l'envie de le servir auprès d'Henriette ne lui sortait pas de la tête. Un soir qu'on jouait à la cour *les Femmes Savantes,* elle fut frappée du naïf dénoûment de la comédie :

— Voilà, se disait-elle, le moyen de marier mon petit chevalier, non pas en dessillant les yeux d'une Philaminte, puisqu'on ne refuse pas de lui donner son Henriette,

mais en faisant naître dans son cœur un bon mouvement comme celui de Clitandre. Nous verrons bien par là si les scrupules de délicatesse sont le véritable obstacle à son bonheur.

A peine la duchesse eut-elle conçu cette idée, qu'elle y ajouta ces accessoires d'artifice dont le beau sexe connaît à fond les ressources. Son thème fut préparé immédiatement pour la première visite qu'elle recevrait de Fleuranges. Le chevalier arriva enfin, un peu déconfit de ses fautes et inquiet de ce qu'on pensait de lui.

— Votre longue absence ne m'a pas étonnée, lui dit madame de Polignac avec l'air le plus innocent du monde. Il était généreux de vous tenir sur la réserve en face d'une fortune dix fois plus grande que la vôtre ; il est sage de vous retirer à présent. Vous n'êtes point assez riche pour prendre une femme qui n'a rien.

— De qui parlez-vous donc ? demanda Fleuranges.

— Quoi ! Vous ne savez pas ce qui arrive ? Mademoiselle de la Noue est ruinée entièrement. On a vendu les biens que son père avait en Picardie, pour en acheter d'autres. L'intendant de la marquise, chargé de rapporter d'Amiens toute cette fortune en argent comptant, n'a plus reparu, et l'on vient d'apprendre qu'il s'est enfui en Amérique. Ce misérable a laissé les affaires du commandeur dans un désordre abominable ; la famille de Champré découvre une foule d'infidélités et de dettes qu'elle ne soupçonnait pas ; ils sont tous réduits à la dernière extrémité.

La duchesse eut la cruauté de se lamenter avec Fleuranges pendant une demi-heure, et joua si parfaitement la compassion, qu'il s'en fallait de peu qu'elle n'eût les larmes aux yeux.

— Grand Dieu ! s'écria le chevalier, ils vont prendre mon silence pour un lâche abandon. Sans doute tout le monde les délaisse, et ils me croiront aussi vil que les autres. Je veux aller les voir. Il me semble qu'on m'accuse, et chaque instant de retard aggrave mon crime.

— Attendez encore un moment. J'ai d'autres choses à vous dire.

Madame de Polignac écrivit à la hâte un billet au commandeur pour l'avertir de sa supercherie, et retint Fleuranges, afin que son messager pût prendre les devants.

— Pauvre jeune fille ! répétait le chevalier, si charmante, si accomplie, et ruinée tout à coup ! Passer ainsi de la plus heureuse position à la misère et à l'isolement ; car on n'ira pas même lui porter de stériles consolations ; ou, si l'on y va, ce sera pour insulter à son malheur.

— C'est affreux ! répondait la duchesse

en regardant sa pendule ; cette aimable fille avait bien raison de penser qu'on la recherchait pour son argent ; tous les prétendants ont déjà disparu.

— Les misérables ! ah ! du moins, il en reste encore un. Si elle voulait partager ma modique fortune...

— Vous l'aimez donc, chevalier ?

— Eh ! sans doute je l'aime.

— Eh bien ! allez. Il est temps à présent. Une action comme celle que vous voulez faire vaut un douaire de cent mille écus. Mariez-vous, je ne vous retiens plus.

Fleuranges partit. Il courut si vite qu'on avait à peine eu le temps de se préparer chez la marquise, et que la lettre de madame de Polignac brûlait encore dans la cheminée au moment où il entra dans le salon. Le commandeur n'osait ouvrir la bouche, de peur de mal jouer son rôle ; la tante se recueillait avant de commencer le sien ; Hen-

riette pâlissait et rougissait trois fois en une minute.

— Mademoiselle, madame la marquise, cher commandeur, je ne vous apporte pas ces fades compliments de condoléance que tout le monde peut faire et qui ne prouvent rien. Sans savoir si mon chagrin doit adoucir ou augmenter le vôtre, je viens vous dire que vos revers de fortune me brisent le cœur. J'arrive bien tard, n'est-ce pas? C'est aujourd'hui seulement que j'ai appris ce malheur.

Le bon commandeur avait déjà pitié de l'émotion de Fleuranges :

— Tout n'est pas perdu pour nous, dit-il.

— Non, certes, interrompit la marquise en jetant un regard terrible à son beau-frère, tout n'est pas perdu, puisqu'il nous reste encore un excellent ami. Cela soutient et console. Nous nous retirerons à la campagne,

dans le fond de quelque province, avec deux ou trois mille livres de rente.

— Trois ou quatre, dit le commandeur. Je me porte bien malgré mon grand âge. Je rentrerai au service. Mais ma nièce, mon Henriette, qu'est-ce que nous ferons de toi?

— Il est certain, reprit la tante, que cela est cruel. Vous et moi, qui avons fini notre carrière, nous ne regretterons pas grand'-chose. C'est à dix-huit ans que les malheurs sont déplorables. Il ne faut plus songer à vous marier, ma nièce.

— J'entrerai en religion si vous le voulez, ma tante.

— En religion! s'écria Fleuranges. Désespérez-vous des hommes à ce point? Sommes-nous donc tous des cupides et des lâches? N'êtes-vous plus aimable et charmante comme auparavant? Sans chercher bien loin, je ne serais pas en peine de vous désigner un gentilhomme qui donnerait son

sang, s'il le fallait, pour vous sauver de cette ruine complète ; ou plutôt, comme il sentirait combien ses vœux sont inutiles, je suis sûr qu'il s'offrirait avec ravissement à partager votre sort. Il ne possède qu'un petit bien, situé au bord d'une rivière, dans le plus joli lieu du monde. Sa mère vous adorerait, et il consacrerait le reste de sa vie à tâcher de vous faire oublier ce que vous avez perdu. Un jour, peut-être, si vous aviez quelque tendresse pour lui, vous ne souhaiteriez plus de rien changer à votre existence.

— Ma nièce, dit la marquise, que pensez-vous de ceci ? Vous n'êtes pas dans des conditions à faire la petite bouche. Répondez vous-même à M. le chevalier.

— Monsieur, répondit Henriette en tremblant, si je connaissais ce gentilhomme dont vous parlez, et qu'il s'exprimât comme vous venez de le faire...

— Eh bien? reprit la marquise, achevez donc. Faut-il se laisser tant prier pour dire ce qu'on pense? Que les filles d'à présent ont le cœur loin des lèvres! Bonté divine! De mon temps, on nous aurait cousu le gosier que nous aurions bien su répondre à nos amoureux.

— Ma tante, ménagez-moi. Je vous ai dit le fond de mes pensées; soyez mon avocat.

— Je le veux bien. Mon cher Fleuranges, dans ma jeunesse, on vous eût dit tout franchement: « Est-il possible, chevalier, que vous m'aimiez encore après mes bizarreries et mes caprices? Je ne sais quel démon, ennemi de mon bonheur, m'a toujours fait parler au rebours de mes sentiments; mais cette fois au moins ma bouche sera d'accord avec mon cœur. Apprenez que je vous aime, et que je vous aimais dès le premier jour que je vous ai vu... »

— Ah ! ma tante !... dit la jeune fille en cachant son visage dans son mouchoir.

— Henriette ! s'écria Fleuranges, est-ce bien là ce que vous pensez ?

— Je n'exagère pas d'un mot, reprit la marquise. Allons, ma nièce, donnez votre main au chevalier ; ce n'est qu'un acte de justice.

Fleuranges avait saisi la main qu'Henriette lui présentait timidement, et il la portait à ses lèvres, lorsque le commandeur, passant derrière sa nièce, la prit par la taille, et la jeta dans les bras du chevalier.

— Maintenant, dit le vieillard, embrassez aussi votre oncle, et, puisque vous voilà l'époux de notre Henriette, je pense que la dot ne gâtera rien. L'histoire de la banqueroute n'est qu'un mensonge.

— Oh ! quel mauvais comédien vous êtes, mon frère ! dit la marquise.

— Vous êtes sans pitié, ma sœur. N'avez-vous pas de remords de laisser souffrir ce pauvre garçon ? Çà, chevalier, que devient votre grisette ?

— M. de Noyon me l'a enlevée.

— Que c'est bien à lui ! nous y gagnerons tous.

L'heure des visites du soir approchait. Un carrosse entra dans la cour de l'hôtel, et la conférence fut interrompue par l'un des joueurs de whist qui faisaient d'habitude la partie du commandeur.

— Jouons au whist, reprit le bonhomme ; nos jeunes gens causeront ensemble pendant ce temps-là.

— Mais nous ne sommes que trois.

— Jouons toujours, il y aura un mort.

On dressa la table de jeu.

— Un mort ! répéta le commandeur en soupirant. Ce mot me rappelle le malheureux Saint-André. Je l'aimais assez. S'il vi-

vait, il serait ici, et nous servirait de quatrième. Ces têtes chaudes ! cela se tue pour une passion qui leur eût duré huit jours !... N'y pensons plus... Je suis avec le mort. Vos cartes sont prêtes, ma sœur. Asseyez-vous. Que j'ai de joie de marier ma nièce !... A quel jour du mois sommes-nous ?

— Au deux novembre, jour des Morts.

— Encore ! On ne devrait pas jouer au whist à trois ce soir. Quelque défunt, aimant les cartes, n'aurait qu'à venir relever son jeu !... Attendez : voici un carrosse qui entre. Nous allons avoir un quatrième.

La porte s'ouvrit, et on annonça M. de Saint-André. Le baron salua la compagnie. Il s'avança vers la table de jeu, prit un siége, et, s'installant à la place du mort, il releva les cartes avec l'air impassible d'un trépassé.

Fleuranges n'eût que deux mots à dire à l'oreille d'Henriette pour la rassurer. La

marquise comprit aussitôt la plaisanterie. Son vis-à-vis était un vieux philosophe, incapable de croire aux fantômes. Le bon commandeur seul demeurait interdit.

— Jouez donc, mon frère, dit madame de Champré. Le mort a la première levée. M. le baron est sorti de la tombe fort à propos. Cela est galant et poli. Nous l'inviterons tout à l'heure pour le mariage de notre nièce avec son ami Fleuranges.

— Par ma foi ! s'écria Saint-André, la nouvelle me fait plaisir. Aussi bien, je vois que mon coup de théâtre ne réussit pas, et je m'ennuyais comme un mort dans ma cachette.

— Jeunes gens ! jeunes gens ! murmurait le commandeur, vous ne respectez plus rien. De notre temps...

— Que dites-vous donc, mon frère ? De notre temps on riait encore plus qu'aujourd'hui, et l'on ne se fâchait point pour une

petite malice quand le tour était bien exécuté... Je joue trèfle.

— Je prends, dit Saint-André... Ainsi donc l'ami Fleuranges épouse votre charmante nièce?

— Oui, baron. C'est toute une histoire, une comédie que nous vous raconterons tout à l'heure... J'entends un carrosse.

M. de Béville entra tenant une corbeille de fleurs.

— Bonsoir, monsieur, lui dit la marquise. Que portez-vous donc là? Des fleurs pour ma nièce! Vous êtes allé à la campagne ce matin?

— Ce matin, madame! il y a plus d'une semaine que je suis absent.

— Oui, j'y pense; c'est vrai. Je disais qu'on ne vous voyait plus. Je ne sais quel jour j'ai dit cela.

— Voyant qu'on m'eût laissé courir les champs jusqu'à la Chandeleur, sans s'inquiéter de moi, je suis revenu.

— Dans quel mois est-ce donc la Chandeleur? Février, je crois... Toujours du pique!...

— Mademoiselle votre nièce aime les marguerites. En voici une grosse provision. C'est une rareté dans cette saison.

— Que cela est aimable! dit Henriette. Je me ferai une parure de ces belles fleurs.

— Pour le jour où nous signerons le contrat, reprit la marquise. Quel jour le signons-nous?... Encore du pique!

— Le contrat? dit M. de Béville.

— A propos. Je vous présente notre neveu, M. de Fleuranges.

— Ma sœur, dit le commandeur, on peut dresser le contrat demain et le signer dans les quarante-huit heures. Nous avons des notaires expéditifs...

— Fleuranges, dit Saint-André, je suis votre témoin.

On annonça que le souper était servi.

— M. de Béville, soupez avec nous, reprit la marquise. Je vous conterai la scène de ce soir.

On soupa gaiement. On signa le contrat trois jours après, et on fit le mariage dans la quinzaine.

Mademoiselle de la Noue, une fois mariée, devint une femme aussi raisonnable, aussi égale d'humeur et de caractère qu'elle avait été fantasque et quinteuse jeune fille. Ces transformations ne sont pas rares dans le beau sexe. On en voit même de contraires à celle-ci, où il arrive qu'on a épousé le diable sous la forme d'un ange. Fleuranges tomba plus heureusement. Sa femme prit des goûts fort simples, le traita toujours avec douceur et affection, et lui joua des airs de clavecin autant qu'il en souhaita.

La révolution de 1789 ne trouva plus le commandeur ni la marquise, et l'échafaud y perdit deux têtes vénérables; mais il se

rattrapa sur d'autres. Saint-André s'était jeté fort avant dans les idées républicaines; il mourut bravement à Marengo, avec les épaulettes de colonel. Fleuranges, retiré dans ses terres, échappa aux orages politiques. Il vécut heureux. S'il eut beaucoup d'enfants, je n'en sais rien, mais je l'affirme néanmoins, afin que le lecteur, plus satisfait, pardonne volontiers les fautes de l'auteur, comme on disait jadis en Espagne.

FIN.





